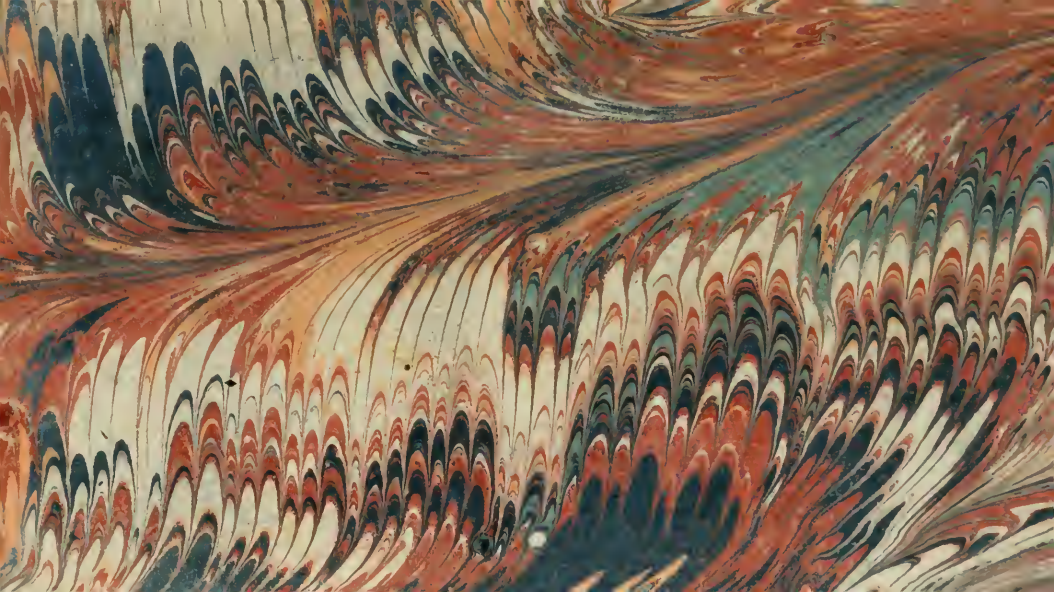
3 1761 07848384 9



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesamoursdabroco00xeno

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA,

HISTOIRE EPHESIENNE.

TRADUITE DE XENOPHON,

PAR M. J.*.*.

Avec des Notes sur la Géographie, les mœurs & différens usages des Anciens.

M. VCC. LXVIII.

LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A

MADAME

LA COMTESSE

DE***

A Qui pourrois-je offrir, tendre & sage Comteſſe,
De l'aimable Anthia l'ingénieux Portrait ?
Ce chef-d'œuvre d'amour & de délicateſſe,
A peu de choſe près, vous convient trait pour trait.

Comme vous, elle aimoit quelqu'un à la folie.
L'hiſtoire vous dira ſi c'étoit ſon Epoux;
De craindre les périls qui menaçoient ſa vie,
Elle ne ceſſoit comme vous;
Elle étoit jeune, elle étoit belle;
Vous avez toutefois un peu plus d'eſprit qu'elle.
Plus de gout & plus d'agrément;
Plus de fineſſe & d'enjouement,
Encore en ceci différente,
Qu'elle n'étoit que belle, & vous êtes charmante.

A préſent que dirions-nous bien;
Pour comparer votre cher Comte
Au jeune & bel Ephéſien,
J'ai beau rêver, je n'y vois rien.

Que les traits de la Mort, que l'un & l'autre affronte :
Des ſoins déſordonnés d'un malheureux amour,
Notre Grec s'occupoit & la nuit & le jour ;
Le François plus heureux, la Gloire le partage.
Et la Gloire eſt un peu volage,
Quand d'une aîle rapide, elle entraîne LOUIS,
Et qu'elle lui ſoumet tout autant d'ennemis
Qu'il s'en trouve ſur ſon paſſage,
Dont la Victoire a ſçu lui faire autant d'amis,
Pour en mieux aſſurer le triomphe des Lys.

An gré de vos desirs, puisse une Paix durable
Fixer entre vos bras cet Epoux adorable !
O Paix ! heureuse Paix ! fais entendre ta voix !
En mettant fin à nos allarmes
Pour les jours du plus grand & du meilleur des Rois ;
De deux beaux yeux aussi tu secheras de larmes.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

LES Ephéſiaques de Xénophon d'Ephéſe étoient ſi peu connues en France, que M. l'Abbé L** nie qu'elles ayent exiſté ; il place cependant le titre de la Traduction Italienne dans ſa Bibliothéque des Romans ; mais ſans égards pour un homme de mérite qui en eſt l'Auteur il l'accuſe de s'être paré d'un vain nom pour mieux rehauſſer le prix de ſon propre Ouvrage.

Que M. L.** eut traité de la ſorte quelqu'un de nos petits faiſeurs de brochure, qui ont mis cette groſſiére tricherie à la mode. Je le lui paſſerois, mais je ne lui pardonne pas d'avoir haſardé un jugement auſſi injurieux, d'un Sçavant du premier Ordre, du Traducteur d'Anacréon & de Théocrite, du Sécrétaire d'une des plus anciennes &

des plus florissantes Académies de l'Europe, je veux dire de la Crusca. De quel nom qualifier une semblable mépriſe ; elle me perſuaderoit volontiers que notre *Chronologiſte* n'a compoſé ſa Biblioteque que ſur de ſimples Catalogues, ſans avoir à peine lû la centiéme parties des Romans que ſa Liſte contient ; s'il avoit jetté les yeux ſur la Préface du célébre Abbé Salvini, il auroit vû qu'il ne s'agit ici de rien moins que d'un Auteur & d'un Ouvrage chimérique. Sûidas en fait mention dans ſon * Lexiccon, Hiſt. Il eſt vrai qu'au lieu de dix livres dont parle Sûidas, nous n'en avons que cinq ; mais il eſt évident que c'eſt une faute dans le Grec, où l'ïota doit être reformé en epſilon, à moins que Sûidas n'eût compris tout enſemble par mégarde, un Traité particulier en forme d'Hiſtoire, touchant

* Xenophon Epheſius Hiſtoricus ſcripſit Epheſiaca. Sunt autem amatorii Libri decem : De Abrocoma & Anthia, & de urbe Epheſiorum & alia. Suid. Lexic. Hiſt.

la ville d'Ephéſe & quelques autres productions. Le Traducteur Latin, & M. Salvini ſont de cet avis ; ce qui eſt certain, c'eſt que chaque Livre des Amours d'Abrocome paroît entierement fini, & qu'à cinq ou ſix lacunes près, auſquelles on peut ſuppléer, tant elles ſont peu conſidérables, l'exactitude des plus petits détails le perſuade aiſément.

Le fameux * Politien dans ſes mélanges, parle auſſi de notre Auteur avec éloge, à l'occaſion des honneurs qu'on rendoit à Diane. Après avoir traduit un fragment de cet Ouvrage, où Xenophon au commencement du premier Livre fait la deſcription d'une fête célébrée en l'honneur de la Protectrice d'Ephéſe ; Politien compare le ſtyle de notre Auteur à celui du célébre Xénophon d'Athénes, & le jugement de ce ſçavant Italien, n'eſt pas une petite louange.

* Sic utique Xenophon ſcribit, non quidem Athenienſis ille, ſed alter eo non inſuavior Epheſius. *Ang. Pol. Miſc. Cap.* 51.

Quant au tems où vivoit Xénophon, on l'ignore ; cependant par l'élégance & par la pureté de ſon ſtyle, on conjecture qu'il eſt beaucoup plus ancien que Longus, Héliodore, Achile Tatius, & les autres Auteurs des Romans Grec qui nous ſont connus. On le juge auſſi par l'examen des caractères de Manuſcrit original qui ſe trouve dans l'Abbaye des Bénédictins de Florence. Ces * caractéres ſont très-petits & bien faits, jaunes & preſques tous rouillés de vieilleſſe, le manuſcrit eſt d'une forme quarrée, ce qui eſt une preuve de vetuſté au jugement des Sçavans. D. Bernard de Montfaucon en fait ** mention dans ſon

* Queſto ſenophonte, dico in minutiſſimi ſi, ma ben dintornati Caratteri ; per l'antichita gialli, e rugginoſi, ſcritto in forma quadra, lo che è pur ſegno d'Antichita, ſi ritrova nella Libreria dé dotti Monaci della celebre badia di Firenze. *M. Salvini Préf. de la Trad. Ital. de Zenoph.*

** Codex bombicinus XIII. ſeculi mintuiſ-

Diarium Italicum en parlant des Manuscrits Grecs de cette Abbaye très avantageusement.

De toute la suite de l'Ouvrage, il n'est pas possible de sçavoir non plus, précisement l'âge de notre Xénophon. Il y fait mention de Byzance comme d'une ville ordinaire, & de deux Préfects de la paix, l'un en Cilicie, & l'autre en Egypte, tout cela prouveroit qu'il vivoit sous les Empereurs. M. Salvini le place par conjecture, sous Jules-César; je le crois postérieur; & sa sorte d'esprit qui laisse éclater des lueurs de pointes fines & délicates de tems en tems, me feroit croire qu'il étoit contemporain, ou même postérieur à Sénéque.

Après avoir justifié l'existence de notre

simo charactere, &c. Xenophontis Ephesiaca Libri V. sunt autem amatoria ut Heliodori Æthiopica. Opus ineditum est. Hujus Xenophontis meminit Suidas. Bern. de Monf. D. J. ubi de Bibliotheca Monasterii Cassinens. Florent.

Auteur, voici l'hiſtoire du Manuſcrit de ſon Ouvrage & des différentes éditions imprimées que nous en avons en Grec, en Latin, en Italien & en François. M. Davenant, Envoyé du Roi d'Angleterre auprès du Grand-Duc de Toſcane, avoit acquis pluſieurs Manuſcrits Grecs, pendant ſon ſéjour à Florence, & entre autres les * Ephéſiaques de Xénophon, copiées d'a-

* Ne i molti anni che la S. V. illuſtriſſ. eſercitò in Italia il nobile impiego d'inviato del ſuo glorioſiſſimo Sovrano, foſte, &c. Queſto notiſſimo e deſiderato Manoſcritto, che voleſte con ſomma corteſia donare alla mia bramoſa voglia di darlo alla luce delle ſtampe è una delle riguardevoli ſpoglie de voſtri virtuoſi acquiſti: ïo ne dedico All'Illuſtriſſ. S. V. la fedele traduzzione del mio ſtimariſſimo amico..... Non ſara la Letteraria Republica deluſa Nel deſiderio del Greco originale; perche à ſuo tempo ſi publi chera con la traduzzione latina. Son certo poi d'incontrare in queſta deveroſa Dedica il

près le * Manuſcrit de l'Abbaye des Bénédictins. comme ce dernier n'étoit point connu, M. Davenant auſſi ſçavant que zélé pour l'avancement des Lettres, voulut en faire part au Public ; il abandonna ſon Manuſcrit à un intime ami de M. Salvini, pour engager cet Abbé à le traduire en Italien ; mais auparavant il en voit donné une copie au ſçavant Antoine * * Cochi, qui ſe

grato genio del ſapientiſſimo traduttore, mentre egli di gia vi dedicò la ſua fedeliſſima traduzzione di Thocrito. . . . .

Dedica della traduzzione del Sig. Salvini da un ſuo amico al Sig. Davenant.

* *Xenophontis Epheſiacorum Libri V. De Amoribus Anthia & Abrocomæ.* Nunc primum prodeunt è vetuſto codice Bibliothecæ Monachorum Caſſinenſium Florentiæ cum Latina interpretatione Antonii Cochii Florent. *Lond.* 1726.

** Hinc te (Theophilum Haſting Comitem Huncting doniæ) comiter accepturum hunc Xenophontem confido cujus non ulti-

chargea d'en faire une Traduction Latine, pour être mise à la suite du Texte Grec, que M. Davenant se proposoit de faire imprimer à Londres. M. Salvini fut le plus expéditif, & son ouvrage peut passer pour une des plus exactes Traductions, il se sou-

mam esse laudem reor ita Politiano & Salvinio popularium meorum longe doctissimis placuisse, ut ille Xenophonti Attico, istum Ephesium, suavitate parem existimaverit, hic in patrium sermonem eleganter verterit, & ex antiquo codice exemplum pene totum sua manu scripserit. Cujus à Salvinio sibi traditi iterum describendi, interpretandi & edendi copiam mihi humanissimè fecit vir illustris Davenantius & de Litteris optimè meritus. Est in tenui & simplici argumento & oratione quod hujus Xenophontis fortasse probes & quare non postremum illi locum vel antiquitate si conjicere hinc fas est, vel ingenio tribuas inter Græcos hujusmodi fabularum scriptores. . . . . *Dedicat. Ant. Cochii Edit. Grac. atq. Lat. Lond.*

venoit peut-être encore de la critique que les Académiciens de la Cruſca, ſes Confréres, avoient faite de ſa Traduction d'Anacréon, quils regardoient comme inférieure à la Traduction Italienne de l'Abbé Regnier Deſmarets. Ce reproche lui avoit été ſi ſenſible; qu'il s'eſt ſurpaſſé dans celle-ci, où l'on croit lire plutôt le Texte Grec, que la Traduction Itallienne. Le tour de l'Original y eſt conſervé littéralement, & même les mots toutes les fois qu'il l'a pu. Elle a été imprimée à Londres, avec une Diſſertation ſur une Antique de Priape. Celle de M. Cochi, en Latin, n'a paru que trois ans après; & malgré ſon élégance, eſt encore inférieure à celle de M. Salvini, On l'a auſſi imprimée à Londres, mais *in*-4o. & en 1726. à la ſuite du Texte Grec. Il y en a une Traduction Françoiſe, qui n'eſt pas encore connue de nos Libraires, & qui a été faite & imprimée en Hollande en 1736. & non pas à Paris chez Bauche, comme on voudroit le faire entendre ſur le faux témoignage du frontiſpice. Je n'en

dirai rien ; on juge en la lisant, qu'elle ne peut être sortie que de la plume de quelque Allemand, qui apprenoit le François en Hollande, où notre Langue deviendra méconnoissable à la fin, à force d'être mutilée pa nos Appostats, & par tous les Etrangers, qui se piquent de la jargonner, & qui pis est de l'écrire. Chaque page est remplie de germanismes grossiers, ou de fausses gentillesses, qu'il a prêtées à Xenophon. C'est bien de cette Traduction, que M. l'Abbé L** auroit pu dire que l'Original n'en avoit jamais existé ; mais que cet Abbé, je le repéte, abusant du crédit qu'il croit avoir acquis à son nom, décrie un ouvrage dont il n'a pas lu seulement le premier mot, c'est une injustice qui me révolte, & dont M. L ** ne sçauroit se laver à mes yeux. Car M. Cochi nous avoit donné son édition, au moins six ans avant la Bibliothéque des Romans, & l'avoit fait annocer dans les Journaux. Mais pour revenir à l'ouvrage de Xénophon, ce que j'en pourrois dire d'avantageux seroit suspect ;

pect ; il n'eſt que trop ordinaire de voir un Traducteur relever le mérite de ſon Original ; cela ſemble même indiſpenſable ; ainſi je me contenterai d'en porter mon jugement, ſuivant l'effet qu'il a produit ſur moi, ſans prétendre le donner pour régle au Lecteur. Xénophon m'a paru en général ingénu & ſenſé, clair & précis dans ſes deſcriptions, auſſi noble que ſimple dans la plus grande partie de ſon récit, vif & rapide dans ce qui n'eſt qu'épiſodique & quelquefois ſublime dans ce qui eſt ſentiment. Longin n'eût pas manqué de le citer, ainſi que le ſçavant Evêque d'Avranche, d'en faire l'éloge s'ils l'avoient connu. Ce dernier dans ſon origine des Romans déclame avec force contre les obſcénités de Longus & d'Achille Tatius ; qu'il faut, dit-il, être un peu cynique pour les lire ſans rougir, il ne traite pas mieux le Roman attribué au Commentateur d'Homere, & en général il a raiſon. Les Songes, les Oracles, les Brigands, les Pirates & les Naufrages, voilà à peu près toutes les machines des Anciens

ſans art, ſans ſurpriſe & ſans préparation. M. Huet paroît plus indulgent pour l'Ouvrage d'Heliodore auquel il donne la pomme, & ſa préférence paroît fondée ſur l'unité des caracteres & l'honneteté des mœurs. Ce jugement ma fait croire ſans héſiter qu'il ſe fut paſſionné pour notre Hiſtorien, qui brille eſſentiellement par ces deux endroits; il ſeroit à déſirer ſeulement, qu'au lieu de beaucoup de Voyages & de Géographie qui font quelque fois languir l'intérêt de ſon Livre, Xénophon eût préféré de nous peindre mille charmantes ſituation du cœur. On n'a jamais rendu la paſſion avec plus d'eſprit & de délicateſſe, mélée cependant d'une ſorte de ſimplicité. Je ne me laſſe point d'admirer auſſi dans la marche de ſon Hiſtoire, avec quel art il quitte & reprend ſes perſonages, & c'eſt, à mon avis, ce qu'il a de plus eſtimable ſur tout dans ſon cinquiéme Livre qui eſt plein d'action. Tous ſes Héros, preſqu'en même tems ſur la Scéne agiſſent ſans confuſion; tous parlent dans leurs mœurs & dans leurs caracteres; tout y eſt de concert;

tout se tient ensemble ainsi que dans le reste de l'Ouvrage. Sa Géographie est encore assez claire ; il observe presque toujours, quand il eut désigner, soit un Pays, soit une Ville, de l'accompagner de quelque circonstance particuliere, pour le mieux faire entendre. Malgré cette précaution, il y a bien des passages & des situations dans cette Histoire très difficiles à traduire pour en saisir le véritable sens. J'y trouve aussi une singularité qui distingue notre Auteur des autres de ce genre ; il unit ses Héros presqu'à l'entrée du Livre, tandis que pour l'ordinaire, l'Hymen n'est introduit dans une intrigue qu'à la fin du Roman, & ces deux Epoux préférent les supplices & la mort à l'infidélité, espéce de vertu Grecque qui ne feroit pas fortune dans le siécle où nous sommes. C'est de l'action même qu'on voit éclore les plus excellentes maximes au contraire de nos Auteurs de Romans, qui faute d'imagination rempliſſent leurs Ecrits de réflexions ennuyeuses. En un mot, cet Ouvrage me paroît un assez bon modéle d'Hiſ-

toire ; il peut encore servir aux jeunes gens pour leur donner une teinture des mœurs & de la Géographie des anciens ; aux jeunes personnes de délassement d'esprit ; aux gens mariés de leçon ; aux impies d'exemple ; aux malheureux de consolation.

C'est donc dans la vue d'amuser les uns & de ne pas effrayer les autres que je l'ai traduit. Peut-être qu'on s'en seroit mieux tiré que moi, mais personne n'auroit eu les mêmes secours ; j'avois en ma disposition l'Edition Grecque & Latine de Londres qui est très rare en France, & la Traduction Italienne qui l'est encore davantage, & qui je l'avoue, m'a été d'une grande utilité dans les endroits embarrassans. J'ai suivi, tantôt son interprétation, tantôt celle de M. Cochi, mais plus souvent encore les lumieres de M. l'Abbé. C***. Professeur Royal pour la Langue Grecque : cet ami a bien voulu se détourner de ses grandes occupations, & me sacrifier de tems en tems ses loisirs pour lever les difficultés qui m'arrêtoient : il a même eu la bonté de comparer ma Traduc-

tion à l'Original & de la lire avec attention ſur le Grec d'un bout à l'autre. Pour tant de ſoins, qu'il me ſoit permis de lui donner dans ce que je publie ici un leger témoignage de ma reconnoiſſance ; c'eſt auſſi par l'avis de quelques amis éclairés que j'ai mis des Nottes à cette Traduction, ce qu'aucun des autres Traducteurs n'avoit fait avant moi, & ce que l'on a cependant jugé néceſſaire. Les Sçavans n'en ont pas beſoin ; à la bonne heure ; ils paſſeront par-deſſus ; mais il ſe trouvera toujours quelqu'un & peut-être le plus grand nombre à qui elles pourront faire plaiſir. Tout le monde n'a pas lû Herodote, Plutarque, Pline, Ptolomée, Strabon : chacun n'a pas ſous ſa main * Corneille, la Martiniere & les Cartes des Sanſon & de la Rûe, que je n'ai pas perdu de vue un ſeul inſtant en faiſant ma Traduction. Quand même on poſſéderoit tous ces ſecours, on me ſçaura peut-être gré de la peine des recherches & d'avoir procuré au Lecteur l'éclairciſſement

* Dict. de Th.

dont il peut avoir besoin sans interrompre sa lecture pour aller feuilleter des volumes *in-folio*. Je lui ôte par ce moyen l'embarras de l'incertitude ; il se rencontre souvent dans cet Ouvrages, des villes dont il y en a jusqu'à trois ou quatre du même nom à très-peu de distance l'une de l'autre. Comment fixer leur situation, à moins que celui qui est nourri de l'Ouvrage même & qui a suivi l'Auteur & les personnages pas à pas ne nous éclaire par une note. Un mot, quelquefois crû placé au hazard, auquel on ne sçauroit faire attention dans une lecture rapide, frappe dans des lectures réïterées ; il n'a souvent été mis que pour servir de guide & conduire plus loin. J'aurois pû garder le silence, à la vérité, sur certains pays ou certaines villes extrémement connues; mais je m'étois fait une loi de donner la situation de tous les lieux de cette Histoire suivant l'ancienne Géographie, & je m'y suis conformé jusqu'au bout ; j'ai observé seulement lors qu'un endroit est plus connu, de rendre ma note plus courte. Pour celles qui

concernent certains usages des anciens qui ne sont pas sçus de tout le monde, elles étoient indispensables pour l'intelligence de quelques endroits, & pour cet effet, tantôt je me suis servi de l'autorité, d'autres fois je n'ai pû que hazarder mes conjectures. J'oublios d'ajouter que malgré les louanges que j'ai données aux deux sçavans Traducteurs qui m'ont précédé; leurs Traductions néanmoins ne sont pas exemptes de fautes; ils sont tombés dans quelques mépriſes, sans doute pour n'avoir pas traduit comme moi, les Auteurs & les Cartes de l'ancienne Géographie sous les yeux; ces mépriſes sont en petit nombre il est vrai, mais elles sont si singulieres qu'on auroit de la peine à les concevoir. J'en ai marqué deux ou trois dans mes notes.

Quand à la façon de rendre le Texte, j'ai à me justifier auprès d'une personne illustre qui est tout à la fois & l'organe du bon goût & l'appui déclaré des Gens de Lettres, si je n'ai pas entierement profité de ses lumieres. Elle auroit voulu qu'à l'imitation

des Traducteurs *de Leucipe & d'Ismene*, je n'eusse conservé que les canevas de cette Histoire pour en faire un Roman François ; ce projet, je l'avoue, en eut rendu peut-être la lecture plus agréable à bien des gens ; mais aussi ce n'auroit plus été l'Ouvrage de Xénophon, mais le mien que j'aurois donné au Public en y cousant avec bien de la peine quelques Fragmens de cet Auteur Grec. Plusieurs raisons m'en ont détourné ; lorsqu'on fait tant que de transporter l'antiquité jusqu'à nous, & c'est le Propre de la Traduction, je crois qu'il la faut laisser vêtue à la mode de son tems ; les anciens auroient trop d'avantages, si en les remettant au jour, nous déguisions tous leurs défauts pour ne montrer que leurs beautés ; ce n'est plus le moyen de connoître leurs mœurs ; leurs usages & les différens progrès que le goût & l'esprit humain, ont fait depuis eux jusqu'à notre siécle. Leurs Ecrits, il est vrai, ne présentent point ce brillant étalage de la galanterie moderne, ni cette rendresse recherchée de nos Héros de Rûelle : le

cœur

cœur s'exprime seul sans le secours de l'esprit : il puise dans sa propre source des sentimens naïfs que la bouche & les yeux rendent à l'objet aimé sans déguisement & sans fard, au lieu que nos Ecrits ne brillent que par des grandes métaphores que le cœur ne sent point, & que la raison désavoue comme si *un tendre, je vous aime*, ne conservoit pas toujours les graces de la nouveauté. Quelque discredit cependant que cette simplicité trouve parmi le plus grand nombre, elle ne laisse pas d'avoir encore des Sectateurs. Il reste bien des gens nourris de l'antiquité qui la verroient avec moins de plaisir, qui la méconnoîtroient même si on la leur donnoit à lire chargée de tout le faux brillant de notre Prose, & j'ose citer de ce nombre cet aimable Nestor de notre Littérature, tout Partisan déclaré qu'il est des modernes, cet homme unique que deux siécles heureux pourront s'approprier, & à qui la brêche des ans n'a point encore dérobé les graces & l'enjouement de Berger dont il mérita le titre : j'ai cru entrevoir qu'il

eſt de cet avis, il penſe que les anciens ont plus de grace à être rendus tels qu'ils ſont : en effet, il n'y a qu'un ſeul cas, où il ſoit permis d'alterer leurs Ouvrages ; c'eſt lorſqu'ils bleſſent les mœurs. Toutes ces réflexions cependant n'ont pû me déterminer à ſuivre l'exemple de l'Abbé Salvini & de M. Cochi ; cela étoit impoſſible dans notre Langue. Qu'on traduiſe du Grec en Latin mot à mot, je n'en ſuis point étonné, les Latins avoient pris leur érudition & formé leur ſtile ſur les Grecs ; ils en avoient emprunté beaucoup de mots & ſouvent ils faiſoient gloire de ſortir de leur tour naturel pour ſe ſervir d'une conſtruction particuliere à la Langue Grecque, c'étoit élegance chez eux, & voila pourquoi nous trouvons ſi frequemment des Phraſes grecques chez les meilleurs Auteurs Latins du ſiécle d'Auguſte ; les Italiens ont la même faculté : leur Langue tient de plus près à celle des Grecs que la nôtre. D'ailleurs, depuis quelque tems ils ont adopté ſans ſcrupule les tours des autres Langues : de ſorte qu'un

Italien qui écriroit dans le tour Grec, Latin, François, Allemand, Anglois, Espagnol, n'écriroit point mal pour cela : leurs Sçavans observent seulement lors que pour exprimer une pensée ils peuvent se servir d'un mot qui a plusieurs synonimes, de donner la préférence à celui qui est purement Latin, ou qui en approche davantage. Les Anglois en usent presque de même, & dès qu'un mot leur manque, ils le prennent dans la Langue qui approche le plus de la leur ; ils font souvent l'honneur à la nôtre de la dépouiller pour s'enrichir, au lieu que nous nous appauvrissons tous les jours ; nous laissons perdre quantité d'expressions énergiques pour y substituer des pointes frivoles. Combien de pertes de cette espéce n'avons-nous pas faites depuis Marot & Amiot, principalement pour éviter une mauvaise équivoque, qui s'introduit sans cesse parmi nous ? Combien n'avons-nous pas laissé périr d'adverbes qui servoient à lier nos phrases & à donner de la rondeur à nos périodes ? Combien de mots pleins d'har-

monie ? Combien de mots propres que nous avons remplacés par des périphraſes. Notre Langage eſt devenu ſec & décharné ; notre proſe traîne & languit, on ne lit que des demi-phraſes en l'air, qui ne tiennent à rien. Comment traduire du Latin ou du Grec avec un ſemblable ſtyle ; dans le ſiecle le plus brillant de notre Littérature ? Madame Dacier ſe plaignoit déja de la * ſéchereſſe de notre Langue ; elle déclameroit bien d'avantage dans celui-ci, ſi elle avoit à traduire Homére, ſi ſujet aux répétions ; notre vieux ſtyle étoit ſans comparaiſon plus propres pour ces ſortes de Traductions. Cela eſt ſi vrai que nous liſons avec plus de plaiſir Plutarque dans Amiot, tout ſuranné qu'il eſt, que dans M. Dacier, quoique celui-ci l'ait peut-être traduit plus fidélement ; l'agréable Roman de Daphnis & Cloé, malgré tous ſes défauts, eſt encore une preuve de ce que je viens de dire, perſonne n'a oſé le retraduire après Amiot. Quelle

* Préf. de la Trad. de l'Odyſſée.

peut être la raiſon pour laquelle ce vieux ſtyle plaît d'avantage, c'eſt qu'il étoit mieux lié, plus ſimple, plus naïf, & conſidérablement plus fécond.

Je n'ai donc pas rendu Xénophon mot à mot, mais je l'ai tout rendu, à l'exception de quelques paſſages, que je n'ai pu m'empêcher d'accomoder à nos mœurs & à notre gout : mais ils ſont fort rares ; j'ai pris encore la liberté d'étendre la penſée de mon Auteur, ou d'y ſuppléer, afin de ne pas paſſer trop bruſquement d'un endroit à un autre, qui manquoit de liaiſon, ou pour remplir de la même maniere quelques lacunes qui ſe trouvent dans l'original ; à l'égard du ſtyle dont je me ſuis ſervi ; j'avois à choiſir entre le poetique & le ſimple. Ma pareſſe ſe fut mieux accomodée du premier ; il eſt beaucoup plus abondant, & par cette raiſon bien plus aiſé, le ſecond me préſentoit mille écueils, rien de plus ordinaire & de plus à craindre en l'adoptant, que d'être plat & rampant ; mais Xénophon m'en dictoit la loi, il eſt ſimple lui-même.

J'ai donc taché de le rendre tel ſans baſſeſſe, & noble ſans enflure ; c'eſt-à-dire, de me conformer à ſon caractére dominant, & cela m'a couté. Accoutumé d'écrire dans un autre gout, ce n'eſt pas ſans peine, que je me ſuis fait à un genre tout oppoſé. Je ne me flatte pas d'y avoir réuſſi ; trop heureux ſeulement, ſi par mes ſoins, je pouvois mettre le Lecteur en état de s'amuſer de ma Traduction, & de prendre pour Xénophon une partie de l'eſtime que je crois qu'il mérite.

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE PREMIER.

PHESE * avoit donné le jour à Licoméde, qui paſſoit pour un des plus riches & des plus illuſtres habitans de cette ville ; il épouſa Themiſto, ſa concitoïenne, & en eut un fils nommé Abrocome. L'Amour & l'Hymen unis enſemble, n'avoient jamais produit un enfant auſſi

beau, ni en Ionie, ni dans le reſte du monde. Les agrémens de ſon eſprit qui cultivoit ſans ceſſe par l'étude, ne le cédoient point à ſa beauté, & de ce charmant aſſemblage naiſſoient chaque jour differentes belles qualités qui ſembloient éclore de concert pour le faire admirer univerſellement. S'il jouoit * de la Lyre, on le prenoit pour Apollon; s'il chantoit, pour Orphée. Il lançoit un javelot avec adreſſe, & Mars lui-même n'auroit pu dompter un cheval avec plus de grace & de fierté.

Les Epheſiens & les Peuples du reſte de l'Aſie fondoient ſur ſon mérite de grandes eſpérances; ils ne doutoient pas que le tems ne le rendit un citoïen illuſtre; que dis-je? Pluſieurs le conſidéroient comme un Dieu *; quelques-uns même l'adoroient en le voyant, & lui offroient des vœux.

A tant de vertus il ne manquoit qu'un peu de modeſtie; Abrocome avoit une ſi grande confiance en lui même, & ſur tout en ſa beauté, que ſon orgueil le rendoit

insupportable. Il regardoit tout avec dédain ; & ce qui causoit de l'admiration aux autres, lui paroissoit un objet de mépris Vantoit-on en sa présence la taille & la figure d'un jeune homme de son âge, ou se récrioit-on sur les charmes naissans d'une jeune fille ; il tournoit en ridicule par un souris moqueur, ceux qui faisoient cet éloge, & son souris sembloit leur dire : vous êtes donc les seuls qui ne sachiez pas qu'il n'y a rien de beau auprès d'Abrocome.

De ces sentimens il est aisé de conclure qu'il n'ajoutoit gueres de foi à l'Amour, encore moins à sa divinité ; c'étoit à l'entendre, un Etre chimérique, que la folie des hommes avoit imaginé pour mieux autoriser leurs foiblesses ; un Dieu qui ne soumettoit sous son empire que les cœurs qui vouloient bien s'y soumettre. Si par hazard il apercevoit un Temple, ou la Statue de l'Amour, il poussoit même l'impiété plus loin ; alors il se comparoit à ce fils de Venus ; il mettoit ses charmes au-dessus des siens, & vouloit l'emporter sur la beauté

même : desorte que partout où se montroit Abrocome, il n'étoit plus question d'aucun homage pour l'enfant de Cythére.

Cupidon, le plus fier & le plus inéxorable de tous les Dieux, s'en irrite à la fin ; il entre en fureur, & sa vangeance est résolue : mais il sent qu'il a besoin d'adresse pour la rendre plus certaine. Abrocome lui paroissoit une conquête difficile : aussi le fils de Venus prit plus de mesures qu'il n'en prend pour un mortel ordinaire. Lui, qui d'un souris, d'un seul regard sçait enflamer l'ame la plus farouche, eut recours à tous ses artifices. Après avoir jetté son bandeau dans ses poisons les plus ardens ; apelle autour de lui les Amours les plus malins de Cythére, & presque sûr de vaincre, il prend son vol vers son ennemi, & s'arrête sur la campagne d'Ephése.

On y célébroit la fête de Diane, protectrice de l'Ionie ; & comme son Temple est éloigné d'environ sept stades de la ville, tous les peuples voisins venoient à Ephése ; là ils se joignoient à ses citoïens.

& s'aſſembloient par ordre, pour ſe rendre avec eux à ce merveilleux monument que tant de Rois ont conſacré à la Déeſſe.

La pompe de ce ſpectacle étoit auguſte ; une troupe de jeunes filles ſe préparoit pour la marche ainſi que les jeunes garçons de l'âge de quinze ou ſeize ans qui devoient les accompagner ; la multitude en étoit innombrable, parce que l'uſage avoit rendu cette fête une eſpéce d'entrevûe aux jeunes gens, pour ſe marier : la marche commençoit ainſi.

On voyoit d'abord les vaſes ſacrés, les torches, les corbeilles, les encenſoirs, enſuite les chevaux, les chiens, & les harnois de chaſſe, enrichis des plus belles fourures de l'Aſie en apareil de guerre, quoique la plûpart de ces équipages ne puſſent ſervir qu'en tems de paix.

Toutes les jeunes filles s'étoient parées comme pour plaire à leurs amans. Anthia les conduiſoit ; elle étoit d'Ephéſe ; ſon pere s'appelloit Magaméde, & ſa mere Evippe. La beauté d'Anthia rendoit cette jeune

Grecque un vrai miracle de la nature, & surpassoit de beaucoup celle de ses compagnes.

Agée de quatorze ans, elle faisoit briller dans tout leur éclat les fleurs de sa jeunesse, & le goût de sa parure ajoutoit à ses charmes : sa blonde chevelure étoit en partie treflée autour du visage, & le reste flotoit sur ses épaules au gré des Zéphirs ; ses yeux dans leur fierté, conservoient la gayeté d'une jeune enfant, & l'air imposant d'une femme modeste. Une jupe de pourpre extrêmement légere, lui tomboit jusqu'aux genoux : elle étoit couverte à demi d'une peau de Dain, son carquois attaché derriere le dos : on portoit à sa suite des arcs, des fleches, des javelots ; & des esclaves y menoient en lesse un équipage de très beaux chiens.

Plus d'une fois les Ephesiens l'apercevant dans le Temple, n'avoient pû s'empêcher de l'adorer comme Diane. Dès qu'elle parut, ils s'écrierent presque tous d'une voix, que c'étoit la Déesse elle-même ; d'autres

assuroient que c'étoit une nouvelle Diane adoptée par la Déesse ; ils lui offroient des vœux tout haut, & félicitoient ses parens de l'avoit mise au jour : enfin parmi ceux qui la connoissoient, elle étoit appellée d'une acclamation générale, *la belle Anthia.*

Mais lorsqu'Abrocome parut à la tête des jeunes garçons, la surprise suspendit tous les esprits ; on ne pouvoit l'admirer qu'en silence, on manquoit d'expressions ; il fixa quelque tems tous les regards, & mille voix s'élevant tout à coup ; *C'est le bel Abrocome : Personne n'est si beau qu'Abrocome : C'est le portrait du Dieu de la Beauté :* on ajouta même ces mots ; *Abrocome, Anthia, Ciel, quel mariage !* Et c'étoient les premiers coups de la vangeance de Cupidon.

Bientôt ils penserent l'un de l'autre, ce que chacun pensoit d'eux ; Anthia souhaita de voir Abrocome ; Abrocome jusqu'alors insensible, desira de voir Anthia.

Après que tout le monde se fut rendu dans le Temple, le peuple rompit l'ordre de la marche, & s'approcha de l'Autel

pour assister au sacrifice : les hommes, les femmes, les filles, les garçons ne firent plus qu'une assemblée nombreuse, où le sexe & l'âge étoient confondus. C'est-là qu'Abrocome & Anthia sont frappés d'une admiration réciproque : ils s'apperçoivent à peine : Anthia est soumise à Abrocome, Abrocome l'est à l'Amour. Le jeune Ephésien la regardoit avec avidité, sans pouvoir ôter de dessus elle ses yeux, que l'Amour y tenoit attachés malgré lui. Anthia n'étoit guéres plus libre ; ses yeux étonnés, recevoient les traits de flamme qui sortoient de ceux d'Abrocome ; elle disoit des choses agréables pour qu'il les entendît ; elle affectoit même d'étaler davantage ces apas, que la pudeur n'oblige point de dérober à la vûe, pour mieux les offrir * aux regards d'Abrocome, qui les parcouroit avec complaisance, depuis qu'il s'étoit rendu le captif de l'Amour.

Le sacrifice achevé, vint le moment cruel de se séparer. Quel moment ! ils accusérent le sort de rigueur, de ce qu'il les contrai-

gnoit de ſe quitter ſi-tôt : ils tournoient la tête ; ils s'arrêtoient ; l'Amour leur fourniſſoit mille prétextes pour demeurer encore, & jouir plus long-tems du plaiſir de ſe voir.

Mais quelle fut leur ſituation, lorſque privés de ce dernier ſoulagement, ils furent de retour chez eux : la réflexion ne fit qu'accroître leurs maux, ils connurent alors tout le progrès que l'Amour avoit déja fait dans leurs cœurs : chacun ſe rappelloit les différens mouvemens qu'il avoit éprouvés dans ce jour ; une image chérie ne les abandonnoit plus, & ſembloit bannir de leur eſprit tout ce qui n'avoit point de rapor[t] avec elle-même ; leur paſſion ſe ralumoit ſans ceſſe avec une plus vive ardeur, & leurs deſirs croiſſoient à meſure, pour les déchirer plus vivement.

La nuit vint, & bien loin de calmer leurs agitations, ſon obſcurité jointe à la ſolitude, les rendit encore plus cruelles ; c'eſt envain qu'ils eſſayent de dormir ; le ſommeil ſe refuſe à leurs paupieres.

Abrocome néanmoins étoit si accablé, qu'il s'assoupit. O Dieux, s'écrie-t-il à son réveil, en s'arrachant les cheveux & déchirant ses habits, quelle disgrace faut-il que j'éprouve! Suis-je cet Abrocome qui dédaignois l'Amour, cet impie, qui sans respect pour son culte, vomissois mille injures contre sa divinité! Me voilà donc épris à mon tour de ses charmes! Me voilà subjugué! Que dis-je, lâche que je suis, je vais devenir l'esclave d'une jeune fille! Il me semble déja, & mon cœur l'avoue secretement, qu'il se trouve quelqu'un de plus beau que moi! Je reconnois donc l'Amour pour un Dieu! Malheureux! Désormais ma résistance sera vaine. Abrocome ne l'emportera plus sur le fils de Venus, sur un Etre imaginaire qui veut triompher de moi, je lui sacrifie. Anthia paroît adorable à mes yeux; mon ame ne sçauroit y penser sans trouble. O ciel! Aimerois-je Anthia..... Mais qui pourroit m'en détourner, reprenoit-il avec réflexion! Elle n'a point d'époux, elle est belle, elle est tendre!

tendre ! .... O trop insensé Abrocome, s'interrompoit-il aussi-tôt ! Chasse cette pensée de ton esprit. Non, l'Amour n'aura jamais d'empire sur toi.....

A ces mots, Cupidon qui l'entend, le déchire avec la derniere cruauté ; plus il lui résiste, & plus il l'accable de ses traits les plus vifs. L'ame du triste Abrocome succombe à la fin, & ce malheureux amant se laissant tomber sur son lit, s'écrie les yeux noyés de larmes, enfin la victoire est à toi ! Tu m'as soumis pour toujours, il t'est permis de dresser un trophée qui signale ma honte à jamais ; je deviens ton suppliant, de rebelle que j'étois ; dispose de mon cœur, mais ne m'abandonne pas ; crains d'user de toute ta justice envers un téméraire ! O fils de Venus ; il n'est pas étonnant qu'ayant ignoré jusqu'ici la force de tes traits, j'aye bravé ta puissance ; une vaine présomption accompagne toujours la jeunesse ; sois-moi favorable ; ta gloire est intéressée à me mettre en possession de la belle Anthia, & si tu fus sans pitié pour ton ennemi superbe,

fais ſentir à préſent tes bienfaits à ton ennemi vaincu.

Bien loin de ſe laiſſer toucher, Cupidon n'entend qu'avec indignation les ſoupirs d'Abrocome ; ce Dieu implacable médita au contraire de tirer une vengeance plus complète de ſon orgueil.

La tendre Anthia ſouffroit auſſi de ſon côté les plus cruelles langueurs ; frappée de mille ſonges qui la tourmentoient, elle s'éveille en ſurſaut, & ſe leve ſans bruit, de crainte que perſonne de la maiſon ne s'en apperçoive. Infortunée, dit-elle ! Quel trouble inconnu vient agiter mon cœur ! O Dieux, j'aime, & j'aime beaucoup plus que la bienſéance ne le permet à mon âge, & qu'il ne convient à une jeune fille bien née ; ma folle paſſion pour Abrocome ne me laiſſe pas réfléchir à la faute que je commets ; car enfin, Abrocome eſt le plus beau de tous les mortels, mais auſſi le plus farouche. A quoi peut donc aboutir ma tendreſſe ? Quel reméde aporterai-je à mes maux ? Jeune encore, ſous la puiſſance de parens rigides,

qui me gardent à vue, Qui me ſervira ? Où trouver une amie fidelle à qui je puiſſe confier mon amour ; comment, en quels lieux me ſera-t-il facile de voir Abrocome ?

Telles étoient les réflexions qui pendant toute la nuit occuperent ces triſtes Amans : remplis de l'idée l'un de l'autre, ils allerent dès le matin reprendre leurs exercices accoutumés, & porter leurs adorations aux pieds de la Déeſſe ; les agitations qu'ils venoient d'éprouver, les rendoient pâles & défaits ; ils avoient le regard abatu, & tout ce qui caractériſe la douleur étoit peint ſur leur viſage.

Pendant preſque tout le tems qu'ils demeurerent dans le Temple de Diane, un reſte de fierté d'une part, & la pudeur de l'autre, combattoient à qui jetteroit le premier regard ; à la fin, leurs yeux les trahirent, & chacun d'eux ſe dédomagea de la contrainte qui les avoit retenus juſqu'alors. De tems en tems Abrocome laiſſoit échapper quelque ſoupir qu'Anthia ſembloit ne pas rejetter ; l'amour de cette belle Epheſienne

étoit auſſi vif, mais ſon état demandoit plus de compaſſion ; car ſi par hazard les autres filles ou quelque jeune femme fixoit les yeux ſur Abrocome, (& toutes le regardoient,) on voyoit la triſteſſe s'emparer d'Anthia, qui craignoit qu'on ne lui enlevât d'avance le cœur de ſon Amant ? elle craignoit peut-être auſſi de ne le pas aſſez mériter, ou même de n'avoir fait encore aucune impreſſion ſur ſon ame : cependant tous les deux, ſans le ſçavoir, adreſſoient en ſecrets les mêmes vœux à la Déeſſe.

Abrocome dépériſſoit comme une belle fleur qui ſéche ſur ſa tige, pâlit & tombe feuille à feuille. Licomede & Themiſto ne pouvoient deviner la cauſe de ce changement, non plus que le remède qu'il falloit y apporter.

Les parens d'Anthia, Megamede & Evippe ignoroient auſſi pourquoi la beauté de leur fille s'effaçoit chaque jour ; on ne lui connoiſſoit aucun ſujet de chagrin. Après avoir épuiſé mille queſtions inutiles,

ils eurent recours à des Prêtres & à des Devins pour tâcher de découvrir la véritable source du mal.

Ceux-ci sacrifierent des victimes, & firent differentes libations en prononçant des paroles mistérieuses, comme pour évoquer les Dieux infernaux qu'ils supposoient auteurs de ce maléfice.

Le pere d'Abrocome de son côté ne se lassoit point d'ordonner des sacrifices pour son fils, & de prier les Dieux, mais sans succès; ni Abrocome, ni Anthia ne recevoient aucun soulagement; l'Amour les consumoit plus violemment de jour en jour, & leur état devenoit si dangereux, qu'ils ne pouvoient plus se lever. Mais l'approche d'une mort certaine les épouvantoit moins que la nécessité d'avouer leur foiblesse; enfin pour n'avoir rien à se reprocher, Licomede & Megamede essayerent une derniere tentative auprès des Dieux. Il y avoit à Colophon, * éloigné d'Ephese d'un trajet d'environ dix mille, un Temple d'Apollon, renommé par ses Oracles. Les parens d'A-

brocome & d'Anthia y députerent de concert pour apprendre le sort de ces malheureux amans, & l'Oracle interrogé, ne rendit pour tous les deux qu'une seule réponse contenue dans ces vers :

Peres infortunés d'enfans trop malheureux,
Unissez-les des plus saints nœuds.
Et qu'aussi-tôt errant parmi le monde,
Ils aillent à travers mille périls affreux
Chercher sur la terre & sur l'onde
A calmer le courroux des Dieux.

Cet Oracle fut reçu à Ephése avec une grande soumission, & quoiqu'il ne prédît que des événemens fâcheux, on se mit en devoir d'exécuter la volonté des Dieux, dans l'espérance d'appaiser leur colére. Le mariage d'Abrocome & d'Anthia fut résolu, & la nouvelle en devint publique : tous les citoïens ne l'urent pas si tôt apprise ; qu'ils accoururent en foule pour les en féliciter. Ce ne furent d'avance dans toute la Ville que banquets & qu'allégresse ; toutes les

portes étoient parées de feſtons & de guirlandes, chacun s'écrioit, quel bonheur ! Le charmant Abrocome doit conduire une Epouſe à l'Autel ; hé Dieux, quelle Epouſe C'eſt la belle Anthia que les Dieux lui deſtinent.

Le fils de Licomede avoit lû les vers de l'Oracle avec des tranſport qui ne lui permirent pas de s'arrêter aux mauvais préſages qu'il contenoit ; Abrocome poſſeſſeur d'Anthia : voilà tous ſes vœux accomplis : le reſte ne l'effraïoit point. Anthia ne marquoit pas un moindre contentement de remplir l'ordre du deſtin. Quel exil ? Quels malheurs à la vérité ! mais qu'ils paroiſſent doux, quand on doit les partager avec ce qu'on aime !

Dès que tout fut prêt pour leur hymen dont on avoit déja célébré la veille, & qu'on eut immolé grand nombre de victimes à Diane, on unit Abrocome avec Anthia en préſence de cette Déeſſe. La cérémonie achevée, un concours prodigieux de parens, d'amis & de citoïens reconduiſirent les nou-

veaux Epoux jusqu'à la maison de Licomede.

Le jours n'éclairoit déja plus les mortels lorsqu'on fut arrivé ; que chaque instant s'écouloit lentement au gré de l'impatience d'Abrocome, & de la tendresse d'Anthia ! on les avança pour l'amour d'eux, & toute la troupe les suivit à l'appartement destiné pour une nuit si désirée. Les uns portoient les torches sacrées, les autres venoient ensuite, chantant les hymnes de l'hymen *. Abrocome fut introduit dans le lit nuptial ; ce lit étoit d'or *, les couvertures de pourpre, & le tout à demi fermé d'un pavillon d'étoffe superbe fait en forme de baldaquin historié ; une foule de petits amours folatroient autour de Venus qui étoit dessus, d'autres la caressoient de plus près ; quelques-uns montés sur des Cygnes *, assortissoient des fleurs ; & le reste en tressoit des guirlandes. A l'autre bout du pavillon paroissoit le Dieu Mars, non-armé du terrible appareil de la guerre, mais sous les habits dont il se pare ordinairement pour plaire

plaire à Venus ; l'Amour lui servoit d'escorte, portant son flambeau allumé devant lui, comme pour le mener dans les bras de sa mere qu'il lui montroit du doits & de l'œil.

C'est sous ce même pavillon que l'on conduisit * la charmante Arthia auprès de son époux, & toute la chambre retentit de mille cris de joie ; enfin on se retire, on ferme les portes, & ce couple amoureux peut en liberté s'abandonner aux transports les plus tendres.

Une sorte d'émotion secrete les retenoit tous les deux, & leur étouffoit la voix ; ils n'osoient pas même hazarder un regard * ; un excès de plaisir les jettoit dans une langueur impuissante ; la modestie, la crainte, le desir, une fréquente palpitation qui les laissoit à peine respirer, la jouissance même quoiqu'imparfaite encore, rendoient leurs corps tout tremblans, & leur causoient un trouble universel. A la fin cependant Abrocome revenu de sa premiere agitation, prit son épouse dans son sein ; un

torrent de larmes fut la premiere expreſſion de ſon amer. O nuit charmante, dit-il; enſuite avec un ſoupir! Nuit achetée par tant de deſirs & d'ennuis, combien s'en eſt-il écoulé avant vous qu'Abrocome a paſſé es dans la plus amere triſteſſe! Adorable Anthia, plus chere à mes yeux que la lumiere du jour! quelle joie pour mon cœur de ſentir le trouble du tien! Mais ſi tu m'aimes, quelle ſatisfaction pour une chaſte épouſe, de rencontrer daus ſon époux le plus tendre de tous les amans: oui, chere Anthia, un époux avec qui tu dois vivre & mourir! Il parloit, & mille baiſers accompagnoient ſes paroles; ſes levres recueilloient les larmes d'Anthia, qui l'écoutoit en ſilence; il y trouvoit des douceurs qui ne goûtent point les Dieux dans les flots de nectar que leur verſe la main d'Hebé. Ha, mon cher Abrocome, lui répondit Anthia, pouvant à peine s'exprimer! Eſt-il bien vrai que je t'aie paru belle! Quoi, j'avois touché ton cœur! Quoi, mes charmes avoient conſervé quelque éclat auprès de ta beauté! Mais

quelle foiblesse ! Pourquoi ne pas me l'apprendre ? Tu m'aimois, & je l'ignorois ! Tu languissois, & je mourois ! Conçois-tu les maux affreux que j'ai soufferts ! Viens à présent, viens, cher époux, que je m'en dédommage ! Reçois toutes mes larmes, & que la touffe de tes beaux cheveux en boive le suc amoureusement : serrée dans les bras l'un de l'autre, embrassons-nous étroitement, & que ces guirlandes nuptiales arrosées de nos pleurs, prennent aussi de l'amour avec nous ; qu'elles soient une parfaite image de celui que nous ressentons.

Elle dit, & cependant elle caressoit la couronne & la guirlande de son époux ; elle essuioit avec ses cheveux les yeux d'Abrocome ; sa bouche parcouroit avidement tout son visage ; ses levres appliquées sur celles de son époux, bruloient ensemble du même feu, & tout ce qui se passoit dans l'ame de l'un, étoit renvoyé dans celle de l'autre par un soufle amoureux.

Anthia baisant les yeux de son époux avec transport ; ô vous, dit-elle, qui fûtes

mes premiers ennemis, qui perçâtes mon ame du premier trait, alors fiers & superbes, à présent rendres & passionnés; que vous m'avez bien servie, vous avez tracé la premiere voie par où mon cœur a passé dans celui d'Abrocome! Mille & mille baisers suffisent à peine pour vous marquer m'a reconnoissance & mon amour; recevez aussi les caresses des yeux d'Anthia, ces heureux esclaves de son époux, il vous est permis à présent de leur sourire', & de vous admier pour eux; mais donnez-vous bien de garde de montter au charmant Abrocome d'autre belle que moi, quand même sa beauté le céderoit à la mienne. Je vous donne en entier cette ame que vous avez embrazée; vous la conserverez aisément; d'autres yeux n'y pénétreront jamais que vous, ni d'autre image que celle d'Abrocome.

C'est dans de pareils transports qu'ils s'abandonnerent à tous les mouvemens de leur cœur; & guidés par les amours, ils jouirent pour la premiere fois, des plaisirs

de Venus. Tout le reſte de la nuit ne fut pour eux qu'un combat de tendreſſe & de paſſion : une gaieté voluptueuſe accompagna leur réveil : il ſortoient enfin de goûter mille douceurs que leur ame avoit deſirées long-tems ; un parfait bonheur rempliſſoit leurs vœux ; ils étoient enſemble pour ne ſe plus quitter ; quelle vie heureuſe ! Leurs jours s'écouloient dans des fêtes continuelles ; ſans ceſſe entourés des plaiſirs, les prédictions funeſtes de l'Oracle ne les inquiétoient point ; ils ne penſoient plus à la condition qu'il leur avoit impoſée, mais le Deſtin appuié ſur ſon livre redoutable, ne perdoit point de vue la page terrible où cet arrêt étoit écrit de ſa propre main.

Licomede & Megamede pleins de reſpect pour les décrets du ciel, n'avoient pas oublié non plus les paroles de l'Oracle ; ils ne tarderent pas à s'y ſoumettre, & réſolurent de tenir leurs enfans quelque tems éloignés d'Epheſe, en leur laiſſant parcourir differens pays, & les plus belles villes de l'Aſie.

On songea donc à toutes les choses nécessaires pour leur voyage ; un gros navire fut acheté, des nochers arrêtés pour le conduire; beaucoup d'habits riches & médiocres furent préparés, & des provisions plus que suffisantes de toutes sortes de vivres. Il y eut selon l'usages, des victimes immolées, & des prieres à l'honneur de Diane ; tous les Ephesiens assisterent à ces sacrifices, & se joignirent aux parens d'Abrocome & d'Anthia ; on eût même dit à voir répandre des larmes de toutes part, que chaque citoïen perdoit deux de ses enfans. C'étoit du côté de l'Egypte qu'étoit fixée la route qu'ils devoient tenir.

Le jour du départ arrive enfin, & l'espoir d'un heureux retour fait passer par dessus la frayeur des dangers. Abrocome & Anthia prirent le chemin du port, accompagnés d'un grand nombre d'esclaves & de serviteurs, & de presque tout le peuple d'Ephese ; les uns tenoient à leur main des torches allumées, d'autres conduisoient des chevaux pour être sacrifiés à Neptune.

En ce moment Licomede & Thémiſto éprouverent mieux que jamais toute la douleur d'une auſſi tendre ſeparation ; les cruels événemens dont leur fils étoit menacé par l'Oracle, ne ſortoient point de leur eſprit, & cette penſée les jettoit dans une grande conſternation : ils étoient couchés ſur le rivage, ſans force & ſans mouvement ; le ſage Megamede & ſa femme paroiſſoient un peu moins affligés, eſperant peut-être davantage en la bonté des Dieux.

On entend cependant le tumulte confus des nochers qui préparent les cordages ; les matelots démarent ; le pilote s'empare du gouvernail, inſenſiblement le vaiſſeau s'agite. Alors un grand cri de part & d'autre s'éleve juſqu'au ciel : enfans trop chers diſoient les uns ! enfans à qui nous avons donné le jour, & qui fûtes élevés par nos ſoins, ne vous verrons-nous plus ! Ah peres trop tendres, répondoient les autres ! Pourquoi faut-il que nous vous quittions ? Vous retrouverons-nous jamais ! & ces paroles étoient entrecoupées de plaintes & de gémiſſemens.

Tandis que chacun faisoit des vœux pour les nouveaux époux, Megamede prit un vase rempli de vin, & sa libation achevée, il dit d'une voix assez haute pour qu'on pût l'entendre distinctement du vaisseau : ô mes chers enfans, puissiez-vous avoir tout le bonheur qu'on vous souhaite ! tâchez d'éviter ces cruels destins qui vous sont annoncés. Puissent les Ephesiens vous revoir sains & saufs de retour dans votre chere patrie ! Hélas ! Si le ciel en ordonne autrement, croiez que nous n'aurons pas la force de survivre à vos malheurs ! Vous allez courir mille dangers, & c'est nous qui vous y exposons ; mais les Dieux le veulent ainsi ; comment résister à leur ordre suprême ?

Il vouloit poursuivre, mais un excès de douleur l'en empêcha ; d'ailleurs le vaisseau s'écartoit en pleine mer, hors de la portée de la voix. Ils s'en retournerent donc tous à la Ville en versant des larmes, & suivis de leurs amis & du peuple qui tâchoient de les consoler.

Abrocome & Anthia s'étoient mis un peu

à l'écart dans le vaiſſeau, & ſe tenoient tendrement embraſſés ; leur eſprit n'étoit préoccupé que des penſées triſtes ; le ſouvenir de leurs parens les affligeoit ; ils regrettoient leur patrie, des ſoupçons naiſſans leur faiſoient appréhender l'accompliſſement d'un oracle fatal : cependant ils voiageoient enſemble, & cette douceur ſembloit réparer toute ſorte de diſgraces.

Leur navigation fut très-heureuſe pendant cette journée, & le vent ſi favorable, qu'ils ſe rencontrerent vers le ſoir devant l'iſle de Samos *, conſacrée à Junon ; ils n'oublierent pas de ſacrifier à cette Déeſſe, pour la prier de lui être propice ; & après avoir pris un repas dans cette Iſle, ils repartirent bien avant dans la nuit, s'entretenant de tout ce qui pouvoit ſe rapporter à leur ſituation préſente.

Le ciel nous aimeroit-il aſſez, reprit Abrocome, pour ne nous ſéparer jamais, Hélas ; Anthia, pourſuivit-il avec un ſoupir, épouſe plus chere à mon cœur mille fois que la vie ! Nous préſervent les Dieux

de funeſtes avantures, & puiſſe le tendre Abrocome ne ſortir jamais des bras de ſa chere Anthia ; mais ſi le Deſtin qui eſt au-deſſus des Dieux, nous éloigne l'un de l'autre, jure-moi que tu me demeureras fidelle, & qu'aucun autre mortel n'occupera ta penſée un ſeul inſtant ; & je te proteſte à mon tour, je te le jure, ô ma divine épouſe, qu'aucune autre femme ne touchera mon cœur.

Ces paroles furent ſi ſenſibles à la belle Anthia, que ſes yeux ſe remplirent de larmes ; & cette jeune épouſe regardant Abrocome avec une ſorte de colere mêlée de l'amour le plus vif, cruel, lui dit-elle, tu me connois donc bien peu, puiſque ſéparée de toi, tu me crois capable de manquer à ma tendreſſe, & à ce que je t'ai promis en préſence des Dieux immortels ; oui, je te jure de nouveau, puiſque tu le veux, par Diane cette grande Déeſſe, protectrice des Epheſiens, par la mer qui nous environne, & par le Dieu terrible qui exerce ſa puiſſance ſur nous, que les yeux d'aucun autre

mortel que toi ne rencontreront mes regards, & si j'ai le malheur de te perdre, que le soleil même n'aura pas cet avantage....

A ces tendres reproches, Abrocome ne put contenir sa joie ni ses transports, il interrompit son épouse pour l'accabler de caresses, & renouvella ses sermens que le hazard rendoit encore plus terribles; car en cet instant l'isle de Cô * s'offrit à leurs yeux, & presque vis-à-vis, la ville de Gnide. La fameuse isle de Rhodes * paroît à peu de distance de là; les conducteurs du vaisseau furent d'avis d'y prendre terre; ils y aborderent, soit *pour faire de l'eau* dont ils manquoient, soit pour acheter tous les rafraichissemens nécessaires à la veille d'une longue navigation. Les matelots débarquerent les premiers, Abrocome descendit ensuite, tenant par la main sa chere Anthia.

A leur arrivée tout le peuple étoit assemblé. Jamais surprise égale à celle des Rhodiens; frappés, éblouis de la beauté de ces jeunes gens, personne ne les voyoit sans se répandre en exclamations; quelques-uns s'é-

crioient, c'eſt une faveur que les Dieux font à la ville de Rhodes ; de ſimples mortels ne brilleroient point d'autant de majeſté ; d'autres témoignoient tout haut leurs reſpects, & leurs paroles étoient mêlées d'invocations. Toute la Ville auſſi-tôt retentit des noms d'Abrocome & d'Anthia. On ordonna des prieres & des ſacrifices publics, & pendant leurs ſéjours on fit des fêtes comme dans les plus grands événemens ; ils viſiterent les endroits remarquables à commencer par le Temple du Soleil ; où ces deux Epoux laiſſerent pour offrande une armure d'or complete avec cette inſcription,

Ces armes d'or te furent offertes
Par deux de tes hôtes :
ABROCOME & ANTHIA,
Natifs d'Epheſe.

Peu de tems après ils remonterent dans leur navire aux acclamations de tout le peuple de Rhodes, & continuerent leur route par un vent aſſez doux qui les porta le len-

demain dans la mer d'Egypte : mais le calme suivit, & les vagues impuissantes batoient inutilement les flancs du vaisseau. Tout l'équipage demeure oisif; de l'inaction naît la paresse, & celle-ci engendre d'autres vices ; on boit, on s'enyvre, & dès-lors commencent à se réaliser leurs fatales destinées. Abrocome voit en dormant une femme d'un grandeur énorme, & d'une figure épouvantable qui entre dans le vaisseau. Son habit désigne le sang & le carnage; elle ne respire que la mort & le butin ; elle égorge les uns, contraint les autres à périr dans les flots ; & lui-même, le triste Abrocome, pour éviter ses coups, ne trouve d'autre ressource que de se sauver à la nage avec la belle Anthia.

Du mouvement qu'il croit faire en tombant, il se reveille tout troublé; mais à voir la tranquilité profonde qui régnoit de tous côtés, il est prêt à s'accuser d'illusion : vain espoir ! Ce tendre époux ne touchoit que trop au moment le plus funeste.

Des Corsaires Phéniciens étoient dans le

port de Rhodes en même-tems que le vaisseau d'Abrocome ; on leur avoit appris sans doute, que ce navire étoit chargé de richesses, & d'un grand nombre d'esclaves de prix. La soif du pillage les enhardit aussi-tôt, persuadés qu'une telle proie ne pouvoit leur échaper : ils voguérent avec leur galere du même côté, dans la résolution de ne faire de grace qu'à ceux qui se rendoient sans résistance, pour les aller vendre en Phénicie.

Les chef de ces Corsaires s'appelloit Corimbe, jeune homme d'une assez belle taille, mais dont le regard effrayant & la chevelure hérissée inspiroient la terreur. Il commanda le matin à ses gens de ramer bord à bord du vaisseau d'Abrocome, & continua la même manœuvre jusques vers le midi qu'il s'apperçut d'une grande sécurité parmi les Ephésiens. Corimbe ne doutant point que la molesse ou le vin ne fussent la cause de ce silence saisit cet instant pour l'abordage, & comme la légereté de sa gelere la rendoit propre à toutes sorte de mouve-

ments, un seul coup de rame la joignit au navire d'Abrocome. Elle ne l'eut pas si-tôt atteint, que les Corsaires sauterent dedans tous armés, & répandirent l'effroi de tous côtés. La plupart des Ephésiens se jettent d'épouvante à la mer, & sont ensevelis sous les flots; d'autres veulent se mettre en défense, ils sont massacrés. Abrocome pour garantir Anthia, l'emmene près de Corimbe, & tous deux embrassant les genoux du Corsaire : ô notre Maître, lui dirent-ils, nous sommes tes esclaves ! Retiens-nous avec toi, prends toutes nos richesses, mais laisse-nous du moins la vie ! Tu dois montrer quelque clémence pour ceux qui se soumettent volontairement à la force de ton bras; nous t'en conjurons par les Dieux de la mer, & par la puissance qu'ils te donnent sur nous; conduits-nous en quel lieu tu voudras, vent notre liberté, mais par pitié que ce soit à un même maître.

Corimbe aussi-tôt arrêta le carnage; & s'étant emparé de ce qu'il y avoit de plus précieux, d'Abrocome & d'Anthia, & de

quelques beaux eſclaves qu'il fit paſſer dans ſa galere, il condamna le navire au feu. Les Ephéſiens qui étoient dedans, & dont il n'avoit pas voulu ſe charger, tant à cauſe du nombre, que pour plus grande aſſurance, furent dévorés par les flammes.

Quel ſpectacle plus touchant, que de voir quelques-uns de ces malheureux Ephéſiens traînés dans la galere, & tout le reſte abandonné ſur le vaiſſeau ! ces derniers tendoient les mains à travers les flammes, & pouſſoient des hurlemens affreux, les autres demandoient en plurant, quel alloit être leur ſort, en quelle terre on les conduiſoit ; quelle ville ils devoient habiter. Qu'ils ſont heureux, diſoient-ils, ceux que la mort a délivrés des chaînes, ou qui ont prévenu la barbarie des Corſaires !

Parmi toutes ces horreurs, Abrocome apperçut un malheureux vieillard à qui ſont éducation avoit été confiée, lequel ſuivoit la galere à la nage : ce triſte vieillard, auſſi reſpectable par ſes ans que par ſa vertu, n'avoit pû ſupporter qu'on lui enlevât ſon cher

Abrocome

Abrocome ſans lui permettre de le ſuivre. Il s'étoit jetté à la mer, & faiſoit tous ſes efforts pour rejoindre la galere, d'où l'on entendoit ces mots :

O mon cher fils! où vas-tu me laiſſer, moi qui pris ſoin de ton enfance! Hélas! Tu ſçais bien que je ne puis vivre ſans Abrocome! Donne-moi donc la mort, & prends ſoin de ma ſépulture. En prononçant ces dernieres paroles, il s'abandonna de foibleſſe au gré des flots, & fut enſeveli dans l'onde. Abrocome lui tendoit les mains, ſuppliant en même-tems les Corſaires de recevoir ce vieillard; mais ni ſes prieres ni ſes larmes ne purent rien obtenir : ſourds à ſa voix, ces inhumains voguérent avec encore plus d'activité, & le troiſiéme jour de leur navigation ils arriverent à Tyr *.

L'aſyle de leurs pirateries n'étoit point dans la ville même, mais dans un lieu voiſin ; c'eſt-là qu'ils débraquérent. Un fameux Capitaine de Corſe à qui cet endroit appartenoit, les reçut avec joie. Apſirte (il s'appelloit ainſi) étoit le maître de la ga-

lere ; Corimbe n'étoit qu'à sa solde, de même que les autres, & moyennant une certaine part qu'il leur cédoit sur les prises, outre leurs salaires, ils lui rendoient un compte exact de tout ce qu'ils avoient enlevé. Abrocome & Anthia devoient donc lui appartenir.

Depuis que Corimbe s'étoit rendu maître d'Abrocome, la vûe continuelle de tant de charmes avoit troublé son repos, & sa passion le dévoroit nuit & jour ; il craignoit cependant de ne pouvoir le mener à ses fins, parce qu'il s'étoit apperçu de son amour pour Anthia ; d'ailleurs il le voyoit accablé de chagrin, circonstance peu favorable pour hazarder l'aveu de sa flamme criminelle : vouloir y réussir par la force, il y avoit encore moins lieu de l'esperer. Ne pouvant plus résister toutefois à sa brutalité, Corimbe se masqua d'un dehors honnête ; il essaya de s'insinuer par la douceur dans l'esprit d'Abrocome ; il lui marquoit des soins, & cherchoit à le consoler par des paroles affectueuses & tendres.

Abrocome y fut trompé ; les apparences le séduisirent ; il prit pour un effet de la compassion ce qui provenoit d'une cause tout-à-fait opposée ; & son peu d'expérience & sa vertu, ne lui permirent pas de deviner les infames desseins de Corimbe.

Ce Corsaire voyant Abrocome radouci, prit plus de confiance en son amour ; il en fit part à Euxine, l'un de ses camarades, & le pria de l'aider par ses flateries auprès du jeune Ephésien. Euxine fut charmé de l'aveu de Corimbe ; il n'avoit pu voir lui-même Anthia sans être épris de sa beauté ; il l'aimoit avec violence : Euxine rendit donc à Corimbe confidence pour confidence, & s'ouvrit à lui de la résolution qu'il avoit formée.

Pourquoi, lui dit-il, cher Corimbe, passer notre vie dans le trouble & dans le sang, toujours agités par la crainte, ou dévorés de repentir ? Ne vaudroit-il pas mieux jouir de l'or que nous avons amassé ? Ne vaudroit-il pas mieux sans courir de nouveaux dangers, nous retirer dans quel-

que endroit écarté du monde avec les personnes que nous aimons ? Apsirte ne les a point vues, il n'en connoît ni le prix, ni la beautés ; demandons-lui ces deux esclaves au nombre de ceux qui nous reviennent pour notre part du navire Ephesien ; c'est la moindre récompense qu'il doive à nos services, & nous passerons nos jours au sein du bonheur & de la volupté.

Corimbe écouta ce projet avec d'autant plus de plaisir, qu'il flatoit sa passion, & de concert avec son camarade, il convint qu'ils se serviroient mutellement, & qu'ils feroient tous leurs efforts ; Euxine pour persuader Abrocome, Corimbe pour gagner Anthia.

Ces deux malheureux Epoux en attendans la fin de leur destinée, demeuroient tout étourdis de leur triste situation ; ils s'en entretenoient avec douleur ; mais se promettant toujours, quoi qu'il pût arriver, de tenir leurs sermens. C'est dans ces dispositions que les trouverent Euxine & Corimbe. Après leur avoir déclaré qu'ils avoient à les

entretenir, les Corſaires les prirent chacun en particulier : jamais leur cœur n'avoit ſenti de trouble pareil, & ce trouble y faiſoit naître mille preſſentimens funeſtes.

Euxine parla de cette maniere au jeune Abrocome en faveur de Corimbe : Je ne m'étonne pas de te voir mélancolique ; on paſſe malaiſément d'un état libre à la ſervitude, & de l'opulence à la pauvreté : mais tel eſt l'arrêt du ſort ; & dans une conjoncture ſemblable, en adoucir la rigueur, c'eſt tout ce qui te reſte à eſperer ; ſoumets-toi ſans rougir au maître que le ciel t'a donné. Par ce moyen tu reconvreras les avantages de ton premier état, & même la liberté, ſi tu veux avoir une complaiſance aveugle pour Corimbe ; il t'aime, & pour t'en donner des marques, il eſt prêt à te faire part de tout ce qu'il poſſede : ton emploi ſera doux, & de ton maître tu peux faire ton ami ; ſonge à ta fortune préſente, ſans protecteur, en pays étranger, eſclave de Corſaires, & menacé des plus cruels ſupplices ſi tu dédaignes l'amitié de Corimbe. Dans

cet état qu'as-tu besoin ni de femme ni de maîtresse ? L'amour sied mal au malheureux, crois-moi, renonce à tout ; ne t'attache plus qu'à t'on maître ; obéis-lui sans répliquer.

Pendant tout ce discours, Abrocome garda le silence ; il voulut répondre ensuite ; mais ses larmes prêtes à couler, mille soupirs qu'il étouffoit dans son cœur, l'indignation, la colére rendoient son esprit si confus que les idées lui échappoient ; il s'exprima pourtant à la fin assez fierement.

O toi, dit-il, au Corsaire qui pries & menaces tout à la fois ! si mes malheurs te touchent comme tu le dis, prends pitié de l'acablement où je suis ; je ne tarderai pas à te faire sçavoir ma réponse. Euxine n'osa répliquer, & se retira, de peur de l'aigrir davantage.

De son côté Corimbe sollicitoit Anthia pour son ami ; ses discours furent à peu près les mêmes ; il promettoit à la jeune épouse un légitime mariage, des bijoux, de l'or, & tout ce qu'elle pourroit souhaiter, si par

hazard elle devenoit ſenſible pour Euxine. Sur la réponſe d'Anthia qui ne differoit guères de celle d'Abrocome, les deux Corſaires ſe retirerent, en attendant un moment plus favorable, & ſans déſeſpérer du ſuccès de leur entrepriſe.

Fin du premier Livre.

NOTES
SUR
LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE PREMIER.

PAge. 1 ligne 1. *Ephéſ.*] Ville d'Ionie dans la mer Egée, auprès de la mer d'Icare. Les Ephéſiens ſe qualifioient de premiers peuples de l'Aſie.

P. 2. l 10. *S'il jouoit de la lyre.*] J'ai été obligé d'étendre un peu ce portrait d'Abrocome

come qui ne pouvoit être traduit littéralement.

P. 2. l. 21. *Comme un Dieu*,] Le grand nombre de Divinités que la superstition avoit introduites parmi les Payens, faisoit prendre pour un Dieu tout ce qui étoit doué d'une beauté ou d'un mérite extraordinaire, & les Auteurs se servoient assez souvent de cette figure pour peindre avec plus d'énergie.

P. 4. l. 7. *Cupidon.*] Je me suis quelquefois permis contre l'usage de notre langue, d'appeller l'Amour *Cupidon*, afin de varier l'expression qui revient fréquemment. Les Grecs & les Latins l'appelloient le plus souvent de son nom propre. D'ailleurs l'Amour est ici personnage, & cela suffit pour m'autoriser à le nommer ainsi.

P. 4. l. 24. *On y célébroit la fête de Diane, protectrice de l'Ionie.*] Les Ephésiens furent les premiers des Grecs à qui Crésus, roi de Lydie, déclara la guerre. Assiégés par ce Prince ils consacrerent leur ville à Diane : & pour tenir en quelque sorte à cette Déesse, ils attacherent par une corde leurs murail-

les à ſon Temple, quoiqu'il fût éloigné d'un grand quart de lieue de la ville vieille, qui pour lors étoit aſſiégée. Cette précaution fut inutile; Créſus s'en empara : cependant les Ephéſiens continuerent toujours de regarder Diane comme la protectrice de leur pays. Le Temple de cette Déeſſe paſſoit pour une des merveilles du monde lorſqu'Eroſtrate y mit le feu; il a été relevé par la ſuite avec autant de magnificence; on le regardoit comme un des plus beaux modéles de l'ordre Ionique; il étoit de marbre, & porté ſur cent vingt-ſept colonnes, à la dépenſe deſquelles autant de Rois avoient contribué. On croit que la ſtatue de Diane qui eſt au Louvre, eſt la même qui étoit dans ce Temple. *Herod. Str. Pauſ.*

P. 8. l. 22. *Pour mieux les offrir.*] Pour donner une idée du ridicule de la traduction *Franchi-Hollandoiſe* dont j'ai parlé dans ma Préface, je n'en citerai qu'un ſeul trait. Le Traducteur a rendu tout cet endroit depuis *Elle affectoit*, juſqu'à la marque de ma note, de cette maniere, *Elle lui montroit les joies*

du Paradis. . . . Impertinence outrée, dont l'ouvrage de Xénophon ne fut jamais souillé, & qui ne peut tomber sous les sens, puisqu'il s'agissoit ici d'un sacrifice à l'honneur de la Déesse la plus chaste & la plus réservée de la Mytologie. J'ai rendu le sens de l'original presque mot à mot.

P. 16. l. 1. *Il y avoit à Colophon.*] Colophon étoit situé dans la mer Egée, au septentrion d'Ephése. Le Dieu qui rendoit ses oracles à Colophon, s'appelloit indifféremment Apollon Colophonien, ou Apollon Clarien. Le Prêtre de ce Temple, presque toujours choisi dans une famille de Milet, lorsqu'il étoit interrogé, se retiroit dans une caverne, où il y avoit une fontaine cachée, & après avoir bu de son eau, venoient rendre ses oracles en vers, quoiqu'il ne sçût ni belles-Lettres ni Poësies. On prétendoit même que tous ceux qui en buvoient, avoient la même faculté de prédire l'avenir: mais elle abrégoit la vie. Il est bon d'observer touchant l'oracle qui va suivre, que j'ai cru devoir en retrancher quelques vers, & le

rendre un peu plus vague. Cet oracle eſt fort long, & prédit mot à mot ce qui doit arriver à Abrocome & à Anthia, double inconvénient & par rapport à ces deux perſonnages, & par rapport à l'intérêt du Lecteur. Aſſurément Xénophon avoit trop d'eſprit pour commettre une faute ſi groſſiere; d'ailleurs il ne paroît dans aucun endroit de ſon hiſtoire, que ni l'un ni l'autre fuſſent inſtruits en détail de toutes les avantures qu'ils devoient eſſuyer, ils euſſent pris d'autres meſures pour ſe retrouver. De ces réflexions on peut donc tirer une conjecture certaine, que comme il y a pluſieurs lacunes dans l'original, il s'en trouvoit une au lieu de l'oracle qui eſt annoncé la ligne d'auparavant, & que quelqu'un ſans goût y en a ſubſtitué un à ſa maniere. Mais pour revenir à Colophon, c'étoit une des villes qui diſputoient entre elles la gloire d'avoir été la patrie d'Homere. Ses habitans dans la guerre ſe ſervoient d'eſcadrons, de chiens qui commençoient le combat. Il croiſſoit dans leur terroir une ſorte de réſine jaune dont uſoient

les joueurs d'inſtrumens à corde, & qui nous ſert au même uſage : & c'eſt de là que nous eſt venu le mot de Colophane. *Tacit. Plin.*

P. 18. l. 12. *Chantant les hymnes.*] Il y a dans l'original *chantant l'hymenée.* Les Grecs avoient pluſieurs ſortes de chanſons attachées à de certaines occaſions, & à des cérémonies particulieres. Telles étoient celles de l'hymenée qu'on chantoit en conduiſant les Epoux au lit nuptial ; & lorſque chacun étoit retiré, on chantoit auſſi à la porte de leur appartement une Epithalame pour les endormir, & le lendemain matin une autre pour les réveiller. L'Epithalame étoit de même genre que les chanſons d'hymenée.

P. 18. l. 14. *Ce lit étoit d'or.*] On voit avec étonnement de ſi grandes richeſſes chez les Anciens qui ne manquoient pas d'or ſans être en poſſeſſion des Mines du Pérou. L'expérience nous a appris que les Rivieres d'Afrique & d'Aſie leur en fourniſſent abondament, par le ſecours des Mores qui étoient comme les Médiateurs du commerce des deux Mers.

P. 18. l. 20. *Sur des Cygnes.*]Le mot grec eſt στρθὸς qui ſignifie un moineau. Le Traducteur Latin l'a pris dans cette ſignification. M. Salvini l'a traduit par *Aſtruzzi*, qui veut dire Autruche. Quoique M. Cochi ait bien traduit, je n'ai pu me réſoudre à l'imiter. Il s'agit ici d'une peinture, & par l'idée que nous avons des amours que nous nous repréſentons ſous la figure de petits enfans, j'ai cru qu'il ſeroit ridicule de les voir à cheval ſur des moineaux. Car ou les moineaux de Grece étoient beaucoup plus gros que ceux qui ſont parmi nous, ou l'on peignois les amours beaucoup plus petits. M. Salvini a donné dans l'extrêmité contraire en les plaçant ſur un oiſeau monſtrueux comme l'autruche. Pour tenir un milieu, j'ai fraudé un peu le texte; je l'ai rendu par des Cygnes que nous attribuons quelquefois à Venus. Au reſte, il ne faut pas condamner Xénophon, le paſſereau étoit parmi les Grecs l'oiſeau conſacré au char de Venus. On en a une preuve dans l'Ode de Sapho à cette Déeſſe.

P. 19. l. 8. *C'eſt ſous ce même pavillon que l'on conduiſit.*] Quand la jeune épouſe étoit arrivée auprès du lit nuptial ; on l'enlevoit pour la placer auprès de ſon époux, afin qu'il ne fût pas dit qu'elle alloit ſe placer de ſon propre mouvement dans un lieu où elle devoit perdre ſa virginité. *Plut. œuv. mor.*

P. 19. l. 16. *Hazarder un regard.*] Quelques perſonnes pourroient trouver ce regard ridicule, puiſque l'action ſe paſſe pendant la nuit ; mais il faut ſe ſouvenir qu'il étoit d'uſage chez les Anciens, de laiſſer bruler un flambeau dans la chambre des nouveaux mariés à l'honneur de l'hymen.

P. 23. l. 3. *Des plaiſirs de Venus.*] Un homme de beaucoup d'eſprit qui a lû ma traduction, prétend qu'il falloit rendre cette expreſſion par *des plaiſirs de l'amour*, & non par *des plaiſirs de Venus*, & je crois qu'il ſe trompe ; car c'eſt juſtement, comme je l'ai dit dans ma Préface, parce que l'expreſſion eſt purement grecque, & qu'elle nous peint le génie de l'antiquité, qu'il faut la conſer-

ver. D'ailleurs il eſt à remarquer que les Anciens attribuoient à Venus la plus grande partie de ce que nous attribuons à l'Amour, & principalement lorſqu'il s'agiſſoit de la jouiſſance. L'Amour ne recevoit pour l'ordinaire que les vœux des Amans qui bruloient d'une flame pure; & la raiſon de ces deux cultes me paroit bien ſimple. Suivant la Mytologie, Venus étoit née de l'écume de la mer, produite par les parties anonimes de Cœlus, pere du monde; ce qui la faiſoit préſider aux plaiſirs ſenſitifs ou à ce qui les avoit pour objet. L'Amour au contraire étoit pris pour ce feu céleſte qui animoit l'univers, mais ſéparément de la matiere, il n'écoutoit que les tendres invocations de l'ame, c'eſt-à-dire, les prieres des Amans qui ne s'aimoient que pour le plaiſir de s'aimer; il étoit tel enfin que Platon nous l'a dépeint; & c'eſt l'idée qu'en avoient les Anciens: mais les Poëtes ont tout brouillé. M. Racine, celui d'entre eux qui connoiſſoit le mieux l'antiquité, a bien ſenti qu'on lui reprochoit avec raiſon d'avoir fait parler

ſes Grecs un peu à la Françoiſe. Auſſi dans ſa Phédre qui eſt ſon chef-d'œuvre, il n'eſt il n'eſt pas tombé dans le même défaut, les perſonnages de cette Tragédie y parlent tous, & agiſſent dans leurs mœurs; & l'on verra que preſque par tout il ſe ſert du nom de Venus au lieu de l'Amour, ce qui prouve mon ſiſtême.

Acte I. Scene I. Thé.

Venus par votre orgueil ſi long-tems mépriſée.

Idem. *Quels courages Venus n'a-t-elle pas domptés.*

Scene III. Ph. *Je reconnu Venus & ſes feux redoutables.*

Idem. *C'eſt Venus toute entiere à ſa proie attachée.*

Acte III. Scene II. Ph.

O toi, qui voit la honte où je ſuis deſcendue
Implacable Venus ſuis-je aſſez confondue.

Tout le reſte de ce Monologue contenu dans la ſeconde Scene du troiſiéme Acte eſt adreſ-

ſé à Venus, à qui M. Racine prête des feux & des traits. Il ne s'écarte de cet uſage preſque nulle part que dans la Scene d'Aricie & d'Iſméne, & dans celle d'Hypolite & d'Aricie, toujours conformement à mon opinion, parce que ces deux Amans ne reſſentent encore l'un pour l'autre qu'une tendreſſe ingénue, où les ſens n'ont aucune part. Je finis par obſerver qu'en parlant des deux Epoux, le Grec dit qu'*ils jouirent pour la premiere fois des amours de Venus*. J'ai cru devoir donner à cette expreſſion un tour un peu plus intelligible.

P. 17. l. 17. *Samos.*] Iſle aſſez fameuſe de l'Aſie mineure auprès de la mer d'Icare : ſes peuples ſoutinrent des guerres fâcheuſes contre les Ephéſiens, qui les chaſſerent enfin de leur pays ; ils n'y rentrerent que long-tems après. Les Athéniens furent auſſi en guerre avec eux. Périclés pour venger le mauvais traitement fait à quelques priſonniers d'Athénes qu'ils avoient marqués au front d'un fer chaud, Périclés, dis-je, les attaqua, & au bout de neuf mois de ſiége, força la vil-

le de ſe rendre à diſcrétion. C'eſt-là qu'Attémon de Clazoméne donna la premiere invention du belier, de la tortue, & de diverſes machines de guerre dont on s'eſt ſervi par la ſuite. *Sh. Pline. Thucci.*

P. 29 l. 14. *L'Iſle de Cô, ville de Gnide.*] On adoroit Eſculape à Cô, & Venus à Gnide, comme Déeſſe de la beauté, témoins ces vers d'Horace.

Qua Cnidos
Fulgenteſque tenet Cycladas & Paphos
Junctis viſit oloribus.

On faiſoit le voyage de Gnide exprès pour y voir la ſtatue de Venus, qui étoit le chef-d'œuvre de Praxitele. Le Temple de cette Déeſſe étoit fameux ainſi que celui de Cô; c'eſt ſans doute ce qui fait dire à l'hiſtorien que *le hazard rendoit terribles les ſermens de ces Epoux*, parce que ſuivant la croyance des Anciens, les Divinités devant leſquelles on promettoit quelque choſe avec ſerment, étoient garantes de vos promeſſes,

& lorſqu'on y manquoit, elles en pourſuivoient la vengeance ſur le perfide.

P. 29. l. 15, La fameuſe Iſle de Rhodes.] Une des plus belle Méditerranée, entre la mer de Lycie & l'Iſle de Créte. Elle a été fameuſe par ſes alliances avec les Romains, les Marſeillois, & les Carthaginois, par le ſéjour des Chevaliers qu'on appelle aujourd'hui de l'Ordre de Malthe, par le ſiége de Mahomet II. & de Soliman qui s'en rendit maître en 1522, & par ſon fameux Coloſſe, dont anciennement elle avoit même porté le nom.

P. 35. l. 19. Tyr.] Autrefois capitale de Phénicie. Ses habitans adoroient Baal & Hercule. Les Tyriens ſont renommés dans l'hiſtoire, ſur tout par leur induſtrie. Ils faiſoient un gain immenſe ſur l'écarlate & la pourpre, dont ils paſſoient pour être les inventeurs. Herodote dans ſon premier Livre, les fait deſcendre de la mer rouge; il les accuſe d'avoir été les premiers raviſſeurs de femmes, & d'avoir occaſionné par là tous les déſordres qui ſont depuis arrivés en Gre-

ce. Ils avoient enlevé la fille d'Inachus Roi d'Argos, Io, dont la mer d'Ionie a pris son nom, & que les Egyptiens ont adorée sous celui de la Déesse Isis. C'est peut-être de leur origine que leur étoit venu ce goût pour la piraterie qu'ils exerçoient préferablement à toutes sortes de commerces, & qui en étoit un parmi eux. Ils n'étoient pas les seuls ; les Thraces, les Lyciens, les Pamphiliens, les Ciliciens, les Assyriens, & les Egyptiens ne s'occupoient que de cet odieux trafit, & sur mer & sur terre, lequel n'étoit point regardé comme tel ; car les Grecs que nons admirons à cause de leur sagesse, considéroient les marchands d'Esclaves, & leur accordoient de très-grands priviléges ; ce qui marque qu'ils autorisoient leur commerce. Desorte qu'on peut dire qu'alors la moitié de l'Asie & de l'Afrique s'enrichissoit aux dépens des biens & de la liberté de l'autre, quelquefois même de la vie. Je me suis étendu plus que je n'aurois dû dans cette note, pour prévenir le Lecteur sur tout te qu'il va voir dans le reste de cet ouvrage, que Xenophon a écrit suivant les mœurs de son tems.

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE SECOND.

ABROCOME & la belle Anthia ne se virent pas plutôt seuls dans le petit réduit qu'on leur avoit donné pour demeure, qu'ils se communiquérent les indignes propositions des Corsaires : ils réfléchirent inutilement aux moyens de les prévenir ; que pouvoient-ils opposer à la force & à la brutalité, que les plaintes & les larmes, unique consolation des malheureux ? On les eût comparés à deux tendres brebis que des loups carnassiers reservent à leur faim

cruelle ; étendus par terre l'un à côté de l'autre, ô mon pere, disoient-ils, ô ma mere, ô ma chere patrie, ô mes chers amis, & vous mes parens & mes serviteurs fideles qui m'étiez attachés ! le voila donc accompli cet Oracle ! voilà donc le commencement des malheurs dont il nous a menacés ! hélas, reprenoit ensuite Abrocome, qu'allons nous devenir ? Dans un pays barbare, réduits à la merci de l'insolence ; quel sera notre sort ? Cupidon, je reçois le châtiment de mon orgueil ! Corimbe, un vil Corsaire est amoureux de moi, & le barbare Euxine veut m'enlever mon épouse qui est un autre moi-même ; ô fatale beauté ! Que vous brillez à contre-temps & pour l'un & pour l'autre ! moi qui me suis conservé chaste jusqu'à ce jour, je serois assez lâche pour me livrer aux desirs d'un infame ! hé, que me servira la vie lorsque je serai privé de ma chere Anthia, & que d'homme je serai devenu ... Ah, je fais serment, je le jure par vous, ô sainte Pudeur, qui me suivites dans mon enfance & qui ne m'avez jamais

jamais quittée, que les vœux de Corimbe n'auront aucun effet ; je mourrai plutôt mille fois, & je paroîtrai du moins un mort chaſte aux manes de qui l'on ne pourra faire aucun reproche.

Tandis qu'Abrocome donnoit un libre cours à ſes ſoupirs, Anthia ne pouvoit contenir ſes larmes ; quel ſort inoui, diſoit-elle, faut-il que nous ayons perdu ſi promptement notre liberté ? Faut-il, ô Dieux, que nous ſoyons obligés ſi-tôt de garder nos ſermens ? Un autre que mon époux eſt épris de mes foibles charmes, & le téméraire oſe eſpérer quelque retour de mon cœur, il oſe croire qu'il remplacera mon cher Abrocome, & qu'il me trouvera docile à ſes volontés ; il s'imagine donc que la vie m'eſt plus chere que ma tendreſſe, & que je ſouffrirois que le ſoleil m'éclairât de ſa lumiere divine après qu'on auroit outragé ma vertu ; ah, mourons, cher Abrocome, reprenoit-elle en l'embraſſant ! Nous nous poſſéderons après la mort dans les champs Eliſées, là les envieux ne troubleront point.

nos Amours ; l'arrêt en eſt porté, mourons ....

L'époux d'Anthia recevoit la plus tendre conſolation de lui voir prendre une réſolution ſi hardie. Apſirte cependant qui attendoit Corimbe, ſe doutoit bien qu'il étoit revenu chargé de richeſſes ; il ſe tranſporte aux lieux où l'on gardoit Abrocome & Anthia ; qu'elle eſt ſa ſurpriſe en les voyant ; il ne penſe qu'au profit conſidérable qu'il pourra faire ſur la vente de ces deux Eſclaves, il les retient pour lui & cede à Corimbe & aux autres Corſaires preſque tout l'argent & les effets précieux ravis aux Ephéſiens : Euxine & Corimbe demeurent mortifiés, mais ils n'oſent pas repliquer à leur maître, qui leur commande de repartir pour la courſe.

Apſirte en même tems s'en retourne à Tyr, où il faiſoit un très-gros commerce. Outre nos deux époux, il emmene avec lui deux autres eſclaves, l'un qui ſe nommoit Leucon élevé avec le fils de Licoméde, & l'autre qui s'appelloit Rode compagne fidelle d'Anthia.

Nos jeunes Ephéſiens avoient excité partout l'admiration des Peuples ; mais on les prit ici véritablement pour des Dieux. La beauté n'avoit jamais paru dans un ſi grand éclat aux yeux de ces Barbares. Chaque Tyrien qui les voyoit paſſer, eſtimoit Apſirte fort heureux de poſſéder de tels Eſclaves ; leur Maître les ayant menés chez lui, en confie la garde au plus fidéle de ſes affranchis, & lui recommande d'en prendre ſoin. Certain trafic appelloit Apſirte en Syrie ; il pria ſa fille auſſi d'y avoir l'œil pendant ſon abſence, & partit peu de jours après. Cette fille s'appelloit Manto ; elle n'avoit point encore gouté les plaiſirs de l'hymen, quoique jeune & belle, mais bien inférieure aux charmes d'Abrocome. La douce habitude de vivre avec lui, fut un moyen bien ſimple dont l'Amour ſe ſervit pour l'enflammer vivement ; elle ne peut plus réſiſter au feu qui la dévore ; elle ne ſçait que reſoudre, & la fierté plutôt que la pudeur, l'empêcha de déclarer ſon amour au jeune Ephéſien, qui d'ailleurs paroiſſoit

épris sincérement de la belle Anthia son Epouse. Comment vaincre ces obstacles ? Ouvrir son cœur à quelqu'un des siens, cela ne se pouvoit pas, il y avoit lieu de craindre qu'on ne la trahît auprès de son pere. Tant de difficultés en reculant ses plaisirs avançoient les progrès de sa passion. Enfin Rode compagne d'Anthia se présente à ses yeux, elle se flatte que cette jeune fille pourra seconder ses projets amoureux. Elle l'arrête, & l'ayant conduite en présence des Dieux Penates de la Maison : jure-moi, lui dit Manto, que tu feras aveuglément ce que je vais exiger de ta soumission.

Rode toute tremblante lui promit tout ce qu'elle voulut. Alors la fille d'Apsirte l'instruit de sa passion pour Abrocome ; elle prie Rode de l'apprendre à ce jeune Ephésien, & d'employer son adresse pour qu'Abrocome ne soit pas rebelle à ses desirs.

A ces supplications & à mille promesses, Manto joint les menaces les plus terribles :

ſçache, ajoute-t-elle, que tu es mon Eſclave, & ſouviens-toi ſi tu ne réuſſis pas que je l'imputerai à ta ſeule négligence, & que les plus affreux tourmens te ſont préparés. Peut-être ignores-tu ce que c'eſt que la colére d'une * Barbare & d'une Barbare qui ſe ſent outrager ; tu l'éprouveras ; après ces paroles elle renvoye la jeune Rode toute troublée de ce qu'elle venoit d'entendre.

En effet une pareille confidence s'accordoit mal avec ſon attachement pour la belle Anthia, mais les menaces de Manto n'étoient point à mépriſer ; Rode craignoit la mort & les ſupplices.

Dans cette incertitude, elle crut devoir prendre conſeil de Leucon, à qui elle rapporta fidellement les diſcours de Manto ; ce Leucon étoit ami de Rode depuis pluſieurs années ; ils s'étoient connus à Ephéſe ; l'ayant pris en particulier, Nous ſomme perdus ſans reſſource, lui dit-elle, on veut rompre l'union de nos chers maîtres, de nos chers compagnons, on va nous

les ravir. La fille d'Apsirte est épriſe de la beauté d'Abrocome ; ſi nous ne faiſons enſorte qu'il réponde à ſon amour, Manto nous menace de ſon courroux ; quel parti prendre, cher Leucon ? Vois, imagine quelque moyen pour nous tirer d'embarras, il eſt dangereux de s'oppoſer aux deſirs d'une Barbare ; il eſt impoſſible de détacher Abrocome de la belle Anthia ; nous ne parviendrons jamais à concillier des choſes ſi contraires.

Leucon n'eut pas ſi-tôt entendu ce récit, qu'il en augura des ſuites funeſtes, ſes yeux ſe remplirent de larmes, mais revenu à lui après quelques réflexions, il dit à Rode qu'il ſe chargeoit de tout, & ſe rendit auprès d'Abrocome.

Ce tendre époux ſe croyoit échappé de l'orage ; depuis le départ de Corimbe & d'Euxine, il vivoit exempt d'inquiétudes, à peine ſe ſouvenoit-il de ſes fers ; aimer la belle Anthia, en être aimé, lui parler, l'entendre, & répondre à ſes careſſes, voilà qu'elle étoit ſon occupation. Leucon

vient par ce discours interrompre cette douce tranquilité.

Que vas-tu résoudre, Abrocome ? La fille d'Apsirte te trouve charmant ; elle soupire pour toi. Quel expédient imaginer pour rejetter les feux d'une Barbare amoureuse ? Saisis cette occasion pour nous sauver tous, & quelle que soit la résolution que tu prennes, ne permets pas que nous succombions sous la colére de nos maîtres !

Abrocome indigné de ce conseil, jetta sur Leucon le regard le plus terrible : O scelerat, dit-il, plus barbare mille fois que ces Phéniciens, oses-tu bien me tenir ce langage ? Oses-tu parler d'une autre femme au tendre Abrocome en présence de sa chere Anthia ? Tout esclave que je suis, je sçais observer mes engagemens ; on est maître de mon corps, mais mon ame est libre. Que Manto me menace de tout ce que la fureur d'une femme est capable d'inventer ! Qu'elle offre, si elle veut à mes yeux, & le fer & le feu, & tous les supplices que peut endurer le corps d'un Es-

clave, elle ne me réduira jamais à manquer de fidélité à la belle Anthia.

Pendant qu'il parloit ainſi, cette malheureuſe épouſe ſuccomboit ſous le poids de cette nouvelle diſgrace ſans pouvoir prononcer un ſeul mot; enfin rappellant ſes eſprits, mon cher époux, dit-elle, je poſſéde ton cœur, & très-sûre de ta délicateſſe & de ta fidélité, l'une & l'autre ſont pour mon amour d'un prix ineſtimable; mais au nom de ce même amour, au nom de tout celui que tu me portes, crains de te trahir toi-même, & d'expoſer tes jours à la fureur d'une femme violente, reponds plutôt à ſes deſirs; je vais par ma mort lever le ſeul obſtacle qui t'arrête, & je meurs contente ſi je puis eſpérer ſeulement, ô cher Abrocome, que tu prendras ſoin de ma ſepulture. Ne ceſſe pas de m'aimer, même après que j'aurai ceſſé de vivre, ſouviens-toi toujours d'Anthia, de cette infortunée qui te fut ſi chere, & qui t'aimoit ſi tendrement.

Ces réflexions étoient pour Abrocome plus

plus cruelles encore que tout ce qu'il avoit souffert ; il étoit hors de lui-même, ne sçachant ce que le sort pouvoit lui réserver de pire, après une avanture aussi funeste ; cependant la fille d'Apsirte impatiente du retardement de Rode, n'écoute plus que la fougue de ses sentimens, & trace ces mots par écrit :

Manto au bel Abrocome ; Salut.

„ Ta maîtresse a de l'amitié pour toi, & „ ne peut plus vivre sans te l'apprendre ; „ la démarche qu'elle fait en est une assés „ grande preuve ; mais plaints une fille „ tendre que l'amour y contraint. Vou„ drois-tu m'abandonner ? Songe que tu „ ferois un outrage sensible à qui s'intéresse „ pour toi ; songe que si tu te soumets à „ ce que mon cœur souhaite, j'obtiendrai „ de mon pere qu'il nous unisse par l'hymé„ née. Quant à ta femme, nous nous en „ débarasserons aisément ; tu deviendras „ riche & magnifique, tu seras heureux ;

„ mais au contraire ſi tu m'offenſes par tes „ refus, il n'eſt point de peine à laquelle „ tu ne doives t'attendre ; & ma vengeance „ ne ſe bornera pas à punir ton audace, „ elle pourroit être fatale auſſi à ceux qui „ te conſeillent de réſiſter à mon amour.

Ce billet achevé, Manto le cachete, & le donne à l'une de ſes femmes Phéniciennes de nation pour le rendre ; Abrocome le lut avec un trouble extrême ; mais ſurtout ce qui concernoit Anthia lui perça le cœur ; révolté de la propoſition de Manto, il lui répond ſur le champ par cet autre billet.

„ Maitreſſe de ma liberté, diſpoſe de „ mon corps comme du corps d'un eſcla- „ ve ; ſi tu veux ma mort, je ſuis prêt à la „ ſouffrir ; ſi tu veux m'éprouver par les „ ſupplices, tu le peux : mais d'eſpérer que „ j'aille partager ton lit, c'eſt une erreur ; „ en cela tes ordres excédent ton pouvoir „ & je n'y ſouſcrirai jamais. „

Manto n'eut pas ſi-tôt parcouru la réponſe d'Abrocome, que ſon cœur fut ouvert

à mille paſſions toutes plus violentes les unes que les autres ; l'affliction, la haine, la jalouſie, la terreur s'en emparent & ſon unique embarras, fut de ſçavoir comment elle ſe vengeroit de la fierté d'Abrocome.

Le retour de ſon pere lui en fournit un moïen. Apſirte ramena de Syrie un riche Marchand de ſes amis, qu'il devoit donner pour époux à Manto ; ce Marchand s'appelloit Méris. Dès qu'elle les ſçut arrivés, Manto eut recours à l'impoſture pour perdre nos jeunes Ephéſiens ; elle s'arracha les cheveux, déchira ſa robe de toutes parts, & ſe jettant aux genoux d'Apſirte : O mon pere, lui dit-elle toute en pleurs prends pitié de ta fille, elle eſt outragée par un vil eſclave ! Le téméraire Abrocome a voulu me ſéduire, en me perſuadant qu'il m'aimoit avec paſſion ; un auſſi grand attentat reſtera-t'il impuni ? Que ſon châtiment ſoit égal à l'inſolence de ſon procédé ! Voudrois-tu m'allier avec une race d'eſclaves ? Je préviendrois plutôt par mille

morts une destinée aussi humiliante.

Apsirte ne se donna pas la peine de l'examen ; sur la simple accusation de sa fille, il condamna le malheureux Abrocome, & se l'étant fait amener en sa présence : O le plus coupable, lui dit-il, & le plus effronté de tous les mortels ! A quoi pensois-tu de déshonorer ainsi tes maîtres ? Quoi, simple esclave, tu voulois faire violence à une *Vierge ?* Le repantir va suivre de près ton impudence ; on te châtiera de façon à faire trembler les autres esclaves, & ton ignominie va leur servir d'exemple.

Et sans permettre qu'Abrocome répliquât un seul mot, il commanda qu'on mit ses habits en piéces, & que traîné devant les flammes, on le battît avec des verges brulantes.

La compassion n'eut jamais d'objet plus digne d'elle ; ce corps si peu fait pour l'esclavage, perd la délicatesse de sa taille & de sa blancheur ; le sang lui découle par tout ; sa beauté ne fait plus d'impression aux yeux de ses impitoïables bourreaux ;

on le charge de chaînes qui sortent du * feu. Quels tourmens, ô Ciel ! Apsitte les avoit fait redoubler, pour montrer à son gendre qu'il alloit épouser une fille chaste.

En cet instant la tendre Anthia embrasse les pieds de son maître ; sa beauté, son état auroient touché des Barbares autres que des Phéniciens & des Corsaires ; elle veut demander grace pour son époux, mais Apsitte lui répond que c'est précisément à cause d'elle qu'Abrocome mérite une plus grande punition, puisqu'outre l'outrage fait à son maître il devenoit infidéle à sa légitime épouse, en portant ses vœux ailleurs ; & tout de suite il le fait lier comme un scélérat, pour être traîné dans un cachot, où l'on alla le renfermer.

Dans quelle consternation se trouve cet époux infortuné, lorsqu'il ne voit plus sa chere Anthia ! Il rêve sans cesse aux moyens de se donner la mort ; mais des gardes surveillans qui sont en grand nombre autour de lui, l'observent nuit & jour, & rendent tous ces moyens inutiles.

Cependant Apsirte fit célébrer les nôces de sa fille, & la solemnité de cette fête dura plusieurs jours. Anthia ressentoit un chagrin mortel ; son imagination travailloit jour & nuit pour tromper la vigilance des gardes d'Abrocome ; est-il rien d'impossible à l'amour ! Cette tendre moitié ou par prieres, ou par subtilité, s'étoit glissée deux ou trois fois dans la prison, ils profitoient alors des moindres instans pour se consoler de leur mutuelle disgrace.

Mais quand tout fut prêt pour le départ de Manto, il n'y eut plus de reméde à leurs maux : elle devoit s'en aller en Syrie plusieurs jours avant son époux. Apsirte lui fit un équipage considérable ; il lui donna pour dot beaucoup d'or & d'argent, grand nombre d'habits à la Babylonienne, & entre autres esclaves Rode, Leucon, & la belle Anthia.

Quel coup de foudre pour cette Ephésienne, lorsqu'elle apprit son sort ! elle épie avec impatience le moment de se rendre auprès d'Abrocome pour lui dire adieu ;

elle y vole enfin & penſe l'étouffer par ſes embraſſemens. O ſouverain de mon ame, lui dit-elle, on m'entraîne en Syrie avec les autres eſclaves qu'Apſirte a données à Manto ; me voilà entre les mains de ma rivale, tandis que tu demeure enſeveli dans les ténébres d'une priſon où tu mourras ſans avoir une main chérie qui te rende les derniers devoirs, qui prenne ſoin de ta ſépulture ! mais j'atteſte le génie qui nous accompagne, je te jure que je te réjoindrai, ſoit que je vive ou que la noire Atropos coupe le fils de mes jours.

Chaque parole qu'Anthia prononçoit étoit ſuivie d'une careſſe paſſionnée. Elle prodiguoit mille baiſers à ſon cher Abrocome, le tenant ſerré dans ſes bras ; puis elle * s'inclinoit devant ſes chaînes, ſe jettoit par terre pour ſaluer les fers de ſes pieds, & faiſoit toutes ſortes d'actes de tendreſſe.

Enfin Anthia s'étant arrachée de cette priſon qui renfermoit la plus précieuſe partie d'elle-même ; Abrocome ſe trouva ſeul

abandonné à toute l'horreur de ſa ſituation; il ſoupiroit, il gémiſſoit, s'écriant avec douleur, ô mon Pere, ô Thémiſto, ma Mere! Qu'eſt devenue cette félicité, cette perſpective riante que les premiers jours de notre mariage ſembloient nous annoncer à Ephéſe? En quel état ſe trouvent-ils, ce bel Abrocome, cette belle Anthia, ces heureux époux, ſi brillans, & que chacun regardoit avec des yeux de ſatisfaction? Celle-ci s'en va loin de ſon pays vivre miſérablement dans la ſervitude, & moi privé de ma plus chere conſolation, je mourrai peut-être tout ſeul dans cette priſon....

A peine a-t-il fini ſes plaintes que le ſommeil ferme ſes yeux: les ſonges voltigent ſur ſa tête; ils lui montrent ſon Pere Licomede vêtu de noir errant par mer & par terre, qui vient dans ſa priſon, briſer ſes fers & le tirer de ſervitude; enſuite devenu cheval lui-même, il parcourt différens pays à la pourſuite d'une jument de ſon eſpéce qu'il trouve à la fin; pour lors il

prend ſa premiere forme, & redevient homme.

Frappé de ce ſonge, Abrocome ouvre les yeux; il le prend pour un ſecret avertiſſement du Ciel de ne perdre pas toute eſpérance. Cependant ſa priſon ne finiſſoit point, & ſa chere Anthia ſe laiſſoit conduire en Syrie avec Leucon & Rode. Manto depuis que ces derniers l'avoient ſi mal ſervie, étoit indiſpoſée contre eux, & ſurtout elle conſervoit une haine mortelle pour Anthia.

Auſſi-tôt qu'ils furent tous arrivés à la ville * d'Antioche (c'étoit la patrie de Méris,) la fille d'Apſirte fit embarquer Leucon & Rode pour être vendus dans quelque pays éloigné de cette Province. Pour ce qui eſt d'Anthia, Manto devoit la marier avec un Eſclave de Méris à la Campagne; elle crut que c'étoit la ſeule maniere de ſe bien vanger d'Abrocome; cet Eſclave à qui elle deſtinoit Anthia s'appelloit * Lampédon; ſon emploi étoit de garder des chévres ſur le bord de la mer;

Manto le fit venir & lui remit Anthia pour en faire sa femme ; elle lui ordonna même de la traîner de force, en cas qu'elle fit la moindre résistance. Le Chevrier la conduit donc chez lui, & prépare tout pour la nôce. Anthia se voyant à la veille de prendre un autre époux qu'Abrocome, se prosterne devant le Chevrier, l'invoque comme son Génie tutélaire, & tâche d'émouvoir sa compassion ; elle lui dévoile sa naissance, lui dit qu'elle est d'une famille illustre, ainsi que son mari, & de quelle façon ils étoient tombés au pouvoir des Corsaires. Lampédon attendri par ses pleurs la reçoit sous sa garde, il lui jure de ne pas user des droits qu'il a sur elle, & s'efforce même de l'encourager. Laissons pour quelque tems Anthia chez le Chevrier se plaindre de la rigueur du sort & de la perte d'Abrocome.

Apsirte que le hazard conduisit dans l'endroit où couchoit Abrocome avant l'accusation de Manto, apperçut le billet que sa fille avoit écrit à ce jeune Ephésien ; il

en reconnut le caractére, & très-convaincu que le malheureux Abrocome étoit innocent, il ordonna qu'on brisât ſes liens, & ſe le fit amener. Abrocome voyant ſon Maître radouci ſe jette à ſes pieds; Apſirte le releve & lui dit avec bonté; c'eſt à tort que je te condamnai, ajoutant foi trop légérement aux diſcours de ma fille; pour réparer mon injuſtice, d'eſclave que tu étois, je te rend libre, & te confie la Surintendance de toute ma maiſon; je te choiſirai même ſi tu le ſouhaites une femme parmi les plus belles filles de nos Citoyens; oublie le paſſé, je t'en prie, ce n'eſt pas volontairement que je t'ai traité ſi mal.

Que mille graces te ſoient rendues, ô mon cher Maître, lui répond Abrocome, de ce que tu as bien voulu reconnoître la vérité & récompenſer mon innocence!

Tous les Affranchis & les Eſclaves d'Apſirte ſçurent bon gré à leur Maître de cet acte de juſtice. Chacun s'empreſſa d'en venir marquer ſa joie à Abrocome; mais Abrocome paroiſſoit peu ſenſible à ces légeres fa-

veurs du deſtin ; Anthia ſeule pouvoit lui tenir lieu de tout, & ſans elle rien n'étoit capable de le toucher ; il ſe diſoit ſouvent à lui-même, à quoi me ſert la liberté ? Que m'importent les richeſſes & l'adminiſtration de tous les biens d'Apſirte ? ce n'eſt pas là mon état ; ah que ne puis-je la retrouver ou vivante ou morte !

Ces penſées ne ſortoient point de l'eſprit d'Abrocome ; Anthia l'occupoit même au milieu des plus grands embarras que lui cauſoient les affaires d'Apſirte, il ne ſongeoit qu'à l'endroit & au moment où la fortune lui rendroit ce précieux tréſor.

Rode & Leucon avoient été emmenés & vendus à Xante, ville de * Lycie, ſituée à quelques lieues de la mer, auprès du fleuve du même nom. Le Maître qui les acheta les traitoit avec douceur ; ſa vieilleſſe le mettant hors d'état d'avoir des enfans, ces deux Eſclaves lui en tenoient lieu ; il les regardoit d'un œil de pere & les faiſoit vivre dans la plus grande abondance ; malgré cela le regret de ne plus voir Abrocome &

Anthia les jettoit dans une langueur continuelle.

Anthia étoit toujours reſtée avec le Chevrier. L'époux de Manto, Méris venoit fréquemment à la campagne. A peine eut-il apperçu la belle Anthia, que ſon cœur fut embrazé des deſirs les plus vifs. Cependant il ſe contraignit, & tint ſes feux cachés : mais à la fin il ne put s'empêcher d'en faire confidence au Chevrier, en le flattant des plus belles promeſſes, s'il ne le trahiſſoit point.

Lampédon convint avec Méris de tout ce qu'il voulut ; mais il redoutoit trop la furie de Manto pour lui tenir parole : en effet à la premiere occaſion il ſe hâta d'apprendre à la fille d'Apſirte que ſon époux étoit infidéle. Manto s'abandonne à toute ſa colére : Eſt-il de femmes plus infortunée que moi, dit-elle ? Une miſérable fut cauſe en Phénicie que le plus aimable mortel ne répondit point à mon amour, & non contente de ce triomphe, elle vient m'enlever ici le cœur de mon époux ! Mais je la punirai

d'avoir paru belle aux yeux de Méris ; elle payera chérement toutes les larmes que ſes outrages m'ont fait verſer.

Manto n'effectua pas néanmoins ſes menaces ſi-tôt ; elle attendit que ſon époux ſe fût mis en route pour un long voyage : alors elle envoye chercher le Chevrier, & lui commande de conduire Anthia dans le plus épais de la forêt, pour être égorgée. Manto lui promet en même tems une récompenſe proportionnée à ſa jalouſie. Le Chevrier reçoit avec chagrin cette cruelle commiſſion ; mais la crainte d'irriter Manto par ſa déſobéiſſance paroit la plus forte : il s'en retourne aux champs, & raconte à la belle Anthia ce qu'on avoit réſolu contre ſes jours.

Hélas, s'écrie-t-elle avec les exclamations les plus touchantes ! Que nos étoiles ſe reſſemblent bien ! Abrocome eſt à Tyr ou mort, ou mourant, & je vais mourir ici. Mais je te prie, pourſuivit-elle, ô Chevrier, de te comporter avec la même généroſité que tu ma temoignée juſqu'à préſent : lorſque tu m'auras ôté la vie, porte-

moi dans un terrain * tout auprès, pose ensuite tes deux mains sur mes yeux, & dans le moment que tu m'ensèveliras, appelle à haute voix & pendant long-tems Abrocome, Abrocome. Que cette sépulture me seroit agréable, si Abrocome le partageoit avec moi !

Elle dit, & le Chevalier saisi de compassion n'eut pas le courage d'exécuter les ordres de Manto ; il craignit de commettre l'action d'un scélerat en immolant une femme si jeune, si belle, & qui n'avoit fait de mal à personne ; l'ayant donc rassurée, il lui tint ce discours : Anthia, tu sçais que Manto notre Maitresse m'a très-rigoureusement ordonné de t'ôter la vie. Par respect pour les Dieux, & par pitié pour ta jeunesse & pour ta beauté je ne le fais point : au contraire je veux te vendre dans quelque port éloigné ; Manto me feroit châtier trop vivement si elle apprenoit que tu n'es pas morte ; au lieu que ne te sçachant plus ici, elle croira que j'ai suivi ses ordres.

L'épouse d'Abrocome pénétrée de re-

connoiſſance, embraſſa toute en pleurs les pieds du Chevrier; levant enſuite les yeux elle adreſſa cette pierre au Ciel; O Dieux, dit-elle, & vous Diane d'Ephéſe, puiſſiez-vous tenir compte à ce Chevrier d'une auſſi bonne action!

En même-tems Anthia confirma ſon bienfaiteur dans le deſſein de la vendre au plutôt; ils ſe rendirent enſemble au port le plus voiſin. Des Marchands de Cilicie offrirent d'Anthia un prix conſidérable au Chevrier; celui-ci le reçut, & s'en retourna aux champs.

Les nouveaux Maîtres d'Anthia l'ayant fait paſſer ſur leur vaiſſeau, voguérent vers la * Cilicie à l'entrée de la nuit; mais une tempête ayant briſé le navire, ils ſe ſauverent avec Anthia ſur des débris; & les vagues les porterent à la premiére plage.

Il y avoit en cet endroit un bois extrémement touffus; Hipotôus, chef de brigands, auſſi célébre par terre que les plus fameux Pirates ſur mer, s'y étoit réfugié avec ſa compagnie; les Ciliciens qui cherchoient

choient quelque route frayée, s'étant égarés à la fin, furent rencontrés par ces brigands qui les prirent avec la belle Anthia.

Cependant la cruelle Manto pour se justifier dans l'esprit de son pere, lui envoya cette lettre par un esclave.

„ Vous m'avez mariée dans une terre „ étrangere. Parmi les esclaves que vous „ m'avez donnés, Anthia s'est mal com- „ portée ; ses actions ont été cause que je „ l'ai fait passer à la campagne ; mais le „ beau Méris mon époux, que ses affaires „ appelloient souvent en cet endroit, en „ est devenu amoureux, son infidélité m'a „ causé tant de chagrin, que j'ai donné or- „ dre au Chevrier, à qui j'avois abandonné „ Anthia, de la vendre dans quelque ville „ de Syrie. „

Abrocome, à qui son maître Apsirte fit part de cette lettre, ne peut se contenir d'impatience & de douleur ; le premier projet que l'amour lui fit naître, fut de s'enfuir pour s'aller informer du pays où l'on avoit vendu sa chere Anthia. Il se rendit

donc à Antioche, où il se fit instruire secretement par les gens de Manto de la demeure du Chevrier ; il y court aussi-tôt, & le prie avec instance de lui donner des nouvelles de la jeune fille de Tyr.

Vous voulez dire, lui répond le Chevrier, de la belle Anthia ; & tout de suite il apprit au jeune Ephésien son mariage, la conduite religieuse qu'il avoit tenue avec elle, l'amour passionné de Méris, & la résolution qu'il avoit prise plutôt que d'immoler cette jeune épouse, de la vendre à des Marchands de Cilicie. Le Chevrier ajoûte qu'un certain Abrocome occupoit nuit & jour le souvenir d'Anthia ; qu'elle ne se lassoit point de prononcer son nom.

Le jeune Ephésien n'avoua pas au Chevrier qu'il étoit ce même Abrocome ; mais l'ayant remercié de sa complaisance, il prit dès le lendemin de très-bonne heure la route de la Cilicie, où il espéroit de trouver Anthia.

Hipotôus avec ses compagnons avoient passé la nuit dans la bonne chere, ne devant sacrifier que le lendemin ; tous les apprêts

du sacrifice étoient déja faits, la statue de * Mars étoit placée, le bois apporté, & les fleurs pour les guirlandes toutes choisies; il falloit que le sacrifice se fit suivant l'ordre accoutumé; la victime qui devoit être immolée, soit un homme, soit une femme, ou quelqu'animal que ce pût être, étoit attachée à un arbre; ensuite chacun se retiroit en arriere à certaine distance, & l'on faisoit pleuvoir une grêle de dards sur le corps de la victime. Tous ceux qui l'atteignoient étoient sûrs que Mars agréoit leur sacrifice; mais tous ceux qui tiroient à côté étoient obligés d'appaiser le Dieu par de nouvelles offrandes.

Anthia devoit servir ce jour-là de victime. Comme tout étoit prêt, & qu'on l'alloit attacher, un grand bruit frappa l'air subitement: des gens armés parurent de toutes parts; c'étoient les troupes de Périlas Préfet de la Paix, homme puissant, & des plus renommés de la Cilicie, qui vint surprendre la Compagnie d'Hypotôus: la plupart des Brigands furent massa-

crés, & le reſte pris en vie ; le ſeul Hypotôus ſe ſauva les armes à la main.

Périlas ſe fit amener Anthia, qui lui raconta ſes malheurs, & de quelle maniere on l'alloit immoler s'il ne l'eût ſecourue : La douceur de ſa voix, ſon regard, l'éclat de ſon teint que le trouble avoit ranimé ; la couronne de fleurs & les guirlandes dont elle étoit parée lui donnoient tant de graces, que Périlas prit un peu trop de part à ſon infortune ; & ce ſentiment devint la ſource d'une paſſion vive qui ſe développa par la ſuite. Le Préfet emmena cette belle Ephéſienne à Tarſe * ville capitale de Cilicie, où les compagnons d'Hypotôus ſubirent la peine de leurs crimes. Périlas n'étoit point engagé ſous les loix de l'hymen ; mais les beaux yeux d'Anthia le rangeoient inſenſiblement ſous les loix de l'amour, & des chaînes de l'un, on paſſe volontiers aux chaînes de l'autre. Il propoſe donc à cette charmante Perſonne de partager les richeſſes conſidérables qu'il avoit amaſsées, & l'aſſure qu'il la regardera moins comme

sa femme, que comme la souveraine absolue de son cœur & de ses biens.

Les premiers jours, Anthia fit voir une ferme résistance; accablée enfin des poursuites de Périlas, & craignant quelque violence de sa part, elle feignit de consentir à l'épouser; mais elle prit du tems. Périlas trop charmé de l'avoir amenée en partie à ce qu'il souhaitoit, lui donna trente jours pour achever de se déterminer: il lui promit en attendant de mettre un frein à ses desirs, & de suspendre ses sollicitations. Anthia obtint donc quelque relâche à ses maux; mais elle appréhendoit plus que la mort l'expiration du tems qu'elle avoit demandé.

Pendant qu'elle s'agitoit de la sorte: Abrocome continuoit sa route vers la Cilicie. Ce tendre époux s'étoit égaré: il n'étoit pas éloigné de la Grotte des Brigands, lorsqu'il rencontra le fameux Hypotôus. Celui-ci accourut au-devant de lui, & le pria de le recevoir pour compagnon de voyage. Qui que tu sois, lui dit-il, ô

charmant jeune homme ! je trouve du plaisir à te considérer ; mes yeux ne virent jamais de mortel qui me parût tout ensemble & si beau, & si vaillant. Nous voilà, continua-t-il, à une grande distance de la route ordinaire ; crois-moi, laissons la Cilicie, & passons vers le Pont * de Cappadoce ; cette Province est remplie de richesses, & convient à ma profession. Abrocome intimidé se rendit à la force, & fut contraint de l'accompagner. D'ailleurs il se flatoit qu'en voyageant de côté & d'autre aux environs de la Cilicie, où devoit être Anthia, il rencontreroit à la fin cette chere épouse ; il crut cependant à propos de garder le silence sur le vrai motif qui le conduisoit.

Après s'être donc jurez réciproquement de ne se jamais nuire l'un à l'autre, ils s'en retournerent dans la grotte : Hiporôus prit ce qu'il y avoit laissé ; il avoit aussi caché dans la forêt un cheval, qui servit pour Abrocome.

Fin du second Livre.

NOTES
SUR
LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE SECOND.

PAge 59. ligne 12. *D'une Barbare.*] Pour parler dans notre ſtyle, j'aurois dû dire *la colére d'une Phénicienne* ; mais j'ai conſervé le texte mot à mot : cela peint mieux l'eſprit des Grecs, qui comme nous, avoient la ſotiſe de croire que le reſte de

l'univers étoit privé de politeſſe ; ils partageoient le monde en deux, *en Grecs & en Barbares* ; tout ce qui n'étoit pas l'un étoit l'autre. Cependant lorſque Rome les eut entiérement ſoumis, & que cet Empire floriſſoit, par grace, ils ajoutoient une diſtinction, on diſoit alors, *Grecs, Romains & Barbares* ; cet eſprit s'eſt conſervé juſqu'aujourd'hui dans toute la Gréce malgré la domination des Turcs ; en voici un exemple bien recent que je tient de feu M. Fourmont le cadet lui-même. On ſçait que ce Sçavant Abbé fut envoyé par Sa Majeſté en Aſie il y a quelques années ; pour recueillir différens Thréſors d'Antiquité que l'ignorance Ottomane abandonne au ſein de la terre. Ce laborieux Député y a paſſé plus de deux ans, & par ſes ſoins nous aurons près de trois volumes in-folio remplis d'inſcriptions curieuſes qui peuvent éclaircir bien des faits équivoques ou embrouillés de l'Hiſtoire Ancienne. Etant un jour à Athénes, M. Fourmont demandoit à un jeune enfant en grec vulgaire quelque choſe dont il avoit beſoin, &

ſans

ſans doute ne le prononçoit pas avec le véritable accent ; cet enfant ſe mit preſqu'en colére, & lui repartit vivement Βαρβαρος, *dis donc comme cela.* Ce qui revient à l'avanture de Théophraſte ; à la vérité ce mot eſt grec & générique, & ſignifie étranger : mais il a auſſi une ſignification particuliere pour exprimer des peuples cruels, ſans mœurs ou ſans politeſſe chez qui les Arts n'étoient point perfectionnés. Les Phéniciens tout inventeurs qu'ils avoient été de l'écriture & du commerce, étoient devenus *Barbares* comparés aux Grecs, & la Phénicie de même que ce qui borde la mer d'Afrique, eſt encore appellé vulgairement *Barbarie* dans les pays méridionaux, & dans preſque toute la Méditerranée. Les Egyptiens appelloient auſſi Barbares tous ceux qui ne parloient pas leur langue.

P. 67. l. 7. *Qui ſortent du feu.*] Je ne ſçai ſi j'ai traduit cet endroit, ainſi que les derniers mots du précédent alinea, dans le vrai ſens de l'Auteur ; il dit ſimplement qu'Apſirte fit apporter du feu & des verges, & en ſe-

cond lieu du feu & des chaînes ; j'ai cru que ce feu n'étoit deſtiné qu'à chauffer les verges & les chaînes pour rendre plus ſenſible la douleur des playes; voilà mon interprétation. Il ſe pourroit cependant qu'on eut fait apporter ce feu pour chauffer les pieds d'Abrocome ; c'étoit la punition ordinaire des Eſclaves : on les ſuſpendoit ſur un braſier ardent où leurs pieds touchoient preſque , & dans cette ſituation , on les bâtoit à proportion du crime qu'ils avoient commis & ſuivant le caprice de leur maître. Au reſte cela me paroît aſſez indifférent.

P. 69. l. 24. *Elle s'inclinoit devant ſes chaînes.*] Quelques recherches que j'aie faites , je n'ai trouvé dans les Anciens aucun paſſage qui me put éclaircir celui-ci; je crois qu'il n'eſt fondé que ſur un caprice amoureux , que c'eſt un excès de délicateſſe de la part d'Anthia , qui tranſportée de douleur & d'amour , s'abandonne à tous les mouvemens de ſa paſſion ; à moins qu'on ne voulut l'interpréter ſelon le ſiſtéme de Moſchus Phénicien , que croioit que chaque Etre ma-

tériel étoit animé. Ce ſiſtéme avoit été odopté en beaucoup d'endroits, & particuliérement par Démocrite : alors nous pourrions nous imaginer que c'eſt une eſpece de priére tacite qu'adreſſe Anthia aux chaînes de ſon époux, afin qu'elles deviennent moins peſantes, qu'elles ne le bleſſent point & qu'elles lui rendent bient-tôt la liberté. M. l'Abbé d'Olivet a juſtifié de la même maniére dans ſes remarques ſur Racine, ce fameux Vers :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

Que quelques Critiques rigoureux ont trouvé trop hazardé.

P. 71. l. 20. *A la ville d'Antioche.*] Il y a eu 16 ou 17 villes de ce nom en Syrie, en Carie, en Cilicie, en Méſopotamie ; mais il s'agit ici de l'ancienne Capitale de Syrie, fondée par Seleucus Nicanor qui lui donna le nom de ſon Pere Antiochus. Elle a appartenu aux François pendant les Croiſades, enſuite aux Mammelus, & à préſent aux Turcs. Elle s'appelle aujourd'hui Antakia ; le fleuve Oronte coule tout auprès.

P. 72. l. 5. *Lampédon.*] Le mot grec eſt

Lampôn que j'aurois dû traduire par Lampon ; mais ce nom propre m'a paru si ridicule en françois, que j'y ai substitué Lampédon qui a la même signification à peu près.

P. 74. l. 24. *A Xante ville de Lycie.*] Les Liciens tirent leur nom de Lycus, fils de Paudion ; lequel Lycus avoit été chassé d'Athénes par son frere Egée ; il se réfugia chez les Termiles qui ont été par succession de tems appellés Lyciens. Hérodote qui rapporte cette origine, nous apprend un trait singulier qui est peut-être cité ailleurs, mais que je ne sçaurois passer sous silence, parce qu'il est à la gloire du beau sexe. Il dit que les Liciens se nommoient du nom de leurs meres, & qu'ils tiroient leur noblesse & leur généalogie du côté maternel ; c'est-à-dire, que si une femme noble épousoit un roturier, les enfans qui en naissoient étoient estimés nobles ; & si un homme noble au contraire, & des premiers d'entr'eux, épousoit une femme qui ne l'étoit point, les enfans qui en venoient étoient roturiers. Les

habitans de Xante, à l'exception de quelques familles, avoient une autre origine que le reſte des Lyciens, ils étoient venus de Créte ; Apien remarque à leur ſujet qu'ils étoient ſi amoureux de leur liberté, que ſe voyant pris par Brutus, l'un des meurtriers de Céſar, ils ſe donnerent eux-mêmes la mort, & brûlerent leur ville plutôt que de ſe ſoumettre au vainqueur ; il ajoute que c'étoit pour la troiſiéme fois que cette ville éprouvoit le même deſtin, ayant été aſſiégée par Harpale, Général du Grand Cyrus, & par Alexandre le Grand.

P. 77. l. 9. *Un terrain tout auprès.*] On n'enterroit point les morts dans un terrain ſouillé de ſang ; c'eſt pour cette raiſon qu'Anthia prie le Chevrier de la tuer dans un endroit, & de l'enterrer dans un autre tout auprès qui ſoit pur.

P. 77. l. 13. *Abrocome, Abrocome.*] Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Anthia fait faire cette priere au Chevrier ; elle avoit lieu de croire qu'Abrocome étoit mort à Tyr dans ſon cachot ſans ſépulture ; & dans cette ſup-

poſition, elle devoit préſumer que ſon ame erroit dans le monde parmi les ombres malheureuſes, ſuivant la croyance des Anciens : c'eſt ce qui lui fait dire au Chevrier d'appeller l'ame d'Abrocome pour la joindre à la ſienne. Les Payens étoient perſuadés, & c'étoit un article de leur Religion, que les ames errantes des corps ſans ſépulture ne trouvoient accès auprès de Caron pour paſſer les ſombres bords qu'au bout de cent ans d'importunité, à moins que quelqu'un n'élevât un cénotaphe à leur mémoire, ou ne fit quelque cérémonie approchante; voilà pourquoi la ſépulture étoit ſi ſacrée parmi eux; car l'idée ſeule d'en être privé les effrayoit davantage que les ſupplices du Tartare.

P. 79. l. 1. *Vers la Cilicie.*] Pays de l'Aſie mineure ſur la côte méridionale; elle avoit la Comagéne à l'Orient, la Pamphilie à l'Occident, la Capadoce au Nord, & l'Iſle de Chypre au Midi; elle tiroit ſon nom de Cilix Phénicien, fils d'Agenor. On la diviſoit en *Montagneuſe* à cauſe du mont Tau-

rus qui l'enfermoit, & en *Champêtre*, c'eſt à celle-ci qu'aborde Anthia.

P. 81. l. 11. *La Statue de Mars.*] Les Brigans & les Corſaires des Anciens invoquoient ordinairement Mercure comme leur protecteur, ſans doute parce que c'étoit le Dieu du Commerce, & que ſa qualité de Meſſager des autres Dieux le rendoit un peu fripon lui-même. Ceux-ci cependant ſacrifient à Mars : je n'en ſçaurois dire la raiſon que par conjecture : comme Hipotôus étoit de Thrace, & que dans ſon pays on ne reconnoiſſoit que le Dieu de la Guerre, apparament qu'il avoit introduit ce ſacrifice parmi ſes brigands, lequel reſſemble aſſez à celui qu'Hérodote rapporte des Gétes qui étoient Thraces auſſi : il dit qu'ils envoyoient tous les cinq ans à Zamolâio qu'ils révéroient preſque comme un Dieu, l'un d'entre eux qu'on avoit tiré au ſort. Ils le chargeoient de lui repréſenter leurs néceſſités, & pour le faire partir on prioit quelqu'un de tenir trois javelines hériſſées, & d'autres le prenant par les pieds & par les mains le jettoient en

l'air pour le faire tomber sur les javelines ; s'il mouroit aussi-tôt, ils s'imaginoient que le Dieu leur étoit favorable, & s'il ne mouroit pas ; ils le regardoient comme un méchant, lui disoient des injures, & en envoyoient un autre à sa place ; ils se croyoient immortels. De plus, ils étoient voisins des Scites, & ces derniers avoient la coutume cruelle d'immoler la centiéme partie des Prisonniers & des Esclaves qu'ils faisoient ; ce sacrifice d'Hipotôus pourroit être donc un mélange de toute cette barbarie, avec quelque changement dans les circonstances, parce que suivant mes conjectures, Xénophon est venu cinq ou six cens ans après Hérodote.

P. 83. l. 1. *A Tarse.*] En grec Ταρσὸς Tarsus signifie la plante du pieds, ce qui a fait croire que Bellerophon en étoit le fondateur, parce que Pegaze sur lequel il étoit monté pour combattre la Chimére, perdit sa corne du pied en cet endroit-là ; on a débité vingt autres Fables sur le même sujet : mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville

étoit une des plus anciennes, des plus belles, & des plus peuplées de l'Asie ; les Belles-Lettres, la Philosophie & toutes les Sciences y florissoient. Strabon prétend qu'en cela ses habitans surpasserent Athénes, Alexandrie & toutes les autres Académies du monde ; le Cydnus passoit au travers ; elle étoit située à cinq ou six mille de la mer de Cilicie, presque vis-à-vis l'Isle de Chypre ; S. Paul y avoit pris naissance.

P. 84. l. 18. *Vers le Pont de Capadoce.*] Suivant la description de Ptolomée ; il y avoit vers le Pont Euxin en deça de la Capadoce, proprement dite, trois Provinces de Pont, tout attenant l'un de l'autre. Le Pont Galatique étoit le plus à l'Ocident ; le Pont Polémoniaque étoit au milieu & le Pont de Capadoce composoit la partie Orientale ; c'est de celui-là dont parle Hypotôus.

DE ABROCOME

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE TROISIEME.

LE deſſein d'Hipotôus étoit d'aller à * Maſſaque pour y recruter un certain nombre de jeunes gens & former de nouveau ſa compagnie ; comme ils paſſoient dans les endroits les plus habitez, ils trouvoient de tout en abondance ; Hipotôus ſçavoit ſi bien la langue du pays que tout le monde traitoit avec lui comme s'il y fut né : au bout de dix jours de marche, ils arriverent à Maſſaque, où ils comptoient

séjourner quelque tems pour se rétablir de leurs fatigues ; ils eurent seulement la précautions de se loger proche la porte de la ville.

Un jour qu'ils étoient à diner tête à tête, Hipotôus jetta le plus tendre soupir, & ce soupir fut bien-tôt accompagné de larmes ; Abrocome voulut sçavoir le sujet qui les faisoit couler. Hélas, lui répondit Hipotôus, je ne finirois pas si-tot à te raconter ce qui me rend malheureux, les événemens les plus tristes composent l'histoire de ma vie. Abrocome le pressa de les lui apprendre, & promit de l'instruire à son tour de ses avantures ; de sorte qu'après un court silence, Hipotôus commença son récit de de cette maniére.

J'ai reçu le jour à * Périnte ; mes parens étoient des plus considérables de cette ville qui n'est pas éloignée de la Thrace : tu sçais sans doute que Périnte est fameuse entre toutes les villes d'Asie, & combien ses habitans possédent de richesses ; envoyé dès ma jeunesse aux écoles publiques, j'y pris

un attachement insurmontable pour * un jeune garçon qui faisoit ses exercices en même tems que moi. Hyperante ne paroissoit pas répondre à mon amitié ; j'avois beau la faire éclater à ses yeux, & par la douceur de mes regards, & par des attentions & par des louanges, il sembloit ignorer que je l'aimois ; cependant comme nous étions à célébrer la veille d'une fête qu'il devoit y avoir à Périnte ; je m'approchai du bel Hyperante, & le priai d'avoir pitié de ma langueur, d'une maniére si touchante, qu'il en fut attendri ; il me permit de l'embrasser, & de joye, j'arrosai son visage de mes larmes. Ce fut là le commencement de mon bonheur ; nous eumes par la suite occasion de nous trouver seuls, parce que la conformité d'âge écartoit tout soupçon ; débarrassez alors des importuns, nous goutions la plus charmante félicité dans les ca-

* Il faut se rappeller que ce sont des Grecs qui parlent ou même un Thrace, c'est encore pis.

reſſes réciproques d'une innocente amitié ; c'étoit à qui s'en donneroit des gages plus certains & plus ſouvent réïtérés ; hélas ! il ne manquoit à nos plaiſirs pour être parfaits, que d'être durables ; mais la fortune ne les vit point ſans jalouſie, & ſe plût à nous traverſer.

Il arriva de * Byſance (Périnte n'en eſt pas loin) un homme opulent & des plus renommés , lequel enorgueilli de ſes richeſſes ſe faiſoit appeller *Ariſtomachus*. Aſſurément quelque Dieu courroucé l'envoya tout exprès pour me nuire. J'étois avec Hyperante. Cet Ariſtomachus l'apperçut , & du premier coup d'œil en fut épris. Telle étoit l'impreſſion que faiſoit ſa beauté ; nul mortel en le voyant ne pouvoit ſe garantir de l'aimer.

Ariſtomachus commença par garder quelques meſures : il ſe contentoit d'envoyer de gens adroits auprès d'Hyperante pour le diſpoſer en ſa faveur ; mais Hyperante m'étoit trop attaché pour me préférer qui que ce ſoit. Ariſtomachus impatienté de

ſes refus, aima mieux s'adreſſer à ſon pere. Ce pere étoit un homme ſans mœurs, eſclave de l'intérêt; il lui vendit Hyperante, & fit accroire à ce malheureux fils, en le livrant, que c'étoit pour étudier ſous Ariſtomachus, qui ſe vantoit de profeſſer la Rhétorique.

Hyperante ne fut pas ſi-tot au pouvoir de ce Tyran, qu'Ariſtomachus l'enferma dans un endroit dont lui ſeul avoit la clef, & peu de jours enſuite il s'embarqua pour l'emmener à Byſance.

Toutes les conſidérations du monde n'auroient pû me ſéparer de lui; auſſi, le ſuivis-je à Byſance, où je cherchois avec empreſſement les occaſions de le voir; mais que ces occaſions étoient rares! Je n'en trouvois preſque jamais pour l'embraſſer: à peine même pouvois-je m'entretenir avec lui; il étoit toujours gardé à vûe par une infinité d'Eſclaves. Cette contrainte & l'injuſtice du pere d'Hyperante me mirent enfin au déſeſpoir. Je pris une derniere réſolution, & m'en retournai tout ſeul à Périnte. Là je

vendis tout ce qui m'appartenoit, & je repris auſſi-tot le chemin de Byzance. Arrivé dans cette Ville, je ne laiſſe point échapper le premier moment favorable pour faire part à Hyperante de mon deſſein. Il l'applaudit; il s'offre même de me ſervir, & de partager le péril. Que n'eſt-on pas capable d'entreprendre avec le ſecours de quelqu'un qu'on aime! Hyperante m'avoit donné le moyen d'entrer dans la maiſon d'Ariſtomachus: je veux ſur le ſoir m'introduire dans ſa chambre; mais que vois-je! La traître Ariſtomachus entraînoit de force mon cher Hyperante dans le lit. A cet aſpect, la fureur m'emporte; je vole comme un éclair ſur cet infame, & je le perce de mille coups de poignard. Ariſtomachus tombe noyé dans ſon ſang; il rend le dernier ſoupir, les yeux attachés ſur le bel Hyperante. Mais ſans perdre de tems, nous profitions du ſilence de la nuit; chacun repoſoit: nous nous ſauvons à travers les ténébres, & nous arrivons le lendemain à Périnte. Notre projet n'étoit pas de nous y montrer: en effet trouvant

trouvant un vaiſſeau tout prêt, nous nous embarquâmes pour voyager en Aſie. Notre navigation fut aſſés douce juſqu'à la vûe de * Leſbos ; mais un orage des plus violents s'étant élevé tout à coup, l'adreſſe des Matelots devint inutile ; notre navire ſe renverſa ſur les vagues. Le premier mouvement de crainte qui me ſaiſit eut pour objet mon cher Hyperante. Je fis des efforts incroyables pour le ſauver ; je nageois d'abord ſous lui ; & le ſoulevois de mon mieux, afin qu'il eût moins de peine ; mais vers la nuit Hyperante ne peut ſe ſoutenir contre l'impétuoſité des flots, & je le ſentis expirer, ſans qu'il me fût poſſible de lui prêter du ſecours. J'employai tout ce qui me reſtoit de forces pour conduire ſon corps juſqu'au rivage, & lui rendre les derniers devoirs. Triſte & malheureuſe conſolation pour un ſi grand malheur. Je l'enſevelis donc, pour tout parfum l'arroſant de mes pleurs, & faiſant retentir les rochers de mes gémiſſemens : après quoi le hazard m'ayant offert une eſpéce de colonne, je la plantai ſur ſon

Sepulcre, & je me servis d'une petite pierre aigue avec laquelle je traçai l'Epitaphe suivante en mémoire de cet Infortuné:

Hipotôus d'une main impuissante,
Dressa ce monument à son cher Hyperante;
Qu'on ne s'étonne point de sa simplicité;
*Il renferme on son sein une fleur *des plus belle,*
Que le sort a ravi sur des vagues cruelles
Par le souffle mortel d'un vent trop irrité.

Après cette disgrace, je ne fus pas tenté de retourner à Périnte; j'allai parcourir la grande * Phrygie; je descendis ensuite vers la * Pamphilie; & là, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, courroucé contre les Dieux de m'avoir enlevé mon cher Hyperante, ennemi déclaré des hommes d'y avoir aussi contribué en partie, je me mis à venger sur eux la perte qui faisoit mon supplice. Associé d'abord dans une Compa-

* Hyperante en Grec signifie *Au-dessus des fleurs*, ou très-fleuri. Il seroit impossible d'entendre sans cela le sens de cette allégorie.

gnie assés fameuse dont le Chef vint à manquer, je fus élu tout d'une voix à sa place. Ma conduite répondit à l'idée qu'on avoit eue de moi ; toute la Cilicie se retentit de mes ravages jusqu'au moment où mes Compagnons furent tout pris ou massacrés par un accident imprévû. Je suis le seul qui ai pû en échapper quelque jours avant de te rencontrer.

Tu vient d'entendre mes avantures, ajouta Hypotôus : Mais toi, cher ami, dis-moi de quelle espéce sont les tiennes ; je te vois abattu ; il semble même que tu ayes éprouvé de grandes miseres pendant ton voyage.

Abrocome en peu de mots contenta la curiosité d'Hypotôus. Il lui dit qu'il étoit d'Ephése, & qu'il y avoit épousé une jeune fille dont il étoit passionément amoureux. Il lui raconta les prédictions de l'Oracle, son voyage à Rhodes, la rencontre des Corsaires, ce qui lui étoit arrivé à Tyr, sa fuite en Syrie, & enfin motif qui l'avoit conduit en Cilicie.

Pendant ce récit Hypotôus soupiroit avec Abrocome, en s'écriant; Chers auteurs de mes jours, ô ma chere Patrie ! je ne vous verrai plus; ni toi, bel Hyperante, qui me ferois plus cher encore que tout ce que je pourrois imaginer ! Hélas Abrocome, il te reste du moins le doux espoir de posseder l'objet de ton amour ! Mais pour moi cette consolation m'est défendue; je ne verrai plus Hyperante. En achevant ces mots, il montra la chevelure d'Hyperante, laquelle il arrosa de pleurs.

Hypotôus reprit ensuite une avanture qu'il avoit oubliée. Peu de tems auparavant que ma Compagnie fut détruite, dit-il, une jeune Vierge qui s'étoit égarée, se laissa surprendre dans la Grotte. Elle avoit à peu près ton âge, & se disoit de ta patrie. Je n'en pus sçavoir davantage. Nous devions l'immoler au Dieu Mars. Tout étoit préparé pour le sacrifice, lorsqu'une troupe nombreuse de gens qui la poursuivoient sans doute, interrompirent la cérémonie. Je me sauvai, comme je tai dit, & j'ignore

ce qu'elle eſt devenue, Sa beauté pouvoit être comparée à celles de Venus ; ſes habits étoient ſimples, ſes cheveux blonds, & le charme de ſes regards peignoient admirablement la douceur de ſon ame. . . .

Comme Hypotôus alloit continuer, Abrocome s'écria : O trop heureux Hypotôus ! tes yeux ont vû ma chere Anthia ! Mais où eſt-elle ? Où fuit-elle ! Quelle heureuſe contrée la poſſede à préſent ; Courons-y, retournons en Cilicie, cherchons-là ; elle ne doit pas être encore éloignée de l'Antre des Brigands. Cher Hypotôus, partons, je t'en conjure par l'ame du bel Hyperante, qui eſt la même que la tienne ; ne me refuſe pas ; allons parcourir au plus vîte tous les lieux où tu crois que je puiſſe retrouver Anthia.

Hypotôus ſouſcrivit aux deſirs d'Abrocome : il lui repréſenta ſeulement qu'il étoit à propos de faire une levée d'hommes qui les accompagneroient, pour rendre leur entrepriſe plus sûre.

Pendant qu'ils ſe diſpoſoient à retourner

en Cilicie, le terme qu'Anthia avoit obtenu pour son mariage, les trente jours étoient expirés Périlas avoit déja fait orner les victimes des fleurs ; on les menoit en pompe suivies de tout ce qui étoit nécessaire à la cérémonie. Il y avoit chez Périlas un concours prodigieux de monde ; ses parens, ses amis & grand nombre de citoyens étoient venus prendre part à sa joye, & devoient célébrer avec lui la fête de ses Noces.

Quelque tems auparavant qu'Anthia eut été délivrée des mains des Brigands un vieux Médecin d'Ephése avoit fait naufrage en allant en Egypte, & le besoin l'avoit conduit à Tarse. Eudoxe (c'étoit son nom) s'adressoit aux plus considérables de la ville ; demandoit aux uns de l'argent, aux autres des habits pour continuer son voyage, s'étant un jour approché de Périlas, il lui dit ainsi qu'il le racontoit à tous quelle étoit sa disgrace, son pays & sa profession. Périlas s'imagina que la belle Anthia seroit charmée de voir un homme d'Ephése & le lui présenta.

Anthia l'acueillit en effet avec de grandes careſſes, lui demandant précitament des nouvelles de ſa famille ; Eudoxe ne put lui en donner ; il étoit abſent d'Ephéſe depuis pluſieurs années. Cependant ſa vûe ne laiſſa pas d'être agréable à la jeune Anthia, qui faiſoit prendre ſoin de ſa ſubſiſtance. Eudoze auroit voulu réjoindre ſa femme & ſes enfans, il ſupplioit ſans ceſſe ſa Bienfaitrice de lui procurer les moyens de s'en retourner à Ephéſe.

Lors donc que l'appareil des Nôces fut acchevé, que toutes les ivitations furent faites & qu'on eut paré la nouvelle Epouſe des habits les plus ſomptueux, il n'y eut plus de prétextes qui put reculer cette fatalle cérémonie ; Anthia inconſolable, fondoit en larmes ; ſes yeux ne tariſſoient point ; le bel Abrocome demeuroit gravé dans ſa penſée, elle n'avoit pas oublié l'amour de ce cher Epoux, les ſermens qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, les plaiſirs qu'ils avoient goutés dans leur Patrie & la tendreſſe de ſes parens ; mais elle avoit auſſi

devant les yeux pour combattre toutes ces idées la circonstance pressante qui l'obligeoit presque de céder, & les Noces toutes prêtes à se conclurre qui l'alloient engager dans de nouveaux liens. Toutes ces réflexions déchiroient son ame ; mais l'infidélité qu'elle comettoit envers Abrocome sembloit la toucher plus que tout le reste.

Que je suis injuste, disoit elle, est-ce ainsi que je traite mon cher Abrocome ? Est-ce ainsi que j'imite sa générosité ! Ce tendre Epoux s'est vû mener dans un noir cachot ; il a souffert constament les plus affreux supplices plu-tôt que de manquer à son amour ; hélas ! Que sçais-je, peut-être est-il mort à présent ? & moi malheureuse, oubliant tout ce qu'il a fait pour moi, je vais à l'Autel pour être unie avec un autre ; on chantera de nouveau l'hymenée en mon honneur. Quoi, j'aurai la perfidie de coucher avec Périlas..... O chere ame d'Abrocome, reprenoit-elle ensuite tendrement, plus sacrée pour moi que tout ce qui respire ! Ne vous affligez pas encore,

Anthia

Anthia ne vous fera point cet outrage ; l'appareil le plus terrible d'une mort prochaine ne ſçauroit l'y forcer ; elle ſe conſervera toujours votre chaſte & fidéle Epouſe.

Elle dit ; & le Médecin d'Ephéſe étant venu la voir, ils ſe retirerent enſemble dans un cabinet où la belle Anthia ſe jette aux pieds d'Eudoxe ; elle le ſupplie avec toutes les inſtances que la douleur ſuggére aux malheureux de lui garder le ſecret ſur ce qu'elle va lui révéler ; en même-tems elle prend Diane à témoin & conjure cette Déeſſe, protectrice des Ephéſiens d'accomplir ce qu'elle ſouhaite d'Eudoxe ; celui-ci la releve de terre, & lui proteſte avec ſerment qu'il eſt prêt à remplir tous ſes vœux.

Alors Anthia, raſſurée par ce diſcours, lui fit un détail abregé de ſes avantures, & rappella principalement la promeſſe qu'elle & Abrocome s'étoient faite de ſe garder une fidélité réciproque. Si j'eſpérois, pourſuivit-elle, de réjoindre mon Epoux vivant, ou que je puſſe ſécrettement m'échapper

d'ici pour l'aller chercher ; c'eſt ſur quoi je te demanderois conſeil ; mais puiſqu'il eſt mort ſans doute, que la fuite m'eſt impoſſible, que je ne puis ſans être parjure envers mon cher Abrocome, tranſgreſſer le pacte que j'ai fait avec lui & que certainement je ne manquerai point à mes ſermens ; c'eſt à toi que j'ai recours ; invente par les ſecrets de ton art, quelque breuvage qui termine mes maux ; enſuite apporte le moi, les Dieux auront ſoin de te recompenſer ; mes derniers inſtans ſeront employés à les prier pour toi ; je te donnerai plus d'or qu'il n'en faut pour te conduire dans notre Patrie ; & tu pourras avant que ma mort ſoit découverte t'embarquer pour Ephéſe : à ton arrivée, informe toi de Megaméde & de ma mere Euripe, cours chez eux, apprends leur toutes les particularités de mes infortunes, apprends leur auſſi que la mort a tranché mes jours & ceux d'Abrocome.

Auprès ces paroles Anthia ſe remit aux pieds d'Eudoxe, pour le ſupplier d'accor-

der à ſes deſirs ce qu'elle lui demandoit ; elle préſente ſes braſſelets, ſes perles, ſes * chaines qu'elle avoit à ſon cou, garnies de pierres précieuſes, & une ſomme conſidérable d'argent. Les richeſſes de Périlas qu'elle avoit en ſon pouvoir la mettoient en état de faire toutes ces généroſités ; Eudoxe malgré ſa compaſſion, eſt ébranlé ; l'apas d'une ſi grande fortune ébloüit ce Médecin. Quelle voie plus ſure en effet pour retourner à Ephéſe, & pour y vivre dans l'abondance ? C'eſt envain qu'il héſite ; plus il ſe conſulte, & plus l'intérêt triomphe dans ſon cœur ; Eudoxe conſent donc de compoſer un poiſon, & ſort à l'inſtant pour l'aller préparer.

Anthia pendant l'abſence d'Eudoxe continue ſes plaintes ; elle a quelque regret de finir ſi jeune une carriére à peine commencée ; tous ſes diſcours ſont entremêlés du nom d'Abrocome ; elle l'appelle & lui parle comme s'il étoit préſent ; c'eſt dans de pareilles agitations qu'elle attend ſon libérateur ; ſes vœux ſont ſatisfaits ; il arrive en-

fin portant avec lui ce qu'il avoit promis.

La jeune Ephéſienne s'en empare avec joye & congédie le Médécin après les témoignages d'une reconnoiſſance peu commune. Eudoxe diſparoît auſſi-tôt, & les rivages de Cilicie le voyent déja bien loin ; elle cependant cherchoit le moment favorable pour avaler ce poiſon.

Déja la nuit étoit venue ; déja l'on préparoît la chambre des nouveaux époux ; ceux qui étoient prépoſés pour cet office vinrent chercher Anthia. Abſorbée de ſon état, elle ſe laiſſe entraîner toute mourante & cachant dans ſa main le dernier reméde qu'elle préparoît à ſes maux ; comme elle avançoit vers le lit nuptial & que chacun appelloit l'hymenée par les chants accoûtumez, ſon eſprit ſe livroit aux idées les plus triſtes. Quelle différence, diſoit-elle en elle-même ; je fus autrefois menée au bel Abrocome mon époux, & c'étoit le flambeau du tendre Amour qui m'éclairoit ſur mon paſſage ; l'Hymenée deſcendit ſur le lit de deux amants qui goutoient un bonheur mutuel :

quelle différence, Dieux immortels..... Cependant, pourſuivoit-elle, Anthia, que vas-tu faire? Outrageras-tu de la ſorte Abrocome ce cher époux, ce fidéle amant dont ton cœur étoit ſi charmé, & qui plu-tôt que de te trahir, a préferé la mort....? Non, il ne ſera pas dit que j'aie cette foibleſſe, & que je m'abandonne ainſi dans l'adverſité! Abrocome ſeul doit être mon époux, & tout mort qu'il eſt, ſon ombre même m'eſt plus chere que tous les mortels enſemble.

Etant arrivée auprès du lit, & s'y trouvant preſque ſeule pendant qu'on étoit allé chercher Périlas dans l'endroit ou ſe paſſoit le feſtin, Anthia feignit d'être altérée & demanda de l'eau: un Eſclave accourut à l'inſtant pour lui en donner: elle prit la coupe & gliſſa dedans le poiſon avec ſubtilité, proférant enſuite ces mots tout bas: ô chere ame, dit-elle, de mon cher Abrocome, que la mienne adoroit uniquement! me voilà prête à te tenir parole: je m'achemine enfin vers la ſeule route qui mene à toi: triſte réſolution à la vétité, mais indiſpenſable! re-

çois ton épouse avec la même ardeur que tu lui jurois autrefois ; invite-là toi-même à t'aller rejoindre.

A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle avale le breuvage. Le plus prompt sommeil ferme ses paupieres, & dans le même instant elle tombe sans mouvement & sans connoissance.

Quelle fut la surprise de Périlas en arrivant ! Il voit Anthia étendue par terre, qu'on s'efforçoit en vain de rappeller à la vie. La douleur la plus amére succéde à la plus grande joie : un murmure de plaintes se fait entendre dans toute la maison : ce n'est plus que confusion & que tumulte, que cris, qu'exclamations de toutes parts : on est surpris, consterté. Les uns plaignent l'égarement d'esprit de cette jeune Personne : les autres cherchent à consolet Périlas, & tous sont également fâchés de l'accident qui vient d'arriver : mais Périlas sur-tout ne sort de son saisissement que pour se livrer au désespoir : il déchire ses habits & se jette tout éperdu sur le corps d'Anthia : O chere

Perſonne, s'écrie-t-il ! Quoi, tu quittes l'époux avant la noce ? A peine fus-tu quelques jours l'épouſe de * Périlas, & au lieu du lit conjugal, c'eſt au ſepulchre qu'on va te placer ! O trop heureux cet Abrocome, qui que ce pût être, véritablement fortuné d'avoir goûté les plaiſirs de l'hymen avec toi !

Périlas donnoit ainſi des marques de ſa triſteſſe ; il ſe rouloit auprès du corps d'Anthia ; tantôt il lui baiſoit les jambes, tantôt les mains : ſaiſi tout d'un coup du tranſport le plus tendre, il l'embraſſoit avec la même ardeur que ſi elle eût été vivante, répétant ſans ceſſe : O jeune Epouſe infortunée ! O femme encore plus malheureuſe !

Cependant il l'adopta de la même maniere que ſi la noce eût été conſommée ; Périlas l'habilla lui-même de pluſieurs * vêtemens très-riches ; il attacha des piéces d'or autour d'elle : vers le retour de l'aurore, ne pouvant plus en ſoutenir la vûe, il mit le corps ſur un brancard doré, pour être tranſporté dans les ſepulchres les plus près * de

la ville en pompe funébre ; il l'accompagna tout en pleurs ſuivi d'une infinité de peuple. Périlas choiſit un tombeau particulier pour y placer Anthia ; il fit tomber ſous le couteau grand nombre de victimes, brûla quantité de belles robes & d'autres ajuſtemens à l'uſage des femmes ; enſuite de quoi les devoirs qu'on eſt obligé de ſe rendre entre Epoux après la mort, étant remplis, il s'en retourna pénétré de douleur à la ville de Tarſe.

Le Médecin Eudoxe avoit trompé la malheureuſe Anthia ; ſans doute qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à devenir le miniſtre d'un ſi fatal projet ; au lieu d'une drogue empoiſonnée il avoit ſuſtitué quelque *ſomnifére* qui pût produire le même effet que le ſommeil de la mort ; au bout de vingt-quatre heures Anthia revint de ſa léthargie. Lorſque tous ſes eſprits furent ſortis de leur aſſoupiſſement, elle comprit bien qu'Eudoxe s'étoit joué de ſa crédulité, qu'il avoit eu pour ſes jours une cruelle compaſſion qui ne faiſoit que prolonger ſes maux. O poiſon

trompeur ; qui remplis ſi mal mon attente, dit-elle tout bas ; c'eſt toi qui m'as empêché de ſuivre la voïe fortunée qui s'ouvroit à mon ame pour aller rejoindre Abrocome ; je me trouve déçûe d'un ſi doux eſpoir ; faut-il que tous mes deſirs ayent ſi peu de ſuccès ? Mais pourquoi ces regrets, ajoutoit-elle ? Ce ſepulchre n'a-t-il pas de quoi ſatisfaire mon envie ? La faim prendra la place du poiſon, puiſqu'il n'y a pas lieu de croire que perſonne vienne m'enlever d'ici. Non je ne leverai plus mes yeux ſur l'Aſtre du jour ; que ſa divine lumiere me ſoit interdite pour jamais !

Anthia attendoit donc généreuſement la mort : mais le Deſtin en vouloit ordonner autrement : car cette même nuit des Corſaires ayant appris qu'outre bien des ornemens précieux, ſon cercueil contenoit beaucoup d'or & d'argent qu'on y avoit laiſſé ; ces Corſaires briſerent la porte du Monument, & pillerent tout le butin. Ils voyent auſſi cette jeune Perſonne encore vivante, & ſa beauté leur fait eſpérer de la vendre à

haut prix. On la releve pour l'emmener. O vous, dit-elle alors en tombant au pieds des Pirates, qui que vous ſoyez; emportez ces ajuſtemens, & tout ce que vous trouverez d'enſeveli avec moi; mais du moins épargnez mon corps. Je ſuis conſacrée à deux Divinités, la Mort & l'Amour; laiſſez-les moi ſatisfaire, je vous en conjure par les Dieux de votre Patrie. Daignez ne pas montrer au jour une Mortelle qui s'eſt condamnée elle-même aux ténébres de la nuit....

Elle s'épuiſa vainement en triſtes lamentations; les Pirates demeurerent inflexibles: Anthia fut traînée hors du Sepulcre, & conduite ſur le bord de la mer dans un Eſquif avec lequel ces Corſaires tinrent la route d'Alexandrie. Pendant tout le voyage ils l'exhortoient à ſe ſoumettre à la volonté du Deſtin: mais elle ne répondoit point, & renfermoit ſes plaintes dans le cœur, elle penſoit quelquefois en elle-même: Quoi toujours des Corſaires & la Mer! de nouveau faite eſclave! mais combien plus mal-

heureuſement, puiſque je ne la ſuis point avec Abrocome ! En quelle terre vais-je aborder à préſent ! A quelle ſorte de Maîtres ſuis-je reſervée ! Ce ne ſera plus Méris, ni Manto, ni Périlas, ni la Cilicie. Ah plût aux Dieux que le ſort me conduisît où le bel Abrocome a fini ſes jours, quand je n'y devrois voir que ſa ſepulture !

Ces penſées étoient accompagnées de ſoupirs qu'Anthia pouſſoit à tous momens, & les Corſaires étoient obligés de recourir à la violence pour lui faire prendre quelque nourriture. En peu de jours ils arriverent au Port * d'Alexandrie, où Anthia fut miſe à terre, pour être vendue aux premiers Marchands qui ſe préſenteroient.

Périlas ayant appris l'enlevement du corps de ſa chere Anthia, s'abandonnoit à l'affliction la plus vive; & ſon déſeſpoir tenoit de l'égarement.

Abrocome s'informoit de tous côtés avec ſoin, ſi l'on n'avoit aucune connoiſſance d'une jeune Etrangere vendue à des Marchands d'Eſclaves; & lorſqu'il n'en appre-

noit point de nouvelles, il s'en retournoit las & consterné auprès de ses Compagnons de voyage. Depuis son départ de Massaque avec Hypotôus, tous ses mouvemens n'avoient rien produit de satisfaisant pour son amour. Ils étoient venus jusqu'à Tarse. Un soir qu'Hypotôus avoit fait apprêter à souper, chacun de ses Compagnons se livroit à la joie; le seul Abrocome restoit couché à l'écart & soupiroit; sa mélancolie ne lui laissoit pas même la force de manger.

Vers la fin du repas une vieille femme de l'Auberge (elle se nommoit Chrysion) entra, & se mit à faire des Contes. O vous Etrangers, dit-elle, apprenez un accident arrivé depuis peu dans cette ville. Périlas homme puissant avoit été nommé Préfet de la paix, en Cilicie, dans une tournée qu'il fit à la tête d'un corps de troupes, il ramena plusieurs brigands & avec eux une jeune fille d'une beauté sans égale. Périlas en devint amoureux & pour contenter sa passion, il voulut en faire sa femme; tout étoit disposé pour les noces; l'Epouse ne

fut pas sitôt proche le lit conjugal, que soit par folie, soit qu'elle fut épriſe d'amour pour quelqu'autres, elle avala je ne ſçai de quelle maniere un poiſon ſubtil qui la fit expirer ſur le champ ; voilà ce qu'on publie.

A ce récit Hypotôus s'écria ; c'eſt-là ſurement la perſonne qu'Abrocome cherche depuis ſi long-tems ; Abrocome avoit auſſi entendu le récit de la vieille & la terrible impreſſion qu'il fit ſur ſon ame en ſuſpendit tous les reſſorts ; l'exclamation d'Hypotôus le tira de cet aſſoupiſſement ; il n'en faut plus douter, s'écria-t-il, Anthia eſt morte ; ſa ſépulture ne doit pas être éloignée d'ici, & ſans doute qu'on y conſerve ſon corps. En même-tems il ſupplia Chryſion de le conduire au ſépulchre & de lui montrer Anthia ; mais cette bonne vieille arrachant un ſoupir du fond de ſon cœur ; infortuné, lui répondit-elle, ah, c'eſt juſtement ce qu'il y a de plus fâcheux dans la ſiniſtre avanture de cette fille pour qui tu t'intéreſſes ! Périlas l'enſevelit lui-même

& la revêtit d'habits magnifiques ; mais certains Pirates en ayant eu connoiſſance ſont venus de nuit, & non contens de piller ſa ſépulture ; ils ont fait diſparoître le corps. Périlas en eſt ſi déſeſpéré qu'il envoye à leur pourſuite, on fait des perquiſitions en tous lieux.

Cette derniere circonſtance acheva l'infortune d'Abrocome : il met ſa *tunique* en lambeaux, & paroît déſolé de la funeſte & ſage réſolution de ſa chere Anthia & de la perte de ſon corps. Quel eſt le mortel, s'écrie-t-il, aſſez porté aux feux de l'amour, pour avoir été touché de ta beauté même après ta mort, & m'enlever les précieux reſtes d'une Epouſe chérie ? On m'a donc ravi cette derniere conſolation ? Malheureux, qu'attends-tu pour renoncer à la lumiére ; Ah ! que je découvre au moins auparavant le corps de cette chere compagne, & que l'embraſſant étroitement je puiſſe m'enſevelir moi-même avec lui.

Hypotôus eſpéroit vainement que le repos calmeroit l'agitation qui tourmentoit Abro-

come ? le ſommeil fut banni de ſes yeux le reſte de la nuit, & le ſouvenir de tout ce qu'il avoit appris ce jour-là même, entretint dans ſon cœur de ſi cruelles réſolutions, qu'enfin il lui fut impoſſible d'y réſiſter ; il ſe leve & ſort de la maiſon ſans que perſonne s'en apperçoive, avec d'autant plus de facilité que chacun étoit plongé dans le vin ; court au rivage, & trouvant un bâtiment prêt à faire voile vers Alexandrie, il s'embarque pour paſſer en Egypte, où il ſe flatoit de rencontrer les Raviſſeurs d'Anthia : vaine & trompeuſe eſpérance qui devoit le précipiter dans de nouveaux malheurs !

Dès que le jour vint éclairer la terre, Hypotôus accourut auprès de ſon cher Abrocome, qu'il fut au déſeſpoir de ne pas trouver ; il partit quelques jours après, ſuivi de ſa troupe, & s'en alla parcourir la Syrie & la Phénicie.

Les pirates qui s'étoient rendus maîtres d'Anthia l'avoient cédée à de riches Marchands d'Alexandrie pour une très-groſſe

ſomme. Ceux-ci qui vouloient encore y gagner en prenoient grand ſoin, afin que le chagrin ne flétrit pas ſa beauté; ils attendoient toujours quelqu'Acheteur aſſez opulent pour bien payer une telle Eſclave; il s'en préſenta un à la fin.

La curioſité de voir Allexandrie avoit attiré depuis peu dans cette ville Pſammis, un des * Rois de l'Inde. Ce Prince trouve les charmes d'Anthia au deſſus de tout ce que la nature avoit offert à ſes yeux de plus beau; il n'épargna rien pour poſſéder un ſi rare tréſor & les Marchands s'en défirent en ſa faveur; mais ce Barbares n'en eſt pas ſitôt le maître qu'il veut la ſéduire, il employe même la force, Anthia cherche à combattre ſes deſirs par la douceur de ſes raiſonnemens; mais voyant enfin qu'elle alloit ſuccomber ſous ſa brutalité, elle imagine un moyen pour ſortir d'embarras. Les Barbares ſons naturellement ſuperſtitieux. Anthia dit à ce Roi que ſon Pere au moment de ſa naiſſance l'avoit vouée à la Déeſſe Iſis juſqu'au tems de ſes Noces, & que

que le tems n'en devoit être expiré que dans un an ; tu vois, ajouta-t-elle, que cette Déeſſe s'irritera ſi te veux commettre quelque violence contre une fille qui lui eſt conſacrée ; ſa colére eſt ſouvent très-cruelle.

Pſammis crut ce diſcours de bonne foi, & ſe proſternant juſqu'à terre il adora la Déeſſe avec ſerment de reſpecter Anthia ; en effet il la gardoit auprès de lui ; mais elle y étoit conſidérée comme une perſonne ſacrée.

Le vaiſſeau ſur lequel voyageoit Abrocome manqua le but de ſa navigation ; au lieu de voguer droit à la ville d'Alexandrie, il fut entraîné, par les Courants ſans doute, dans une des bouches du Nil * appellée Paræotios, laquelle ſe répand tout le long de la côte de Phénicie ; là ne ſçachant plus quel chemin prendre, les Matelots avec les Paſſagers de concert deſcendirent à terre pour ſe faire enſeigner la véritable route ; une troupe de * Paſteurs les voyent égarés, accoutent au devant d'eux ; les uns entrent

dans le bâtiment & volent toutes les Marchandises ; les autres se saisissent des hommes, & les emmenent par un grand détour à * Peluse où ils furent vendus.

Le Maître au pouvoir de qui tomba le bel Abrocome se nommoit Araxus. C'étoit un vieux Soldat retiré du service, qui l'adopta pour son fils. Cet Araxus avoit une femme d'une laideur effroyable, d'une conversation encore pire, & qui avoit outré toute sorte de débauches. A peine Abrocome eut paru devant ses yeux, qu'elle se sentit brûler d'un feu dévorant. Peu faite à le dissimuler, elle ne garda pas la moindre bienséance. Cyno (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) lui proposa de satisfaire ses desirs ; elle lui promit même qu'elle l'épouseroit. Abrocome se rappelloit Anthia & ses sermens ; mais redoutant la violence de cette femme, il feignit pour le moment d'y consentir. Cyno vole après d'Araxus, & le trouvant tout seul, lui plonge un poignard dans le cœur. Elle retourne ensuite vers Abrocome, à qui elle apprend que son mari

vient d'expirer par ſes mains. Abrocome ne pouvant ſupporter ſon impudence ; la quitte & s'éloigne en jurant qu'il ne veut point habiter avec une femme ſouillée du ſang de ſon mari.

Cyno furieuſe de ce mépris, médita la plus noire vengeance. Cette Megere courut dans le même inſtant ſur la place publique de Peluze, & affecta les regrets les plus vifs de la mort d'Araxus. Elle accuſa de ce meurtre l'Eſclave nouvellement acheté. Le Peuple eſt trompé par ces feints emportemens ; on arrête auſſi-tôt Abrocome, & on le fait conduire à la Ville d'Alexandrie pour être jugé par le Gouverneur d'Egypte.

Fin du troiſiéme Livre.

NOTES
SUR
LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE TROISIEME.

PAge 101. l. 2. *D'aller à Maſſaque.*] Autrement dite Cézarée, grande & ſuperbe ville de la premiere Capadoce dans la Préfecture de Cilicie.

P. 102. l. 18. *A Périnte.*] Autrement dite Héraclée ou la ville d'Hercule, ſelon Clau-

dien ; elle étoit ſituée ſur la Propontide de Thrace ; Antonin la place ſur la route de *Dyrrachium* à Byzance à 54 deg. 50. min. de longitude & 42. deg. 20. min. de lat.

P. 104. l. 8. *De Byzance.*] Aujourd'hui Conſtantinople ville de Thrace ſur le Boſphore, elle fut fondée par Byſan chef d'une flote de Megariens : les Lacédémoniens & les Athéniens y avoient envoyé auſſi des Colonies ; ce qui rendoit ſa poſſeſſion fort incertaine, parce que chacun ſe croyoit en droit de ſe l'approprier. Toutes ces diſcutions tournerent à ſon avantage, car dans l'impoſſibilité de la poſſeder en paix, on la rendit à elle-même, & ce fut une des villes de Grece qui conſerva le plus long-tems ſa liberté ; elle duroit encore ſous les Romains, puiſque Pline l'appelle *Oppidum liberæ conditionis.* Liv. 4. chap. 4.

P. 107. l. 4. *De Lesbos.*] Tacite la traite d'Iſle fameuſe & agréable ; elle eſt ſur la côte de l'Aſie mineure dans la mer Egée ; elle avoit pluſieurs grandes villes, dont la plus conſidérable étoit Mytiléne ; c'eſt de cette

cerniere que s'eſt formé le nom moderne de l'Iſle que les Turcs qui en ſont en poſſeſſion appellent Metelin. La célébre Sapho, le Sage Pittacus & le Poëte Alcée étoient de Mytilene.

P. 108. l. 12. *La grande Phrygie.*] La Phrygie étoit une grande contrée de l'Aſie mineure, ſur l'étendue de laquelle les Géographes n'étoient pas d'accord; on la diviſoit en trois, en Grande & c'eſt celle dont parle notre Xénophon qui faiſoit encore plus anciennement le Royaume de Midas inconnu dans la Fable, en Petite qui étoit ſur l'Helleſpont & aux environs du Mont Olimpe & en Phrygie Epictete; ſelon la deſcription de Pline, elle s'étendoit autour de la Troade, étant bornée au nord par la Galatie, au midi par la Lycaonie, la Pſydie & la Mygdonie, & par la Capadoce à l'orient. Plin. l. 5. ch. 32.

P. 108. l. 13. *La Pamphylie.*] La Pamphylie étoit auſſi une contrée de l'Aſie mineure, voiſine de la Plirygie, entre la Lycie & la Cilicie.

P. 117. l. 2. *Les chaînes qu'elle avoit à ſon coû.*] De tous les bijoux des femmes Grecques, le plus ordinaire étoit un ornemens garni de pierres précieuſes d'où pendoient de petites chaînes qu'elles portoient au cou & au bras; cette eſpéce de bijoux s'appelloit *Pſellion.*

P. 121. l. 3. *L'Epouſe de Périlas.*] Les Grecs appelloient du nom *d'Epouſe*, la fille qu'on devoit épouſer depuis le moment des fiançailles, juſqu'à la célébration des noces (quelquefois même cet intervalle étoit aſſez long) de même que nous diſons *la Mariée.* Les Latins l'appelloient *Sponſa*; & les Italiens ont conſervé ce mot. Ils diſent encore *la Spoſa* pour la Mariée. L'homme qui lui étoit deſtiné s'appelloit auſſi l'Epoux. Cela n'empêchoit pas qu'on ne ſe ſervît du mot d'Epoux dans certaines occaſions en parlant des gens mariés, mais alors il étoit preſque toujours accompagné de quelque déſignation particuliere.

P. 121. l. 19. *De pluſieurs vêtemens très-riches.*] Cet uſage ſe conſerve encore en bien

des pays, dans la Gréce moderne, chez les Moſcovites, & même en Provence, où l'on habille les morts, & on les porte à découvert dans la tombe; chez la plûpart des Anciens, ils mettoient à côté des morts, de l'or, de l'argent, de quoi boire, de quoi manger, beaucoup de vêtemens; enfin toutes les choſes néceſſaires pour un grand voyage. Ce qui ſe pratique encore parmi les Maures & les Négres.

P. 121. l. 24. *Les ſepulcres les plus près de la ville.*] Dans toute la Gréce & chez la plus grande partie des peuples de l'Aſie, de l'Afrique & même de l'Europe, les ſepulcres étoient toujours hors des villes, ſur les grands chemins, ou ſur le bord de la mer; il n'y avoit qu'à Sparte ſeulement où ils fuſſent dans la ville même.

P. 125. l. 14. *Au port d'Alexandrie.*] Ville d'Egypte, ſituée ſur la derniere bouche du Nil, qui eſt du côté du couchant & ſur la mer, elle étoit en forme de croiſſant, & ſa ſituation lui procuroit deux ports très-conſidérables; chacun ſçait qu'Alexandre le Grand.

Grand en eſt le fondateur, & cette ville devint ſans contredit le plus bel ornement de ſes conquêtes ; elle pouvoit paſſer après Rome pour la plus belle & la plus riche du monde ; elle a produit les plus grands hommes en tout genre, à commencer par ſes Rois, les Ptolomée, le fameux Euclide, Origéne, Apien, Hérodien, & tant d'autres. Qui eſt-ce qui n'a pas oui parler de ſon *Phare* l'une des ſept merveilles du monde, de ſa Bibliothéque compoſée de plus de cinq cens mille volumes ; de ſes Obéliſques, ſes ſouterrains, ſes Palais, & ſes magnifiques Murailles, dont on ne peut s'empêcher d'admirer les ruines même. Il y reſte encore deux Obéliſques, une ſur ſon Pié-deſtal, & l'autre couchée. La colonne que Céſar fit dreſſer après ſa victoire ſur Pompée, quelques galeries en marbre blanc du Palais de Cléopatre, & la façade preſqu'entiére de celui de Céſar.

P. 130. l. 9. *Pſammis un des Rois.*] On ſera peut-être étonné de voir voyager un Roi ſans troupes hors de ſon Royaume ;

mais pour peu qu'on ait lû l'Hiſtoire ancienne & moderne, on doit ſçavoir que l'Inde & l'Ethiopie fourmilloient de petits Souverains ; & comme il y avoit un commerce établi avec l'Egypte par le Canal de la Mer Rouge : ils venoient à la ville d'Alexandrie, qu'on auroit pû nommer alors l'entrepôt du monde entier, apportoient de la poudre d'or, de l'argent, des pierres précieuſes en quantité qu'on tiroit de leurs mines, & faiſoient divers échanges de toutes ces richeſſes contre des Marchandiſes d'Aſie & d'Europe dont ils avoient beſoin. Ceux de Guinée d'aujourd'hui viennent encore faire les mêmes changes avec les Commis du Sénégal. On donnoit le nom d'Inde à tout le pays ſitué aux environs du fleuve du même nom. C'étoit-là l'Inde proprement dite ; on l'a depuis érendue beaucoup plus loin ; le climat y eſt fort chaud ; on n'y éprouve l'hyver, ou pour mieux dire la pluye, que quatre mois de l'année, & ces mois ſont Juin, Juillet, Août & Septembre ; au ſentiment d'Hérodote, on confondoit quelque-

fois l'Ethiopie & l'Inde.

P. 131. l. 17. *Une bouche du Nil, appellée Paratios.*] Παραλιος eſt une mauvaiſe leçon qu'un défaut d'attention a fait vraiſemblablement ſubſtituer à *Paratonium* ; Strabon dit que *Paratonium* eſt une ville dont le port eſt grand d'environ quarante ſtades ; que quelques-uns l'appellent *Paratonium*, & d'autres *Ammonie* ; quelques lignes plus bas il ajoute qu'elle eſt éloignée d'Apis, Bourg de l'Egypte de cent ſtades & à cinq journées d'Ammon ; Niger & Caſtaldas l'appellent *Porto raſſa.*

P. 131. l. 23. *Une troupe de Paſteurs.*] Les Paſteurs d'Egypte étoient les plus grands Brigands dont l'Hiſtoire parle après les Scites & les Thraces, c'étoit le reſte d'un ancien peuple qui avoit ſecoué le joug des Rois d'Egypte, & qui ſe conſervoit libre de toute domination ; la vie paſtorale faiſoit leur principal objet, mais elle ne les empêchoit pas d'exercer ſur tout ce qui ſe préſentoit le brigandage & la piraterie.

P. 132. l. 4. *A Peluſe.*] *Peluſium* pouvoit

s'appeller la clef de l'Egypte du côté de la Phénicie & de la Judée ; elle étoit ſituée ſur la bouche la plus orientale du Nil, laquelle portoit ſon nom ; Lucain en parle dans ces vers.

. . . . . *Dividui pars maxima Nili*
In vada decurrit Peluſia, ſeptimus amnis.

C'étoit la Patrie du fameux Ptolomée à qui l'Aſtronomie & la Géographie ont de ſi grandes obligations ; elle s'appelle aujourd'hui Diamete.

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE QUATRIEME.

HYPOTÔUS & les siens avoient passé en Syrie, où tout gémissoit de leur arrivée. L'incendie & la mort devançoient leurs pas : Villages, Bourgs, Châteaux, tout étoit saccagé. * Laodicée toutefois fut exempte de leurs ravages. Ils y s'éjournerent sans laisser aucun vestige de cruauté. On les prit pour des Etrangers qui venoient voir la Ville ; & en effet le but d'Hypotôus étoit d'y demander des nouvelles d'Abrocome : & comme on ne put lui en

donner, il descendit en Phénicie, & s'avança vers l'Egypte, dont il vouloit faire le théatre de ses incursions. Ayant levé sur la route une nombreuse Compagnie, il dirigea sa marche vers Peluze, & remonta le Nil du côté * d'Hermopolis & à * Schédia, où ils s'embarquerent tous sur un des bras de ce fleuve, anciennement creusé par * Ménélas, laissant à leur droite Alexandrie. Ils pousserent même jusqu'à * Memphis, consacrée à la Déesse Isis; & de là retrogradant, se rendirent à * Mendés, où pour mieux reconnoître les chemins, ils recruterent leur Compagnie de quelques jeunes Egyptiens, qui leur servoient en même-tems de guides. Toutes ces précautions prises, ils gagnerent * Léontopolis: ensuite traversant beaucoup de Hameaux presque ruinés sans y exercer de ravages, ils percerent droit à * Coptos. C'est au-delà de cette Ville qu'ils devoient s'établir, pour arrêter les Marchands qui passent journellement en Ethiopie & aux Indes. Trois cens hommes de la Troupe d'Hypotôus occuperent les hauteurs de l'Ethyopie,

& l'autre moitié qu'il commandoit lui-même, vint se poster presqu'en face, à très-peu de distance ; ensorte qu'aucun Voyageur ne pouvoit leur échaper. Ils arrêtoient jusqu'au moindre passant.

Pendant qu'Hypotôus répandoit la désolation par tout, Abrocome étoit sur le point de périr. Le Peuple de Peluze avoit écrit au Gouverneur d'Egypte contre lui, & ses informations le noirciſſoient de l'assassinat d'Araxus.

Sans demander des preuves plus complettes, le Gouverneur ordonna qu'Abrocome seroit mis en croix. Ce jeune Infortuné n'eut pas la force de se défendre. Si quelque chose cependant pouvoit adoucir sa peine, c'étoit l'assurance qu'il croyoit avoir de la mort d'Anthia. Privé sans espoir de cette chere Epouse, il regardoit comme une consolation de mourir.

L'arrêt du Gouverneur alloit donc s'exécuter. Abrocome étoit conduit sur les rives du Nil, ou l'on choisit un petit écueil qui s'avançoit en pointe dans le fleuve ; & là,

on éleva une croix sur laquelle l'innocent Abrocome fut attaché avec de petits cables qui lui serroient les pieds & le mains. Telle est la forme en Egypte de cette sorte de supplice.

Après cette impitoyable cérémonie, chacun reprit le chemin de la Ville, très-assuré de la mort prochaine de ce Patient. Mais lui, fixant ses yeux tantôt vers le Soleil, tantôt sur le cours du Nil : O le plus secourable, dit-il, d'entre les Dieux que l'Egypte révére ! Toi qui par la terre & la mer se montrent à nos regards ! Toi seul enfin après Jupiter, à qui presque toutes les actions des hommes soient connus ! Permets qu'un malheureux Mortel t'adresse ses foibles vœux. Si j'ai commis quelque crime, laisse-moi mourir, & fais que j'éprouve, s'il en est, un supplice plus grand encore & plus ignominieux. Mais si le triste Abrocome succombe sous la trahison d'une femme coupable, souffriras-tu, grand Dieu, que le cours du Nil soit taché de la mort d'un homme injustement accusé ? Et toi-même

voudrois-tu de tes divins rayons éclairer le ſupplice d'un Innocent dans un pays qui t'eſt conſacré ?

Il dit ; & le Dieu qu'il avoit invoqué vint à ſon ſecours. Un vent furieux ſe fait ſentir dans les airs ; tout en reçoit des ſecouſſes épouvantables ; ſon ſouffle impétueux ébranle la croix, & l'entraîne avec le terrain ſur lequel elle étoit plantée. Abrocome tombe dans le fleuve ſans être bleſſé de ſa chute : il eſt porté par le courant ſur des vagues qui ne lui cauſent aucun dommage. Les animaux le reſpectent, & ſes lions même ſemblent s'être relachés, pour lui donner quelque ſoulagement. Peu à peu le Nil l'emporta juſques dans les foſſés par où ſes eaux ſe déchargent à la mer. Ici des gardes poſtés ſur le rivage l'arrêtetent ; & l'ayant détaché de la croix, ils le ramenerent devant le Gouverneur comme un ſcélérat qui s'échapoit du ſupplice.

Le ſecond Jugement de ce Gouverneur ne fut pas plus équitable que le premier : au contraire, indigné davatange contre Abro-

come, qu'il jugeoit très-criminel, il commande qu'on éleve une pile de bois, pour qu'il y soit brûlé. Les ministres de l'injustice de ce Gouverneur vont aussi tot arranger le bucher auprès de l'une des bouches du Nil. On met Abrocome dessus. Cet infortuné sent déja la flamme se développer sous ses pieds, & toute prête à dévorer son corps Elle alloit en effet y porter ses premieres atteintes, lorsqu'il adresse une courte priere au Dieu du Nil, & le conjure d'avoir pitié de lui dans un aussi pressant malheur.

A l'instant le fleuve grossit ses eaux; elles s'enflent subitement, & les flots qui montent sur le rivage, y montent avec tant de violence, que la vague brisée rejaillit en partie sur le bucher, & la flamme est éteinte.

Ceux qui étoient présens au supplice d'Abrocome ne purent voir ce prodige sans en être étonnés; ils le prirent pour un vrai * miracle; & le bel Abrocome fut présenté pour la troisiéme fois devant le Gouverneur d'Egypte, à qui l'on raconta cet événement, & de quelle maniere le Nil avoit paru fa-

voriſer ce jeune Etranger ; le Gouverneur en marqua beaucoup de ſurpriſe & fit prendre ſoin d'Abrocome juſqu'à ce qu'on fût informé de ſon Pays & de ſa naiſſance, qu'on ſçût enfin, quel étoit cet homme que les Dieux protegeoient ainſi. Laiſſons-le dans ſa priſon.

Le Maître d'Anthia, Pſammis devoit retourner bientôt dans ſa Patrie ; on travailloit à ſes équipages ; ils étoient compoſés d'un grand nombre de chameaux & d'autres bêtes de ſomme qu'on chargea de nipes & d'effets précieux. Anthia n'étoit pas le moindre de tous ces tréſors ; en paſſant à Menphis, elle pria Pſammis de s'y arrêter un moment pendant lequel elle pût faire ſa priere : O grande Déeſſe, dit-elle à Iſis ! Je me ſuis maintenue chaſte juſqu'à préſent, ton ſaint nom m'a ſervi d'azile, & les fleurs de l'Hymen qui me lie au bel Abrocome ne ſont point encore ſouillées d'aucune tache ; mais on m'emméne loin d'Ephéſe ma Patrie & des cheres reliques de mon Epoux : dans cette conjecture, ta bonté ſeule peut me

raſſurer ; ou tire-moi d'ici & me rejoins à Abrocome vivant, ou ſi telle eſt ma deſtinée que je doive mourir ſéparée de ce que j'aime, accorde-moi du moins cette grace que je me conſerve fidelle aux mânes de mon Epoux !

Elle pria de la ſorte ; & s'étant remis en marche ils avoient paſſé Coptos, & les montagnes d'Ethiopie leur découvroient déja leur ſommet élevé.

Hypotôus qui s'étoit poſté ſur les frontires de ce Royaume ſe trouvant à la rencontre de Pſammis, le tue de ſa main ; il s'empare en même-tems de tout ce qu'il avoit à ſa ſuite, & le fait emporter dans le fond d'une grotte où tous les Eſclaves furent gardés ; Anthia & Hypotôus ne ſe reconnurent point ; elle, interrogée ſur ſon nom & ſur ſon pays, lui déguiſa l'un & l'autre, aſſurant que l'Egypte étoit ſa patrie & qu'elle ſe nommoit Menphitis.

Le Gouverneur d'Egypte ne tarda pas de rappeller Abrocome, & s'étant par lui-même aſſuré de ſon innocence, il ne put s'em-

pêcher de le plaindre ; il repara même une partie de l'injuſtice qu'il avoit commiſe à ſon égard, en lui fourniſſant de l'argent, & lui promettant de le faire conduire à Ephéſe ; mais Abrocome après l'avoir remercié, lui demanda la permiſſion d'aller ſur les traces d'Anthia ; il ſe flattoit toujours de la retrouver ou morte ou vivante, ou d'en apprendre quelques particularités. En effet, tout templi de ce projet & chargé de préſens qui en rendoient l'exécution facile, il s'embarqua ſur un eſquif & prit la route d'Italie. Ce n'eſt pas la ſeule réparation que fit le Gouverneur d'Egypte à l'innocent Abrocome ; il eut ſoin de s'éclaircir du meurtre d'Axarus ; & les indices les plus certains ſe réuniſſent pour condamner Cino, elle fut crucifiée au lieu d'Abrocome.

Anthia éprouvoit de ſon côté une infortune à peu près ſemblable. Anchialus un des Compagnons d'Hypotôus ; commis à la garde de la Grotte ; en étoit amoureux. Ce Brigand, Laodicéen de naiſſance, avoit ſuivi dès la Syrie la troupe d'Hypotôus, lequel

à cauſe de ſa bravoure le diſtinguoit d'entre ſes Camarades. Paſſionné pour Anthia, Anchialus hazarda les premieres ouvertures de ſon amour : il inſinua qu'auſſi-bien il n'avoit tenu qu'à lui de la demander en pur don à ſon Capitaine. Mais ſes paroles ne produiſirent aucun effet. Ni la ſombre horreur de cette Grotte, ni les menaces d'un Brigand, ni les chaînes dont elle étoit chargée ne purent ébranler Anthia. Toute entiére à ſon cher Epoux, bien qu'elle le crût mort, elle s'écrioit ſouvent lorſqu'on ne l'obſervoit point, qu'elle mourroit la fidéle Epouſe du ſeul Abrocome, s'agit-il même de ſouffrir davantage qu'elle n'avoit fait juſqu'alors, & d'endurer la mort la plus effrayante.

Cette conſtance de la belle Ephéſienne devint fatale au malheureux Anchialus, dont la paſſion augmentoit à chaque inſtant par la préſence continuelle de l'objet qui l'avoit allumée. Une nuit que ſes Camarades étoient tous endormis, & que l'abſence d'Hypotôus qui battoit la forêt avec le reſte de ſa troupe, le favoriſoit, Anchialus ſe

leve ; il s'approche d'Anthia, qu'il insulte d'abord, & veut effectuer ensuite ses coupables desseins. Jamais Anthia ne s'étoit vûe dans une extrémité si pressante : une épée se trouve par bonheur sous sa main : elle s'en saisit, & blesse dangereusement Anchialus. Ce Brigand, que sa fureur transporte, sent à peine le coup : une égale passion le guide ; il terrasse Anthia, tombe avec elle, & cherche à se satisfaire : mais Anthia toujours armée du même fer ; l'enfonce dans le cœur d'Anchialus, & lui fait payer par sa mort le juste châtiment de son attentat.

A peine a-t-elle porté ce coup fatal, que mille mouvemens de crainte s'emparent de son ame. Tantôt elle se veut percer le sein, de l'épée qu'elle tient toute fumante du sang d'Anchialus : mais un rayon d'espérance l'attachoit encore à la vie ; elle comptoit de pouvoir s'enfuir de la Grotte, ce qui n'étoit pas toutefois possible, puisqu'aucun chemin frayé ne s'offroit nulle part, ni personne qui la pût conduire. Anthia délibéra donc de ne

pas ſortir de ſa place, & de ſe ſoumettre à tout ce que la fortune voudroit décider de ſon ſort.

Quand le jour vint à paroître, Hypotôus de retour avec les ſiens, jetta les yeux ſur le cadavre d'Anchialus, & vit la jeune Ephéſienne tout auprès. Cette circonſtance & l'aveu d'Anthia même qu'on interrogea, leur apprit la vérité. Le regret d'avoir perdu ce brave Compagnon, leur inſpire à tous de venger ſa mort; ils ne ſont plus embarraſſés que ſur le choix du ſupplice. Les uns condamnent Anthia à périr par le poignard, pour être enterrée enſuite avec le corps d'Anchialus. D'autres veulent qu'elle ſoit miſe en croix : mais l'un d'eux, qui ſans doute étoit plus ſenſible que les autres au meurtre d'Anchialus, imagina la punition la plus barbare, & ſon arrêt fut ſuivi.

Cet arrêt portoit qu'on cruſeroit une foſſe aſſés large & très-profonde, & que pour punir Anthia de ſon audace, elle y ſeroit jettée & deux chiens avec elle.

On conduit donc Anthia vers cette foſſe qu'on

qu'on avoit faite très-proptement auprès du Nil : elle y eſt jetté avec deux chiens d'Egypte monſtrueux & d'une groſſeur énorme. De grandes pieces de bois ſont miſes deſſus en tout ſens pour lui cacher le jour : & Anfinome l'un de la Troupe, poſé en ſentinelle, afin que perſonne n'en approche.

Pour la premiere fois la beauté fut de quelque ſecours à la malheureuſe Anthia. Anfinome en avoit été charmé depuis le moment qu'il l'avoit vûe, & ſi quelquefois la compaſſion eſt mere de l'amour, l'amour en reconnoiſſance ne va jamais ſans la compaſſion. Anfinome fut touché de l'infortune d'Anthia : cependant il déguiſoit ſa douleur devant ſes Camarades : mais dès qu'il fut ſeul, il chercha les moyens de préſerver Anthia de la rage de ces deux animaux. Son premier ſoin fut d'écarter quelques pieces de bois, pour l'exhorter à ne pas s'abandonner au déſeſpoir. Il nourriſſoit les chiens, qui n'étant point affamés, flatoient Anthia, ou reſtoient couchés à ſes pieds. Anthia cependant faiſoit les plus touchantes réflexions

ſur la maligne influence de ſon étoile.

Helas, diſoit-elle, infortunée de toutes parts, à quel ſupplice me voilà condamnée! En priſon, dans une foſſe avec des chiens, par bonheur plus affables & moins cruels que les impitoyables brigands qui m'y ont jettée! Ah, cher Abrocome, quelle ſatiſfaction plus grande! je ſouffre enfin les mêmes ſupplices que toi, puiſque je te laiſſai mourant à Tyr dans un cachot; mais ſi tu vis encore, Anthia eſt toute conſolée; peut-être que le Ciel à la fin verra d'un œil ſecourable deux malheureux qui ſe confient en ſa bonté, que ſçais-je! Quelquefois j'eſpére que nous nous poſſederons un jour; mais ſi la mort t'a ravi la lumiére, je n'ambitionne point de vivre ſans toi; vainement ce ſoldat, quel qu'il ſoit, eſt emu de compaſſion pour une malheureuſe.

C'eſt de pareilles idées qu'Anthia s'entretenoit au fond de la foſſe, tandis qu'Anſinome tâchoit de la conſoler, jettant aſſez de vivres aux deux monſtres pour aprivoiſer leur ferocité.

Fin du quatriéme Livre.

NOTES
SUR
LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE QUATRIEME.

PAge 143. l. 5. *Laodicée.*] La Syrie avoit deux villes de ce nom, l'une auprès du Liban, & l'autre sur le bord de la mer; c'est de cette derniere vraisemblablement qu'il s'agit ici; c'étoit une des quatre villes qui faisoient l'ornement de la Syrie : elle n'étoit

éloignée que de douze ou treize lieues d'Antioche. Séleucus qui l'avoit fait bâtir lui avoit donné le nom de sa mere.

P. 144. l. 6. *Du côté d'Hermopolis.*] Il y avoit en Egypte trois villes de ce nom. Par la marche géographique de cet endroit qui m'a donné beaucoup de peine à traduire, & après bien des réflexions & des recherches, j'ai conclu que Xénophon, vouloit parler ici de celle qui étoit située au commencement du Delta sur le fleuve *Thermutis* au midi de Sebennyr; cet endroit peut jetter de la clarté sur un passage de Strabon qui en parle liv. 17. & dont les Géographes avoient semblé douter jusqu'aujourd'hui; elle prenoit son nom de Mercure.

P. 144. l. 6. *Et à Schédia.*] Strabon dit qu'en sortant d'Eléusius, on trouvoit un peu sur la droite la fosse ou le canal qui conduit à *Schédia*, bourg distant d'Alexandrie de quatre-*Schænes*, c'étoit un arcenal ou entrepot de vaisseaux dont on se servoit pour naviguer dans la partie supérieure de l'Egypte, avec un comptoir pour les marchandises qui

alloient & venoient d'Alexandrie ; Guilandin l'appelle *Raſchit* ou *Rozette* ; il eſt ſingulier que le ſçavant M. Salvini ait pris cette ville pour un gros batteau.

P. 144. l. 8. *Creuſé par Ménélas.*] C'eſt le même que celui dont il eſt tant parlé dans l'Hiſtoire Grecque & dans l'Iliade, le mari de la belle Héléne : enfin, après la guerre de Troyes, Ménélas fut porté par la tempête en Lybie, & fonda la ville de Canope à laquelle il donna le nom d'un de ſes Capitaines de vaiſſeau qui y mourut ; Ménélas fit faire en Egypte divers ouvrages, & entr'autres le canal dont il s'agit ici ; d'autres veulent que Ménélas fut attiré en Lybie pour chercher Héléne que Páris pouſſé par la tempête auſſi, y avoit menée après ſon enlevement, & non pas à Troyes, où bien des Hiſtoriens prétendent qu'elle n'a jamais été ; Hérodote eſt de ce ſentiment ; il dit qu'elle fut adorée en Egypte, & qu'on lui dédia un Temple ſous le nom de Venus l'Etrangere.

P. 144. l. 16. *Juſqu'à Menphis.*] Fondée

par Menés, premier Roi d'Egypte ; elle étoit située sur la rive occidentale du Nil au dessus du Delta. Du tems de Strabon elle ne le cédoit qu'à la ville d'Alexandrie pour la grandeur & la beauté. On y voyoit le Dieu Apis, dont je parlerai dans une de mes notes. Hérodote fait aussi mention dans son Histoire d'un fameux Temple de Vulcain qu'il y avoit à Menphis.

P. 144. l. 12. *Se rendirent à Mendés.*] Plutarque fait mention de Mendés dans la vie d'Agésilas, comme d'une ancienne ville de l'Egypte : elle étoit vraisemblablement située sur une des embouchures du Nil que Ptolomée, liv. 4. c. 5. appelle de son nom Mendesiene. Strabon dit qu'on y adoroit le Dieu Pan & le Bouc. Hérodote écrit un trait horrible de cette ville. Il rapporte que pendant son séjour dans la Province de Mendés, un Bouc jouit publiquement d'une femme.

P. 144. l. 16. *Ils gagnerent Léontopolis.*] Ville située dans le Delta d'Egypte sur un des bras qui forment ensuite la bouche de Sebennyt ; les Turcs l'appellent aujourd'hui Léonton.

P. 144. l. 19. *Ils percerent droit à Coptos.*] Coptos étoit une des plus belles & des plus riches villes d'Egypte auprès du Nil vers la Thébaïde ; elle étoit Capitale de la Province qui portoit son nom, servant de magasin & d'entrepôt pour le Commerce des Indes & de l'Arabie. Coptos en langue Egyptienne, signifioit *privation.* Ce nom lui venoit de ce qu'Isis ayant appris la mort d'Osiris, coupa une boucle de ses cheveux en signe de deuil. Cette ville subsiste encore aujourd'hui. *Plut. Plin.*

P. 148. l. 20. *Un vrai miracle.*] Il n'y a rien que de naturel dans ce miracle, & dans le précédent, pour peu qu'on y fasse attention; un vent orageux qui s'éleve tout à coup, un terrain entouré de ravines qui ne tient à rien,& s'écroule par les secousses de la Croix dont il est chargé. Abrocome porté sur l'eau par cette même croix, dont l'épaisseur le garantit & des vagues & des animaux ; ses liens relâchés par l'ébranlement qu'il avoit souffert d'abord, tout cela est fort simple. A l'égard du second, il est une suite du premier.

Si l'on ſuppoſe un vent orageux en Egypte, ce ne peut être que le vent d'Eſt, autrement dit le Zéphire, qu'il a plû aux Poëtes de rendre ſi doux, & qui cauſe pourtant la plûpart des naufrages de la Méditerranée, où les Marins l'appellent l'*Iſſéroch*. Or ce vent qui peut-être duroit encore lors de ce ſecond ſupplice, devoit avoir jetté conſidérablement plus d'eau dans le bras de ce fleuve où il s'exécute, puiſque c'eſt celui de tous qui eſt le plus à l'Oueſt, & pouvoit avoir occaſionné un débordement ſubit & rapide qui éteignit la flamme du bucher, car il n'eſt pas poſſible de rapporter ce dernier miracle à la croiſſance ordinaire du Nil, puiſqu'elle ſe fait d'une maniere preſque imperceptible.

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE CINQUIEME.

ABROCOME repoussé par le vent contraire ne passa point en Italie, il fut obligé de relacher en Sicile & d'aborder à la grande & magnifique ville de * Syracuse, il comptoit par la même occasion de parcourir toutes les côtes de l'Isle, & de la traverser ensuite d'un bout à l'autre pour suivre le grand dessein qui l'occupoit; mais voulant auparavant se reposer ici quelques jours, il choisit sa demeure dans le quartier le plus proche de la

Mer. Un bon vieillard, nommé Egialée, logeoit à côté de lui ; c'étoit un pauvre étranger, Pêcheur de profession, qui tiroit de son art quelques legeres ressources pour vivre. Abrocome s'entretenoit & mangeoit fréquemment avec lui ; le bon Egialée l'écoutoit avec plaisir ; & l'habitude d'être ensemble produisit entre eux un commerce d'amitié si grand, que ce Pêcheur conçut pour Abrocome une tendresse toute particuliere ; il le regardoit comme son propre fils ; Abrocome de son côté lui découvroit tous les secrets de son ame ; il lui raconta ses amours avec Anthia & toutes les autres avantures qui l'avoit fait errer en différens Pays. Egialée pour répondre à cette confiance, lui fit aussi le récit des ses malheurs, qu'il commença de cette maniere.

Mon cher fils, la Sicile ne m'a point vû naître ; je suis Lacédémonien : * Sparte est ma Patrie, si l'on pouvoit tirer vanité d'une haute naissance, je compte mes ayeuls & mon Pere même entre les plus illustres & les plus puissants de Lacédémone. On

me mettoit encore au nombre des Pupilles lorſque l'amour ſe fit ſentir à mon cœur. Je ne pus me défendre des graces d'une jeune fille que je voyois ſouvent ; elle étoit auſſi de Sparte, & s'appelloit Telxinôé ; le même trait ſans doute nous bleſſa tous les deux ; car ſa tendreſſe répondoit à celle de mon amour. Enflamés de jour en jour par des ſentimens qu'il nous étoit impoſſible de repouſſer, nous cherchions à nous voir en tous lieux. Une * veille de fête qu'on célébroit nous en fournit une occaſion très-commode ; nous ne la laiſſâmes point échaper, ſoit que la ſimpathie ſeule regla nos deſirs, ſoit que le Dieu qu'on révéroit ce jour-là nous ſervit de guide. Retirés dans un endroit ſolitaire, nous jouimes de ces plaiſirs que l'hymen ſeul a droit de permettre légitimement : & nous nous unimes d'un nœud ſecret, jurant l'un & l'autre par des ſerments réiterés mille fois de nous aimer avec la même fidélité juſqu'à la mort ; ſans doute que notre bonheur fit envie à quelqu'un des Dieux ! Je n'avois pas encore

atteint quatorze ans ; les parens de Telxinôé me crurent trop jeune pour épouser leur fille ; un certain Androclés de notre même ville en étoit amoureux aussi & la demandoit en mariage, ils la lui promirent.

Telxinôé se flattoit toujours d'éluder cet hymen par divers prétextes & de le rompre à la fin entiérement ; mais pressée par l'approche des Noces dont le jour étoit fixé, Telxinôé se trouva dans un endroit où je devois être, & convint de s'enfuir avec moi de Lacédémone. Lui ayant coupé les cheveux, nous nous habillâmes en jeunes * garçons & cette même nuit, où Telxinôé devoit épouser Androclés, nous sortîmes de la ville : nous allâmes à * Argos & à * Corinthe, & de là un vaisseau sur lequel nous traversâmes la Mer * Ionienne en très peu de jours nous rendit en Sicile.

* A peine les Lacédémoniens eurent-ils appris notre fuite qu'ils nous condamnérent à * mort. Pour nous, la plus grande misere nous eut bientôt saisis ; mais cette situation, toute triste qu'elle étoit, ne faisoit

qu'effleurer la douce joie de nos cœurs : on croit ne manquer de rien quand on eſt adoré de l'objet qu'on aime, & qu'on le poſſéde au gré de ſes deſirs. La mort m'a ravi depuis, Telxinôé ; mais je n'ai pas voulu la laiſſer emporter d'ici ; elle y eſt encore ; je l'aime toujours & la conſerve avec ſoin.

En même-tems Egialée introduiſit Abrocome dans une chambre plus reculée, & lui montra Telxinôé ; c'étoit une femme âgée qui avoit été belle & qui paroiſſoit toujours jeune aux yeux d'Egialée ; on avoit enſeveli ſon corps à la maniere des Egyptiens ; c'étoit ſon vieil Epoux qui l'avoit * embaumé lui-même.

Croirois-tu, mon cher Abrocome, reprit le vieillard, que je m'entretiens avec Telxinôé comme ſi elle vivoit encore ? Je mange & je couche auprès d'elle, & lorſque je reviens de la pêche, excédé de fatigue, ſa vue me ſoulage & me conſole de tous maux ; en ſçais-tu la raiſon, mon cher fils ? C'eſt que mes yeux ne la voyent point de la même maniere que les tiens ; mon eſprit

remonte plus loin ; je la vois toujours telle qu'elle étoit à Lacédémone ; je la considére, dis-je, avec les mêmes charmes qui l'avoient accompagnée dans l'exil le plus affreux qu'elle souffrit pour moi ; je la vois enfin dans ces premiers momens si chers encore au souvenir de mon ame, où transportée d'amour elle se livroit sans reserve à toute ma tendresse pendant qu'on célébroit les Veilles sacrées....

Il poursuivoit son discours lorsqu'Abrocome l'interrompit en s'écriant, chere Anthia, quand pourrai-je te retrouver, ne fût-ce même que ton corps ? Il feroit tout mon bonheur, puisque le corps de Telxinôé sert de si grande consolation à Egialée ; son exemple m'apprend que l'âge n'altére point le véritable amour ; depuis que je parcours la terre & les mers, je n'ai pû sçavoir la moindre de tes nouvelles. O fatales prédictions ! Et toi, divin Apollon, qui nous as menacés des malheurs les plus cruels, prends pitié de nous ; & fais cesser nos maux ! La colére des Dieux n'a-t-elle point de bornes ?

Egialée consoloit avec bonté le malheureux Abrocome qui passoit sa vie auprès de lui ; ils alloient même à la pêche ensemble, Abrocome s'aidant de son mieux pour soulager la vieillesse d'Egialée.

Dans cet intervalle Hypotôus voyoit grossir sa troupe de jour en jour & ses richesses s'accroître ; cette bonne fortune enhardit son courage ; soutenu d'une petite armée, au lieu d'une simple compagnie qu'il avoit d'abord, il porta ses vues plus loin ; son ambition ne se borna plus à de legeres entreprises ; il ne vouloit assiéger désormais que des villes ou des châteaux ; c'est dans ce dessein qu'il quitta l'Ethiopie, menant à sa suite un nombre infini de chameaux & d'autres bêtes toutes chargées du butin qu'il avoit fait jusqu'alors ; sa marche s'adonna en Egypte vers Alexandrie ; il avoit même dans la pensée de revoir encore la Phénicie & la Syrie.

A l'égard d'Anthia, Hypotôus ne la croyoit plus vivante ; mais Anfinome configné pour sa garde, l'aimoit trop pour

l'avoir laissée périr ; il se joignit à quelques compagnons d'Hypotôus qui avoient refusé de suivre ce dernier ; & se retira dans un antre profond qu'on avoit muni de toutes les provisions nécessaires. Le premier exploit d'Hyporôus en quittant l'Ethiopie devoit tomber sur un château d'Egypte appellé le château de Mars ; Anfinome profita de l'éloignement de ce Capitaine pour délivrer la belle Anthia qu'il s'efforçoit d'encourager ; mais elle, toute tremblante, & soupçonnant tous les hommes d'en vouloir à sa vertu, invoque le soleil ; elle prie aussi tous les Dieux de l'Egypte, qu'ils daignent la conserver sans tache : quand même elle voudroit se prêter aux instances de la séduction : cependant rassurée par les sermens d'Anfinome, Anthia le suit sans hésiter ; les deux chiens retirés aussi de la fosse ne voulurent jamais l'abandonner, faisant mille démonstrations de joie de leur commune délivrance, & devenus de ses bourreaux qu'ils devoient être, ses gardiens & ses défenseurs.

Anfinome au lieu de retourner dans la caverne, vint à Coptos avec Anthia, & s'y arrêta quelques jours, de crainte, en précipitant son voyage de rencontrer encore Hypotôus ou sa troupe.

Ce Brigand assiégeoit pendant ce tems-là le château * de Mars qu'il força : tous les habitans furent passés au fil de l'épée, les maisons pillées, le feu mis partout ; après cette expédition il ne suivit pas la route ordinaire, mais s'en alla gagner le Nil, ayant fait ramasser un grand nombre d'Esquifs entreposés en différens châteaux ; ces Esquifs les portérent jusqu'à Schédia ; Là s'étant débarqués sur la rive, ils voyagérent à travers le reste de l'Egypte qu'ils rempliſſoient d'effroi.

Ces ravages vinrent à la connoissance du Gouverneur, & surtout l'invasion du château de Mars, laquelle avoit fait grand bruit : il en apprit le détail avec toutes ses cruelles circonstances : on lui fit aussi le portrait d'Hypotôus & de sa troupe, qu'on lui dit revenir d'Ethiopie : cette nouvelle méri-

toit toute ſon attention : il fit aſſembler au plutôt un gros détachement de ſoldats choiſis, & mit à leur tête Potinde jeune homme de ſes parens, aſſez aimable de phiſionomie, très-brave & d'une famille fertile en Guerriers.

Ce Capitaine avec ſa troupe n'eut pas de peine à joindre la Compagnie d'Hypotôus qui faiſoit une guerre ouverte : ils ſe rencontrerent auprès de Peluze, & comme il ne s'agiſſoit point ici de compoſition, on en vint bientôt aux mains : le Rivage ſervit de champ de bataille & la victoire vit beaucoup d'hommes de tués de part & d'autre ſans ſe déclarer, mais ſur le ſoir les brigands ayant pris la fuite, furent tous taillés en piéces, à l'exception de quelques-uns demeurés priſonniers : Hypotous ſeul, après avoir jetté ſes armes profita de la nuit pour ſe ſauver à Alexandrie : il s'y tint caché pendant quelque tems, enſuite de quoi s'étant embarqué ſur un Vaiſſeau prêt à partir, il abandonna l'Egypte : ſes vûes ſe portoient du côté de la Sicile, ou il eſpéroit

de demeurer inconnu. D'ailleurs les richeſſes & la fertilité de cette Iſle, une des plus belles du monde, offroient de grandes reſſources à l'induſtrie d'Hypotous.

Poliide ne ſe contenta pas de la victoire remportée ſur le gros des brigands : ſa prudence le pouſſa plus loin : il crut néceſſaire d'en nétoyer tout-à-fait l'Egypte & de ſe ſaiſir de la perſonne d'Hypotous & de ceux des ſiens qu'il croyoit être échappés : cependant il renvoya la plus grande partie de ſes troupes : un petit nombre lui ſuffiſoit pour ſon projet : ayant pris avec lui les brigands qu'il avoit fait priſonniers, afin de mieux reconnoître les endroits fréquentés de leurs camarades, Poliide remonta le Nil, viſita toutes les villes des environs de ce fleuve : & ſe propoſant de paſſer juſqu'aux confins de l'Ethiopie ; il arriva à Coptos où étoit Anfinome avec Anthia : celle-ci reſtoit enfermée, mais Anfinome couroit la ville : il fut apperçu de ſes compagnons que Poliide emmenoit avec lui ; on le dénonce, on l'arrête, & il eſt conduit devant Poliide

à qui le brigand s'avoua coupable, déclarant même tout ce qui concernoit Anthia : l'hiſtoire de cette jeune perſonne intéreſſe la curioſité de Poliide ; il veut la voir & ſe la fait amener.

Anthia lui déguiſa de même qu'elle avoit fait à Hypotous, ſon nom & ſa Patrie ; elle dit qu'elle étoit Egyptienne & que des brigands l'avoient enlevée ; Poliide ne put ſoutenir l'éclat de tant de beauté ſans être bleſſé vivement ; ſa demeure ordinaire étoit à Alexandrie où il avoit ſa femme ; il en prit le chemin, & ſur la route tous ſes diſcours étoient mêlés de belles promeſſes & tendoient à diſpoſer Anthia en ſa faveur.

Arrivés à Menphis, Poliide dont les inſtances ne produiſoient rien, voulut agir en Maître : mais ſes emportemens n'eurent pas plus de ſuccès. La belle Ephéſienne ſe débarraſſa d'entre ſes bras, & s'enfuit au Temple d'Iſis, où ſe proſternant aux pieds de la Déeſſe : O ſouveraine de l'Egypte, lui dit-elle ! Prête une main ſecourable à cette infortunée, pour qui plus d'une fois

tu t'es intéreſſée ! Garantis-moi des deſirs violents de Poliide ! Je ſuis en ta garde, & tu me dois rendre chaſte au bel Abrocome !

Le reſpect que Poliide avoit pour la Déeſſe modera ſa brutalité ſans vaincre ſon amour : il ſuivit la belle Anthia juſques dans le Temple ; & s'étant approché d'elle il lui jure de ne jamais offenſer ſa vertu, mais de la protéger auſſi long-tems qu'elle le ſouhaiteroit, d'être ſon ami ; il l'aſſure même qu'un ſeul de ſes regards, qu'on mot de ſa bouche pourra décider de ſa félicité. Anthia s'en rapporta ſans crainte à la ſainteté de ſes ſermens, & ſortit du Temple avec Poliide.

Mais comme ils avoient arrêté de ſe repoſer pendant trois jours à Menphis, la belle Ephéſienne voulut viſiter auſſi le Temple * d'Apis. Ce Temple eſt le plus fréquenté de toute l'Egypte. Le Dieu y rend ſes Oracles à tous ceux qui veulent le conſulter : lorſque quelqu'un s'eſt avancé pour faire ſa priere, après l'avoir invoqué, il ſort,

& les Miniſtres du Dieu, tantôt en vers, tantôt en proſe, prédiſent ſur le champ les événemens qui doivent arriver à la perſonne qui l'a imploré.

En entrant, la jeune Anthia ſe proſterne & commence ſon adoration par cette priére; Dieu puiſſant, Dieu charitable, qui protégez tous les étrangers, ſerois-je la ſeule indigne de ta compaſſion ? l'Avenir t'eſt connu ! Prédits-moi quelque choſe de certain ſur le ſort d'Abrocome : Le verrai-je encore ? dois je le recouvrer ? ſi ce bonheur m'eſt promis, je demeure attachée à vie : mais ſi mon Epoux n'eſt plus, je me hâterai d'en ſortir !

Ces paroles achevées tous bas avec les yeux pleins de larmes, cette tendre Epouſe ſe retira ; comme elle deſcendoit la premiére marche, de jeunes enfans qui folatroient devant la porte du Temple, s'écriérent tous d'une voix, *Anthia réjoindra bientôt ſon Epoux Abrocome.*

A ces cris, cette belle Ephéſienne ſe proſterne de nouveau pour remercier les

Dieux de cet Oracle, qu'elle interpréte favorablement, & deux jours après elle partit pour Alexandrie avec Poliide.

La femme de ce Capitaine aprenant qu'il amenoit dans la maiſon une jeune perſonne dont il paroiſſoit épris, ſe crut déja entiérement bannie du cœur de ſon Epoux; elle ne lui fit néanmoins aucun reproche mais la jalouſie n'y perdit rien; elle machina dans ſon ame des moyens ſecrets de tirer vengeance de ſa rivale, puiſqu'elle aſpiroit à la ſupplanter.

Poliide rendit compte de ſon expédition au Gouverneur d'Egypte, qui le renvoya exercer ſon commandement à l'Armée. Renéa (c'eſt ainſi que ſe nommoit ſa femme) profita de ſon abſence pour ſe débaraſſer d'Anthia; elle la fait appeller, & après s'être déchiré ſes habits & meurtri le corps: Infame, lui dit-elle, c'eſt donc toi qui voudrois m'enlever mon Epoux? En vain tes foibles attraits ont charmé ſon ame, cette même beauté te ſera fatale. Quoi, parce que tu pus radoucir par tes

tromperies la férocité de quelques assassins & dormir avec une foule de jeunes débauchés plongés dans l'ivresse, tu t'enhardis ; tu voudrois porter ton ambition jusqu'au lit de Renéa ? Il n'est pas fait pour un tel ouvrage, ne t'en flattes pas.

Au même instant Renéa coupa les * cheveux de l'infortunée Anthia & l'entoura de liens ; puis elle ordonne à Clitus : l'un de ses domestiques ; de l'aller vendre en Italie à quelqu'un de ces hommes dont la profession est d'entretenir des femmes Esclaves pour l'amusement du Public ; là tu pourras, ajouta-t-elle, donner un libre cours à la dépravation de tes desirs.

Clitus exécuta le commandement de sa Maitresse ; Anthia le suivit toute en pleurs ; disant en elle-même : O beauté pour le coup plus funeste que jamais ! O charmes trompeurs ? Que ne vous êtes-vous évanouis depuis long-tems ? Vous n'eussiez pas été l'occasion de tant de cruelles avantures ; Quoi, ce n'étoit pas assez, des tombeaux des homicides, des chaînes, du naufrage,

des

des ſuplices, des aſſaſſins ; il falloit une derniere épreuve à ma conſtance. Je vais.... ô Dieux ! puis-je y penſer ſans mourir d'effroi ? Je vais être livrée à la brutalité du premier venu ! & cette fidélité conjugale que j'ai obſervée juſqu'à ce jour va peut-être s'évanouir dans un lieu public. O Seigneur de mon ſort, dit-elle à Clitus, en ſe jettant à ſes genoux, épargne-moi l'horreur d'un ſemblable châtiment ! Je te demande la mort comme une grace ; feras-tu donc aſſez barbare pour me la refuſer ? Elevée dans la vertu, crois-moi, il ne ſeroit pas en mon pouvoir de vivre avec un Maître qui tireroit une infâme retribution de mes charmes.

Envain elle s'efforçoit de fléchir Clitus, cet Eſclave feignit de la plaindre, mais inexorable touchant le devoir de ſa commiſſion, il s'embarqua ſur un navire avec elle.

Poliide de retour du camp, Renéa lui en impoſa par un menſonge adroit ; elle dit qu'Anthia avoit diſparu, ſans qu'on pût ſçavoir ce qu'elle étoit devenue. Poliide à

demi convaincu déja par la réſiſtance d'Anthia, que cette fille avoit de l'attachement pour quelqu'un qu'elle cherchoit à réjoindre, Poliide, dis je, ne ſe donna pas la peine d'aprofondir la vérité de ce diſcours.

Cependant le vaiſſeau qui portoit Anthia, ne tarda pas d'aborder en Italie; elle fut débarquée à * Tarente, où Clitus ne ſuivit que trop bien les volontés de l'implacable Renéa; il vendit Anthia à un certain * Lénon. Celui-ci n'avoit jamais vû des attraits d'un ſi grand éclat. Quelle fortune pour un homme de ſa profeſſion! Il la laiſſa rétablir des fatigues de la Mer & des mauvais traitemens de Renéa, ſe flattant de réparer en peu de jours le déſordre qui regnoit dans ſes charmes abattus. Clitus débarraſſé de ſa commiſſion, reprit le chemin d'Alexandrie, & rendit compte en ſecret à ſa Maitreſſe de ſon exactitude.

La navigation d'Hypotôus ſe termina ſur les côtes de Sicile, non point à Syracuſe, mais à * Tâormine, où de grandes vûes ne l'occupoient plus, il cherchoit ſeulement à vivre.

Abrocome toujours à Syracuſe, y mouroit de triſteſſe de ne pouvoir retrouver Anthia, & n'avoit pas même le moyen de réjoindre ſa Patrie; il réſolut par un dernier eſſai de cotoyer les bords de la Sicile pour voguer en Italie, & de-là, s'il n'étoit pas plus heureux dans ce dernier voyage, d'aller porter ſon ennui à Ephéſe, & d'y attendre la mort en penſant à ſa chere Anthia.

Pendant ce tems-là toute ſa Patrie étoit dans un deuil univerſel. Les Auteurs de leurs jours qui ne recevoient d'eux ni lettres, ni meſſages, avoient envoyé ſur mer & de tous cotés pour ſçavoir de leurs nouvelles. Las enfin de voir leur eſpérance trahie, accablés de douleur, & ſuccombant ſous le fardeau des années, ils ſe laiſſerent mourir volontairement. Abrocome partit pour l'Italie.

Léucon & Rode ces deux Compagnons fidéles de l'enfance d'Abrocome & d'Anthia, avoient perdu leur Maître & leur Pere en même-tems, puiſqu'il les avoit adoptés

& les biens considérables dont ils hériterent par sa mort, les mit en état de voir leur Patrie. Ils se flatoient que de plus heureux Destins y auroient conduit leurs jeunes Maîtres. Ils chargerent toutes leurs richesses sur un Vaisseau, pour s'en retourner à Ephése ? mais on leur apprit à Rhodes, où ils avoient été forcés de relâcher, qu'Abrocome & la belle Antihia n'étoient point de retour, & que leurs Parens étoient morts. Cette nouvelle leur fit interrompre le cours de leur voyage : ils resterent à Rhodes en attendant qu'ils pussent être instruits de ce qu'ils souhaitoient.

Le Maître d'Anthia au bout de quelque tems la voulut introduire dans une petite Maison destinée à la débauche publique. Après l'avoir parée des plus beaux ajustemens, & d'une maniere galante, il l'y conduisit malgré les cris effroyables qu'elle poussoit. Je meurs, disoit-elle, de l'excès de mes miseres ; toutes mes infortunes passées ne sont point comparables à celle-ci : O beauté, falloit-il que tu fusse outragée

par la nature même ! Mais au lieu de me répandre en regrets ſuperflus, ajoutoit elle en ſecret, cherchons plutôt dans notre eſprit quelque ſtratagéme pour nous tirer de ce pas terrible. Elle ſuivit enſuite Lénon, qui tantôt la menaçoit, & tantôt cherchoit à la conſoler. A peine fut-elle expoſée, qu'il accourut une foule d'admirateurs. C'étoit à qui offriroit une plus groſſe ſomme pour avoir ſeulement la préférence de primauté. Mais Anthia eut recours à un artifice bien pardonnable dans un malheur ſi preſſant. Elle tomba par terre en convulſion, comme ſi elle eût été poſſédée de quelque Eſprit malin. Ceux qui étoient préſens furent émus tout à la fois, de crainte & de pitié ; & bien loin d'écouter leurs deſirs, chacun d'eux s'empreſſoit de ſoulager la malade. Lénon déſeſpéré ne doutoit pas que cette infirmité ne fût réelle : il fit emporter la jeune Anthia chez lui, où l'on entreprit de la guérir.

Revenue de cet état, elle fit l'hiſtoire ſuivante à Lénon, qui l'interrogeoit ſans

ceſſe ſur la cauſe de ſon mal. Hélas, répondit Anthia, je te l'ai caché d'abord, la honte me retenoit; mais à préſent que tu le ſçais, je n'héſite point à te découvrir comment il m'eſt ſurvenu. Etant encore enfant, pourſuivit-elle; je m'égarai de mes Parens dans la cohue d'une Fête publique & le hazard me fit approcher d'une Grotte où tout nouvellement un homme étoit mort. Son Ombre, ou pour mieux dire, ſon Corps, (car il en avoit entiérement la forme) ſortit tout-à-coup de la ſépulture, & m'apparut. Il s'eſſayoit à me retenir avec la main à meſure que je m'échappois en criant. Sa taille étoit énorme, & ſa figure capable d'inſpirer de la frayeur aux plus courageux. Le ſon de ſa voix reſſembloit au tonnnerre. Après s'être élancé de mon côté diverſes fois, il m'atteignit, & me ſecoua vivement. Ce fut lorſqu'il me voulut quitter, qu'il m'appliqua un coup ſur l'eſtomach, me diſant à ſon départ qu'il m'avoit jetté cette eſpece de * maléfice. Je m'en ſuis toujours reſſentie depuis, & de tems en tems ces

horrible mal me poſséde. Mais, mon cher Maître, retiens ton courroux; tu vois bien qu'il n'y a point de ma faute: rends-moi plutot, tu ne perdras rien ſur les prix que je t'ai coûté.

Cette nouvelle fut ſenſible à Lénon; mais abuſé par l'air de ſincérité d'Anthia, il lui pardonna volontiers, & la plaignit d'une diſgrace où ſa volonté n'avoit point de part. Au moyen de cette petite diſſimulation, Anthia reſta quelque tems encore chez Lénon, qui en prenoit tout le ſoin imaginable.

Pendant qu'elle ſe félicitoit d'avoir ſi bien réuſſi, Abrocome avoit débarqué à * Nocére en Italie, dénué de toute reſſource pour ſubſiſter. Les premiers momens de ſon arrivée furent employés à la recherche d'Anthia; c'étoit-là le principe & la fin de toutes ſes actions. Comme il n'en apprenoit aucune nouvelle, il s'aſſocia chez des Sculteurs en pierre, où ſes bras n'étant point faits à aucune ſorte de travail, il eut bien de la peine à s'y accoutumer. La fatigue le

rendoit quelquefois malade. Alors la réflexion lui dictoit ces plaintes : Voilà donc, belle Anthia, ton cher Abrocome réduit à vivre de ses mains, esclave, pour ainsi dire, de vils ouvriers ! Si j'étois du moins assez heureux pour te retrouver ! Si je pouvois concevoir la flatteuse idée de finir mes jours avec toi ! Me faudroit-il, ô ciel, d'autre consolation ! Mais infortuné que je suis, je prends peut-être une peine inutile ! Peut-être as-tu déja passé la rive fatale pour me rester fidelle, & dans l'espoir de me rejoindre ; car je ne doute pas un instant qu'Abrocome n'ait été l'objet de ton dernier soupir ! Il se plaignoit de cette maniere & pardessus le fardeau de son travail, il avoit à porter encore le poids de sa douleur.

Pendant que la belle Anthia étoit encore à Tarente, un songe facheux vint inquiéter sa tendresse : elle vit Abrocome, étant l'un & l'autre encore dans la plus brillante beauté, comme aux premiers temps de leurs Amours : une femme assez belle paroissoit être présente à son esprit, laquelle arrachoit

arrachoit Abrocome d'entre ſes bras ; toute endormie qu'elle étoit, l'exclamation qu'elle fit en rappellant Abrocome la réveille & la trouble ; elle ſe léve à l'inſtant ſéduite par cette illuſion : O Dieux, s'écrie-t-elle ! Quel plus grand malheur pouvoit-il m'arriver ! Quoi ; déchirée de toutes façons, je ſoutiens avec une conſtance au-deſſus de mon ſexe, toute ſorte d'infortunes ! Ma tendreſſe invente chaque jour quelque nouvel artifice pour ne trahir ni mon cœur ni mes ſermens, & toi, cruel Abrocome, un autre objet t'enchante ! Du moins, dois-je en croire les ſonges qui me l'apprennent. Mais pour quelle raiſon ne terminai-je pas mes triſtes jours ? Pourquoi les paſſer dans des gémiſſemens continuels. N'eſt-il pas plus ſage de ſe délivrer tout d'un coup d'une vie toujours accompagnée de traverſes, & de finir une dangereuſe captivité ? Cependant ſi mon Epoux ne m'a pas gardé la foi qui m'étoit due, Dieux immortels, pardonnez-lui ! On l'aura contraint ſans doute, & ſon cœur n'a point de part à cette infidélité ; mais pour

moi, je dois mourir telle que j'ai vécu. Parmi toutes ces idées, Anthia cherchoit à exécuter son sinistre projet.

Une vive détresse affligeoit Hypotôus; la vengeance céleste lui faisoit sentir la pesanteur de sa justice; étrange révolution produite par son repentir; il préféroit cet état de misere à sa vie passée. Le destin par pitié, suscita pour l'en tirer une vieille femme très-riche, qui devint passionnée de lui. Il l'epousa, & sa mort le mit dans l'opulence; grand nombre d'Esclaves, une garderobe bien fournie, des équipages somptueux, de l'or & des bijoux lui demeurerent en partage: Hypotôus régla son train en conséquence; il voulut même aller en Italie acheter d'autres Esclaves & toutes les choses nécessaires pour une maison montée avec éclat. Cette lueur de fortune n'avoit pas cependant banni de sa mémoire le bel Abrocome; il brûloit de le revoir, afin de lui faire part de ses richesses; toujours occupé de lui, Hypotôus effectue son voyage d'Italie, en compagnie du beau Cliſtene. Ce

jeune homme étoit d'une des principales familles de Sicile, l'amitié rendoit tout commun entre eux.

Le tems de la feinte maladie d'Anthia étant écoulé, Lénon la fit expoſer dans un marché pour être vendue. Hypotôus qui viſitoit la ville de Tarente la reconnu ; jamais perſonne ne fut frappé d'un plus grand étonnement. N'eſt-ce pas là, dit-il en lui-même, cette jeune fille que j'ai vue en Egypte, & que je condamnai dans une foſſe à la rage de deux chiens pour vanger les Manes d'Anchialus ? Quelle métamorphoſe ! De quelle maniere a-t-elle pu ſortir de là ? Quel événement extraordinaire ! Hypotôus à l'inſtant s'approcha d'elle comme pour l'acheter, & lui dit à l'oreille : O jeune fille n'as-tu jamais été en Egypte, & n'y tombas tu point entre les mains des Brigands ? Ne t'eſt-il pas arrivé dans ce pays-là quelque calamité funeſte ? Avoue-le moi ; je t'y ai vûe ſurement.

Anthia s'entendant rappeller ſon hiſtoire d'Egypte, & le ſouvenir encore recent de

la mort d'Anchialus, & du ſupplice auquel on l'avoit condamnée; Anthia, dis-je, ne put retenir ſes pleurs; mais enviſageant Hypotôus ſans ſe remettre ſa phiſionomie, j'ai ſouffert en Egypte, lui répondit-elle, des maux de plus d'une eſpéce, ô Etranger, qui que tu ſois; & véritablement ma mauvaiſe étoile me fit donner dans l'embuſcade de certains Brigands; mais par quel hazard mes malheurs ſont-ils venus juſqu'à toi? Tu prétends me connoître, & je ne te reconnois point.

Hypotôus n'eut pas avec elle une plus grande explication; mais très-perſuadé par ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ne ſe trompoit point, il acheta de Lénon cette jeune Eſclave, & l'emmena chez lui. Quand ils furent ſeuls, Hypotôus pour la mieux raſſurer, lui raconta d'un ton d'amitié ce qui lui étoit arrivé à lui-même en Egypte, ſa fuite & les richeſſes dont il étoit poſſeſſeur. Anthia le pria de lui pardonner de ne s'être pas déclarée plutôt; elle lui fit enſuite le récit fidéle du meurtre d'Anchialus, & du motif

qui l'avoit forcée à le commettre : elle raconta auſſi comment Anfinome avoit eu ſoin d'elle & des chiens, & par quel hazard elle avoit été ravie à ce Brigand. Hypotous parut s'intéreſſer à ſon ſort ; cependant il ne lui demanda pas encore pour cette fois qui elle étoit : mais plus il vivoit avec Anthia, & plus il devenoit l'eſclave de ſes charmes. Hypotôus en vint même juſqu'à vouloir l'épouſer, & lui promit pour y conſentir tout ce qu'il poſſédoit de richeſſes. Anthia s'en excuſa d'abord ſur ce qu'elle ne ſe croyoit pas digne de monter au lit de ſon Maître ; mais Hypotôus inſiſtoit toujours. Alors elle ſe vit réduite à découvrir ſes mauvais Deſtins. C'étoit en effet la ſeule maniere de rompre les projets d'Hypotous, & de garder ſa fidélité. Anthia reprit donc ſes avantures dès la Fête de Diane, & n'oublia pas la moindre circonſtance, mêlant partout le nom d'Abrocome, & ne pouvant le prononcer ſans répandre des larmes. Hypotous à ce récit reconnu enfin la charmante Anthia, cette tendre Epouſe, adorée du plus cher de

ſes Amis. Qu'on juge de ſa joie. Il l'accabla de careſſes, & lui apprit en même-tems ſes voyages avec Abrocome. Hypotous depuis ce moment lui marqua tous les égards poſſibles, à cauſe de l'affection qu'il portoit à ſon Epoux; il étoit même réſolu de mettre tout en uſage pour le retrouver.

Abrocome ſuccomboit d'épuiſement dans la profeſſion qu'il avoit embraſsée à Nocére pour vivre. Dès que ſon travail l'eut mis en état d'amaſſer quelque légére épargne: il tourna ſes vûes vers ſa Patrie. L'arrivée d'un vaiſſeau qui devoit partir le lendemain, fut pour ce projet une occaſion favorable; il s'y embarqua pendant la nuit. Ce vaiſſeau devoit aborder en Sicile, & de là voguer en * Créte, † à Cythere, à Rhodes, & ſe rendre à Ephéſe. Une longne navigation le flatoit toujours. Plus Abrocome avoit de pays à parcourir, & plus il eſpéroit d'entendre parler d'Anthia. Conduit par un vent favorable à Syracuſe, il trouva ſon hôte Egialée mort. Après avoir appaiſé ſes Manes par beaucoup de larmes &

de libations, il repartit, & ſans s'arrêter en Créte, il continua ſa route juſqu'à Cithere. Ici le beſoin de vivres les retint quelques jours. Abrocome les paſſa en partie dans le Temple à offrir ſes vœux à la puiſſante Déeſſe qu'on révére en cette Iſle & s'étant remis en voyage, le Port de Rhodes lui prêta bientôt ſon azile. Il deſcendit à terre, & ſe logea près de la mer. Le voiſinage d'Ephéſe le rendoit morne & penſif; un tendre ſouvenir de ſa Patrie, de ſes Parens, d'Anthia, de l'Oracle & de l'accompliſſement de ſes prédictions lui arrachoit mille ſoupirs: Infortuné, diſoit-il, je retourne donc tout ſeul à Ephéſe! Nos Parens vont me voir revenir ſans la compagnie d'Anthia! Eſt-ce-là le fruit de mon voyage? Voudra-t-on ajouter foi ſur mes ſimples diſcours à des événemens ſurnaturels! Qui ſera-là pour les atteſter? Je n'ai point de compagnon, hélas, à qui le Ciel ait fait partager toutes mes miſeres! Mais attends, Abrocome, ſuſpends le projet qui t'a ſi ſouvent occupé de ſortir de la vie, attends

que les rivages d'Ephéſe t'ayent vû de retour, que tu ſois quitte envers Anthia des devoirs funébres, & que le Mauſolée élevé par tes ſoins à ſa mémoire ait été ſuffiſamment arrosé de tes pleurs : tu pourras alors chercher à rejoindre les Manes fidelles de cette tendre Epouſe.

C'étoit en parcourant la Ville, comme il l'avoit accoutumé dès qu'il arrivoit quelque part, qu'il s'entretenoit de ces triſtes pensées ; mais bien éloigné de croire qu'il retrouveroit Anthia.

Léucon & Rode qui s'étoient fixés dans la même Ville pour quelque tems, avoient offert un don dans le Temple du Soleil, tout à côté de l'armure d'or qu'anciennement Abrocome & Anthia leurs Maîtres avoient offerte à la même Divinité ; ils avoient fait poſer une Colonne, où l'on voyoit écrit en lettres d'or : *Pour Abrocome & Anthia* ; & au-deſſous *Léucon & Rode.* Abrocome avoit été conduit par un mouvement de piété dans le même Temple. Avant de commencer ſa priére, il fut arrêté

par cette Inſcription ; qui lui fit connoître le zéle & l'attachement que lui conſervoient ſes deux fidéles ſerviteurs ; mais l'armure d'à côté, auprès de laquelle il * s'aſſit, lui arracha ces plaintes : Hélas, dit-il, le malheur m'accompagne juſques dans les choſes qui paroiſſent indifférentes pour les autres Mortels ! Je touche enfin aux derniers momens de ma vie. * *Puiſque je ſuis obligé de me rappeller mes diſgraces de ſi loin; voilà l'armure que nous conſacrâmes au Soleil ; Anthia l'offrit de moitié avec moi. C'eſt avec elle que je ſortis de ce Port & j'y ſuis de retour ſans la ramener. Elle ne verra point* cette Colonne de nos freres de lait qui nous eſt dédiée à tous les deux. Que vais-je faire tout ſeul ? Où trouver les perſonnes qui me ſont cheres ?

En ce moment Léucon & Rode entrerent dans le Temple pour y faire leurs priéres accoutumées : ils voyent aſſis proche la Colonne, Abrocome qui regarde l'armure avec douleur ; mais ils ne ſe remettent point ſes traits: au contraire ils ſont fort étonnés,

& se demandent l'un à l'autre : Qui peut demeurer collé de la sorte près des offrandes qui ne le concernent point ; Léucon impatient lui dit : O jeune homme, quelle est ta pensée de t'asseoir ainsi tout à côté de deux Colonnes offertes par d'autres * mains que les tiennes, & de t'affliger & te plaindre ? Qu'as-tu de commun avec ceux dont les noms sont écrits là-dessus ? Que t'importe leur destinée ; Abrocome répondit : Cette offrande de Léucon & de Rode est pour moi ; ils sont après Anthia, ceux que je brûle le plus de revoir ; je suis le malheureux Abrocome.

Quels furent les transports de Léucon ! Il demeura presqu'immobile au seul nom de son cher Maître ; puis rappellant ses idées, il se remit les traits & le son de voix d'Abrocome à ses discours, & sur le nom d'Anthia qu'il avoit prononcé. Rode & lui tombent à ses pieds, & lui racontent leurs avantures, depuis le départ de Tyr jusqu'à leur retour à Rhodes. Abrocome les accompagne ensuite dans la maison qu'ils ha-

bitoient, où ces deux fidéles ſerviteurs le mettent, en poſſeſſion de tous leurs effets. Ils s'empreſſent de le ſervir & de le conſoler par les expreſſions les plus propres à rallumer une eſpérance éteinte : mais qu'y avoit-il au monde qui le pût dédommager d'Anthia ? Chacun de ſes momens étoit compté par de nouveaux regrets ; il paſſoit toute la journée à conſulter avec Léucon & & Rode ſur le parti qui lui reſtoit à prendre.

Hypotôus cependant projettoit de reconduire Anthia vers Ephéſe, & de la rendre à ſes Parens ; il eſpéroit d'ailleurs qu'il pourroit en cette Ville apprendre quelque choſe d'Abrocome ; un gros Vaiſſeau d'Ephéſe qui ſe rencontra à Tarente, & ſur lequel il fit charger tous ſes effets, le porta juſqu'à Rhodes ; mais y arrivant de nuit il fut obligé de ſe loger près de la mer chez une vieille femme qui ſe nommoit Altée. Anthia coucha dans ſa chambre ; Hypotôus dormit d'un autre côté, dans le deſſein de repartir le lendemain.

Ce jour-là le peuple de Rhodes ſolemni-

soit une grande fête en l'honneur du Soleil. On avoit préparé des sacrifices publics, & un grand concours de citoyens formoit une marche brillante. Léucon & Rode suivoient aussi, moins dans l'intention toutefois de prendre part aux réjouissances de ce jour, que pour y faire dés enquêtes parmi cette foule de peuple & d'étrangers, au sujet d'Anthia. Hypotôus la menoit au Temple dans ce moment. Elle n'y fut pas si-tôt entrée, qu'appercevant du côté des * offrandes l'armure qu'elle avoit dédiée autrefois : O Soleil, dit-elle, qui jettes un œil secourable sur tous les mortels ici bas ; je suis donc la seule sur qui tu n'ayes point arrêté les divins rayons de ta bonté ? Je vins autrefois à Rhodes où je t'adorai. Mes prieres & mes sacrifices étoient sincéres ; hé, comment ne l'eussent-ils pas été ! je les offrois avec Abrocome ; tout me rioit alors ; mais mes destins sont bien changés. Aujourd'hui, de libre devenue esclave, & d'heureuse que j'étois, infortunée, je retourne toute seule dans ma patrie, & je vais me montrer sans mon

Epoux à tous nos parens.

Se tournant ensuite vers Hypotôus : Anthia lui demanda la permission de couper sa * chevelure ; elle la vouloit offrir au Dieu du jour avec des priéres pour Abrocome. Hypotôus y ayant consenti, Anthia coupa de fort près quelques tresses de ses cheveux, & les consacra avec cette inscription : *Pour son Epoux Ab. An. a dédié ses cheveux au Soleil.* Après ce sacrifice, elle fit sa priere & sortit avec Hypotôus.

Léucon & Rode, qui jusqu'alors étoient restés parmi la foule de la marche, vinrent au Temple. A l'aspect de cette derniere offrande sur laquelle ils apperçoivent le noms de leurs maîtres, ils s'inclinent & donnent mille marques de satisfaction & de regrets tout ensemble, comme si la belle Anthia eût été présente. Ils vont ensuite de tous côtés en demander des nouvelles au peuple de Rhodes qui se souvenoit parfaitement d'Abrocome & d'Anthia, depuis le premier voyage qu'ils avoient fait en ce Port ; mais leurs recherches furent vaines pour ce jour-

là ; ils se retirerent chez eux fort tristes, se contentant de mener Abrocome dans le Temple, pour lui montrer les cheveux nouvellement consacrés. Son cœur en soupira de tendresse ; il éprouvoit pour la premiere fois les douceurs d'une espérance qui ne paroissoit point frivole. Cet événement étoit trop remarquable, pour n'en attendre pas quelque réalité.

Le jour suivant Anthia revint dès le matin dans le Temple ; Hypotôus l'accompagnoit ; un vent contraire les avoit empêchés de partie. Anthia, selon l'usage, alla s'asseoir auprès de ses offrandes ; des larmes continuelles & de fréquens soupirs annonçoient sa tristesse. Léucon & Rode l'apperçoivent de loin ; ils avoient laissé le bel Abrocome trop agité pour les suivre ; s'étant avancés de plus près, ils examinent la jeune Ephesienne, sans être encore assurés que ce fut elle. Cependant tout ce qu'ils voyoient sembloit le leur prouver : ces noms, ces présens, les pleurs qu'elle versoit, un reste brillant du beauté, une en-

tiere reſſemblance avec les anciens traits de ſon viſage, tout changé qu'il étoit ; toutes ces conjectures ne laiſſoient plus douter de la vérité. Ils reconnoiſſent enfin Anthia ; ils s'abandonnent à ſes genoux, où la joye qui les tranſporte, leur coupe la reſpiration, & les empêche de parler.

Anthia ne les reconnoiſſoit pas non plus, & toute étonnée de les voir dans cette poſture, elle ne ſçavoit ce qu'ils attendoient. Léucon & Rode revenus de leur ſaiſiſſement, s'écrierent : O notre chere Maitreſſe ! O belle Anthia ! Tu vois tes fidéles ſerviteurs à tes pieds ! C'eſt nous qui t'avons accompagnée dans ton premiers voyage & dans l'habitation des Corſaires Phéniciens. Mais quel Aſtre benin te conduit en cette Ville ? Va, tu peux former les plus doux projets : Abrocome eſt ſauvé de tous les périls; il eſt ici qui te regrette ſans ceſſe, & n'aſpire nuit & jour qu'au ſeul bien de te revoir.

La révolution que fit ce diſcours dans le cœur d'Anthia ne ſe peut exprimer. Enfin remiſe de ſon trouble, elle témoigne mille

bontés, & se fait instruire plus clairement de tout ce qui touche son cher Abrocome.

Cette reconnoissance attira tout le peuple, qui accourut en foule, dès qu'on eut appris qu'Anthia étoit retrouvée. Abrocome de son coté couroit toute la Ville comme hors de lui-même, criant *Anthia*, *Anthia*. Il étoit suivi d'un concours prodigieux de monde, lorsqu'il apperçut enfin cette tendre Moitié devant le Temple d'Isis. Quelle rencontre, o Ciel ! Ces deux Epoux n'hésitent point à se reconnoître leur visage a beau être changé, leur cœur ne l'est point, & la tendre sympathie de leurs ames les précipite dans les bras l'un de l'autre ; ils se serrent étroitement ; mais un excès de trouble leur ote les forces, leurs genoux chancellent, ils tombent par terre immobiles ; mille passions rouloient confusément dans leur ame, le plaisir, la douleur, la crainte ; ils songeoient au passé, ils trembloient pour l'avenir. On entendoit le peuple de toutes parts invoquer Isis avec des cris de joie, & l'appeller grande Déesse. Quel bonheur, ajoutoit-

ajoutoit-on ! Nous revoyons le bel Abrocome & la belle Anthia.

Ces tendres Epoux se prennent par la main pour se relever de terre, percent la foule, & entrent tous deux dans le Temple d'Isis. Nous te remercions, disent-ils de concert, ô très-puissante Déesse, de nous avoir secourus dans nos malheurs ! C'est à ta protection que nous devons notre salut; O de toutes les Divinités la plus digne de notre vénération ! Qui pouvoit nous accorder un bien plus desirable ? Tu nous rends l'un à l'autre, & nous nous recouvrons nous-mêmes. Ensuite, de quoi s'étant prosternés jusqu'à terre devant l'Autel de la Déesse, ils sortirent ensemble du Temple. On les conduisit chez Léucon, où Hypotous avoit déja fait porter tous ses effets : de sorte que tout se préparoit pour le voyage d'Ephése. En attendant, les Dieux ne furent point oubliés ; on leur fit des sacrifices en action de graces, & ces sacrifices furent suivis d'un banquet, où chacun raconta ce qui lui étoit arrivé, combien il avoit souf-

fert : & la durée de ces récits prolongea le repas. La nuit ou, pour mieux dire, le besoin de repos s'épara tout le monde. Leucon, Rode, Hypotous & le beau Clisténe qui l'avoit suivi d'Italie, allerent coucher chacun de leur coté. Anthia reprit sa place auprès d'Abrocome, & tandis que le sommeil prodiguoit ses pavots à tous les autres, que tout étoit dans un calme profond, ils s'entretenoient ainsi :

Cher Maître de mon sort, disoit Anthia à son Epoux, je t'ai donc rejoint à force de parcourir & la terre & les mers, m'étant sauvée & des menaces des Brigands, & des embuches de barbares Corsaires, & des outrages de l'infame Lénon ! Chaînes, fosse, bois, poison, sépulchres, je me suis échappée de tous ces dangers, & je viens à toi, mon cher Abrocome, telle que j'étois en partant de Tyr pour Antioche. Qui que ce soit au monde ne put ébranler ma vertu ? ni Méris en Syrie, ni Périlas en Cilicie, Psammis & Poliide en Egypte, Anchialus en Ethiopie, ni Lénon à Tarente. Je re-

viens à toi pure & chaſte. Mon amour m'a fait trouver mille reſſources pour me conſerver fidelle au bel Abrocome ; trop heureuſe d'y avoir réuſſi, quand même une autre Belle t'auroit pu toucher, quand meme on t'auroit forcé d'oublier tes ſermens & la malheureuſe Anthia.

Mille baiſers ajoutoient encore à la délicateſſe de toutes ſes charmantes expreſſions ; elle le careſſoit, le rebaiſoit ſans ceſſe. Mais, reprit-elle, je te jure, cher Epoux..... Je te jure, interrompit Abrocome à ſon tour, par cette heureuſe & ſainte journée, qui ne s'eſt accomplie qu'après de grandes fatigues, qu'aucune autre Mortelle que toi ne me put jamais plaire. Oui, tu reçois dans tes bras Abrocome auſſi pur & auſſi fidéle que tu le laiſſas en Phénicie dans une affreuſe priſon.

Ces deux Epoux paſſerent toute la nuit dans ces tendres explications ſans dormir. La joye & le plaiſir d'être enſemble les délaſſoient davantage que la douceur du ſommeil.

Dès le matin leurs effets & ceux d'Hypotous furent embarqués ſur un Vaiſſeau,

ils se rendirent aussi-tot après tous ensemble avec une multitude innombrable de Rhodiens à leur suite, au rivage de la mer. Le Navire qui leur étoit destiné ne les a pas si-tot reçus dans son sein, qu'il vogue en pleine mer. On les perd de vûe, & leurs longs travaux furent enfin terminés au bout de très-peu de jours par une heureuse arivée au Port d'Ephése.

La nouvelle de leur retour les avoit précédés; elle étoit sçue de toute la Ville. A peine débarqués, ils allerent, sans changer d'habits, droit au Temple de Diane. Là grand nombre de victimes sacrifiées, beaucoup de vœux offerts furent les premiers gages de leur pitié; & de plus il promirent à la Déesse de faire peindre dans son Temple la suite de leur avantures; & ce vœu fut exécuté dans la suite. Après cet acte de religion, Abrocome & son Epouse descendirent vers la Ville. L'attention qui les occupa, fut d'ériger des Monumens superbes sur la sépulture des Auteurs de leur naissance morts de vieillesse & de chagrin,

Ce devoir rempli, nos heureux Epoux ne ſongerent qu'à couler leurs jours dans une félicité perpétuelle ; & cette félicité ſe trouvoit toute entiere dans l'eſpoir certain de n'être plus séparés. Leucon & Rode vivoient avec eux, partageant leur amitié & leurs richeſſes. Hypotous ne les quitta pas non plus. Après avoir envoyé des Ouvriers à Leſbos pour y bâtir un Sépulchre digne du bel Hyperante, il adopta Cliſtene pour ſon fils, & paſſa dans Ephéſe le reſte de ſa vie avec ſon cher Abrocome & la belle Anthia.

Fin des Ephéſiaques de Xénophon.

NOTES
SUR
LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE CINQUIEME.

PAge 193. ligne 5. *A la grande & magnifique ville de Syracuſe.*] Ville de Sicile ſur la cote orientale de l'Iſle dans le Val de Noto, du coté de la mer de Sicile. Ciceron en fait une deſcription magnifique à laquelle je renvoye le Lecteur.

P. 194. l. 20. *Sparte eſt ma patrie.*] Sparte eſt ſi connue, que je ne parlerai que de ſa ſituation, ſuivant le plan que je me ſuis propoſé. Elle étoit capitale de la Laconie dans le Péloponéſe, ſur le fleuve Eurotas.

P. 195. l. 11. *Une veille de fête.*] Il falloit que dans les veilles de fêtes il y eût plus de réjouiſſances & plus de liberté que lors de la fête même. Car c'eſt ce jour-là que les Anciens prennent toujours pour aſſembler les Amants.

P. 196. l. 13. *Nous nous habillâmes en jeunes garçons.*] Les Lacédémoniens coupoient les cheveux à leurs enfans lorſqu'ils avoient atteint l'âge de puberté, & ces enfants continuoient de les porter fort courts; en cela différens des autres Grecs qui les portoient fort longs. Ici Egialée coupe les cheveux à Telxinoé, afin de le faire paſſer pour un garçon; au reſte l'habillement des hommes & des femmes différoit de très-peu de choſe à Sparte. Les femmes portoient la tunique, le manteau, & les cheveux un peu plus longs.

P. 196. l. 16. *Nous allâmes à Argos.*] Argos étoit situé dans le Péloponése sur le fleuve Inachus, auprès de Mycénes, un des plus anciens Royaume de Gréce; il appartient aux Turcs aujourd'hui avec le reste de la Morée. On l'appelle *Argo.*

P. 196. l. 16. *Et à Corinthe.*] La plus heureuse situation du monde étoit celle de Corinthe. Elle se trouvoit placée sur l'Istme de son nom, à portée de deux golfes fameux qui servoient de communication entre la mer de Gréce & la mer Ioniéne; elle étoit, pour ainsi dire, la clef du Péloponése.

P. 196. l. 18. *La mer Ioniéne.*] Ainsi nommée d'Io, qui s'y precipita.

P. 196. l. 20. *Qu'ils nous condamnerent à mort.*] La sévérité des Loix établies à Sparte par Lycurgue, est assez connue; on lit dans Xénophon d'Athénes, & dans Plutarque, qu'il n'étoit pas permis aux Lacedémoniens de sortir de leur pays, de peur que les voyages n'altéraſſent leurs mœurs. C'est pour la même raison qu'ils ne recevoient chez eux ni les étrangers, ni leurs sciences.

De

De cette maniere ils vivoient, pour ainſi dire, entre eux ſans aucun commerce au dehors. Ils n'appartenoient qu'à leur Patrie, dont les Ephores puniſſoient rigoureuſement les plus petites fautes; il n'eſt donc pas étonnant que ſous un pareil gouvernement on ait condamné à mort deux jeunes Citoyens à qui l'amour avoit fait prendre la réſolution de ſe ſauver de Lacédémone pour contracter un mariage, c'eſt-à-dire, l'action de la vie à laquelle les Lacédémoniens apportoient le plus de précautions & de formalités.

P. 197. l. 15. *Qui l'avoit embaumé lui-même.*] Il y avoit trois façons d'embaumer les morts en Egypte; les bornes d'une notte ne me permettent pas de les placer ici toutes les trois. Je me contenterai de donner une idée de la maniere dont on embaumoit les riches, parce qu'elle eſt la plus curieuſe; je vais la copier d'après Hérodote: „ On tire la cervelle par les narines avec „ des ferremens à cet uſage, & à meſure „ qu'on la fait ſortir, on fait couler des par-

„ fums à la place . . . . . Enſuite ils cou-
„ pent le ventre vers les flancs avec une
„ pierre Ethiopique bien aiguiſée & en ti-
„ rent les entrailles, qu'ils nettoyent &
„ qu'ils lavent dans du vin de palme : ils les
„ font encore paſſer après cela dans une
„ poudre aromatique, puis ils le rempliſſent
„ de Myrrhe pure, de Caſſe & d'autres Par-
„ fums, excepté d'Encens, & le remettent
„ dans le corps, qu'ils recouſent. Toutes ces
„ cérémonies achevées, ils ſalent le corps
„ avec du Nitre, & le laiſſent dans le lieu
„ où il eſt ſalé, pendant l'expace de ſoixan-
„ te & dix jours, n'étant pas permis de l'y
„ tenir plus long-tems. Lorſque les ſoixante
„ & dix jours ſont accomplis, après avoir
„ encore lavé le corps, ils l'enveloppent
„ avec des bandes faites de fin Lin qu'ils
„ frotent pardeſſus avec une gomme, dont
„ les Egyptiens ſe ſervent au lieu de ſel. Dès
„ qu'ils (les embaumeurs) ont rendu le
„ corps aux parens, ceux-ci font faire une
„ ſtatue d'homme de bois creuſé dans la-
„ quelle ils enferment le mort & le dreſſent

„ debout contre la muraille de l'endroit où „ l'on me les morts, Liv. 2.

P. 201. l. 7. *Le Château de Mars qu'il força.*] Il n'eſt parlé dans aucune des Géographes anciens, ni modernes, de ce Bourg fortifié, qui vraiſemblablement n'étoit pas de grande conſéquence.

P. 205. l. 20. *Le Temple d'Apis.*] C'étoit Oſiris, fils de Jupiter & de Niobé, que les Egyptiens adoroient ſous la figure d'un taureau. Il devoit être engendré d'une vache, qui n'en pouvoit jamais porter d'autre; & les Egyptiens prétendoient qu'elle ne pouvoit le recevoir que par un coup de tonnerre. Ce Taureau étoit noir par tout le corps, excepté ſur le front, où il avoit une marque blanche quarrée. On voyoit ſur ſon dos l'image d'un aigle, un eſcargot ſur ſa langue, & les poils de ſa queue étoient doubles. Germanicus prit le refus qu'il avoit fait de manger dans ſa main, pour un augure infaillible de ſa mort, qui arriva quelques jours après. *Hérod. Plut.*

P. 208. l. 7. *Renée coupa les cheveux de.*]

C'étoit la marque de ſervitude.

P. 210. l. 8. *Elle fut débarquée à Tarente.*] Ville d'Italie, fameuſe dans l'Hiſtoire, & pour ſes guerres, & pour ſon luxe, & pour ſes débauches; elle étoit ſituée dans la terre d'Otrante ſur le bord de la Mer vers le milieu du Golfe qui porte ſon nom, directement au *Creux* du pied de ce que nous appellons la Botte d'Italie. La flotte qu'elle entretenoit ſurpaſſoit celles de tous les peuples voiſins; ſon armée de terre conſiſtoit en trente mille fantaſſins & trois mille chevaux. Cette armée étoit commandée par mille Officiers. Pythagore y avoit demeuré long-tems. Il y avoit dans cette ville un Coloſſe de Jupiter qui ne le cédoit en grandeur qu'à celui de Rhodes; on y célébroit des jeux en l'honneur de Plutus. Suivant l'opinion d'Hérodote, elle étoit gouvernée du tems de Darius, par des Rois; elle tomba enſuite après beaucoup de guerres, ſous la domination des Romains.

P. 210. l. 11. *A un certain Lénon.*] Dans le Grec, ce Perſonnage n'eſt exprimé que par

le nom de ſa profeſſion ; je l'ai changé en un nom propre, pris du Latin & de l'Italien.

P. 210. l. 23. *Mais à Taormine.*] En Latin *Tauromenium* ; ville ſituée dans le Val Démone, ſur la cote orientale de l'Iſle, entre le Golphe de ſaint Nicolas & de Caſtel Schifo, au midi. Le fleuve du même nom paſſe auprès.

P. 214. l. 24. *Cette eſpéce de Maléfice.*] Anthia par cette eſpéce de Maléfice, entend un ſort que les morts lorſque leurs manes n'étoient point appaiſés, jettoient aux vivants auſquels ils apparoiſſoient. C'étoit la croyance des anciens Payens, & c'eſt de-là que nous eſt venu le mot de *Manie*, dont nous nous ſervons encore aujourd'hui.

P. 215. l. 19. *Avoit débarqué à Nocére.*] Nous trouvons dans les Géographes & ſur les cartes, quatres ville en Italie de ce nom. L'une étoit en Lombardie, & s'appelle aujour d'hui Luzara, connue par la bataille du Prince Eugéne donnée le 15 du mois d'Août 1702; une autre dans la Pouille, qu'on nomme Lucéria ; une troiſiéme auprès de Naples, &

la derniere, dont Xénophon veut parler ici dans la Calabre ultérieure au pied de l'Apenin. Du moins je n'héſite pas à croire qu'il s'agit de cette derniere, parce qu'il y avoit grand nombre de Sculteurs & de Marbriers, à cauſe du voiſinage des carrieres des Appenins, & que d'ailleurs c'eſt celle des quatre qui eſt le plus à portée de la Sicile, d'où Abrocome ſortoit.

P. 222. l. 17. *Et de-là voguer en Créte.*] Aujourd'hui l'Iſle de Candie, entre la mer Egée & la mer de Lybie; elle a ce qu'on appelloit le Péloponéſe au couchant, & l'Iſle de Rhodes preſqu'au levant; elle avoit anciennement cent villes très-grandes, & un terroir très-fertile, ſi nous en croyons ces vers de l'Eneide, Liv. 3. V. 104.

Creta Jovis magni medio jacet inſula ponto.
Mons Ideus ubi & gentis cunabula noſtræ:
Centum urbes habitant magnas, uberrima Regna.

P. 222. l. 17. *A Cythere.*] A préſent appellée l'Iſle de Cerigo; elle eſt ſituée vers

l'une des pointes orientales du Péloponéſe, & par cette raiſon à l'occident de la mer Egée. Elle a été célébrée par tous les Poëtes à cauſe de Vénus, qui, ſuivant l'opinion des Payens y avoit abordé dans une coquille, immédiatement après ſa naiſſance. Cette Iſle lui fut conſacrée ; on en tiroit beaucoup de Porphire. Dans le Texte Grec, on lit Chypre au lieu de Cythere ; mais c'eſt ſurement une faute, je me ſuis cru en droit de rectifier, attendu que l'Iſle de Chypre étoit éloignée de plus de 300 lieues de la route d'Abrocome ; il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la Carte, pour s'en convaincre, d'ailleurs la ſuite du voyage le prouve.

P. 225. l. 4. *Il s'aſſit.*] Les Grecs ne faiſoient jamais leurs prieres à genoux, mais aſſis ou debout, & les commençoient toujours par quelque invocation, ou par quelque ſouhait.

P. 225. l. 9. *Puiſque je ſuis obligé.*] Tout ce qu'on lit ici en caractères italiques a été oublié dans le Texte Grec de l'édition de Londres, ainſi que dans la traduction de

M. Cochi, qui en eſt l'Editeur, & qu'il a fait imprimer à la ſuite. J'ai ſuivi préférablement la traduction Italienne ; voici ma raiſon. Cette traduction eſt plus ancienne de trois ans. M. Salviui l'a faite ſur le Manuſcrit original. Elle eſt littérale juſques dans les moindres mots. Le tour Grec y eſt même conſervé, au lieu que l'édition de l'original eſt poſtérieure, & n'a été faite que ſur la copie de ce Manuſcrit ; d'ailleurs par le ſens, on voit que c'eſt une omiſſion.

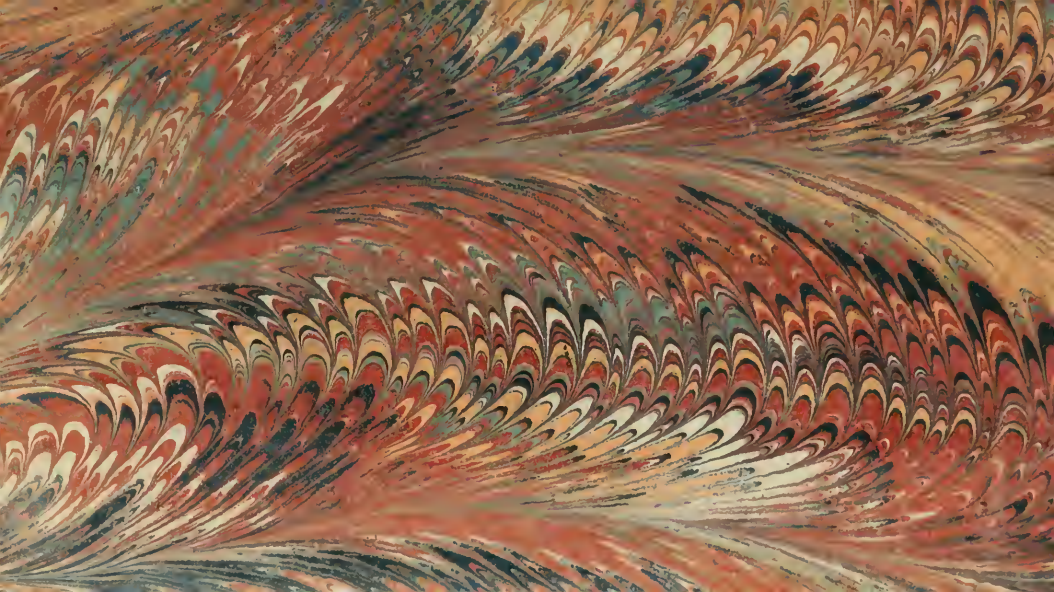
P. 226. l. 6. *Par d'autres mains.*] Il étoit défendu de ſe tenir à coté des offrandes d'autrui & de s'approcher du tombeau de quelqu'un, dont on n'étoit ni parent ni ami particulier.

P. 228. l. 11. *Du côté des offrandes.*] Il y avoit dans les Temples un endroit particulier ou l'on plaçoit toutes les offrandes.

P. 229. l. 4. *Demanda la permiſſion de couper ſa chevelure.*] Le plus grand ſacrifice qu'on pût faire à quelqu'un, c'étoit parmi les Grecs de ſe couper les cheveux & de les offrir, ou ſur ſa ſépulture, ou dans quelque

Temple à ſon intention. Rien ne démontroit une plus grande douleur ; les villes entiéres ſuivoient cet uſage dans les diſgraces publiques. Après la bataille de Chéronée, les Athéniens ſe coupérent les cheveux ; tous les Grecs en firent de même, lorſque Lyſandre Général de Lacédémone eut établi trente Tyrans à Athénes. Ici Anthia demande à Hypotous la permiſſion de couper ſes cheveux, parce qu'elle eſt encore ſon Eſclave. Les Anciens étoient là-deſſus d'une bonne foi inconcevable, & cet article chez eux faiſoit partie des mœurs & du droit des gens. Une fois que le hazard les avoit faits eſclaves, à moins qu'ils ne fuſſent rachetés ou affranchis, ils gardoient fidélement leurs chaînes, même pouvant s'enfuir ſans danger. Abrocome en eſt un exemple ; il ne s'étoit ſauvé de Tyr, & enſuite de Péluze, qu'après avoir été affranchi.

FIN.



PA
4500
X47
1768

Xénophon, of Ephesus
Les amours d'Abrocome et d'Anthia

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 07 01 09 001 9